

Exterminateurs

Simsolo, Noël

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Exterminateurs

Noël Simsolo



calibre 0.7.27

EXTERMINATEURS

Paris, 1945. L'effervescence règne dans la capitale : certaines amitiés nazies passent étrangement inaperçues, la pègre se dispute le pouvoir sur la rue, les survivants des camps reprennent une existence difficile, les révolutionnaires s'agitent pendant que quelques déserteurs américains sèment la mort et la terreur à la nuit tombée...

L'attentat à la bombe, revendiqué par les mystérieux ' Vengeurs ^a, dont a été victime Roger Lorient, collaborateur bien connu, est le premier d'une série de meurtres qui a tous les traits d'une parodie de justice... Anciens miliciens, trafiquants de tableaux manipulateurs, flics justiciers, aucun n'échappe au couperet fatal.

' Les Vengeurs ^a sont-ils les vrais coupables ? Et qui est cet homme au visage enserré dans des bandelettes qui hante les visions les plus sanglantes d'Edouard Moreau ?

Exterminateurs, troisième volet de la série ' Les Piétons du siècle^a, nous plonge dans les coulisses de la France d'après guerre, celle où chacun n'est pas vraiment ce qu'il prétend être. C'est le temps où les pires crimes commencent à payer, c'est le temps des salauds.

Né en 1944, réalisateur, scénariste et comédien, Noël Simsolo est également spécialiste de l'histoire du cinéma et auteur de romans policiers.

LES PI...TONS DU SIÈCLE

Noël Simsolo

EXTERMINATEURS

ROMAN

...ditions du Seuil

à Patrice Gauthier

TEXTE INT...GRAL

ISBN 2-02-037612-1 © ...ditions du Seuil, mars 2001

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants

cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Or, du fond de la nuit, nous témoignons encore De la splendeur du jour et de tous ses présents. Si nous ne dormons pas c'est pour guetter l'aurore qui prouvera qu'enfin nous vivons au présent.

...tat de veille Robert Desnos

-De Gaulle n'a jamais aimé les communistes.

Alain Fauvert dit ces mots en soupirant, puis remonta le col de son pardessus et s'approcha de la fenêtre. Une nuit sans lune obscurcissait la ville. En bas, le boulevard du Montparnasse était désert. On distinguait à

peine la façade de La Closerie des lilas.

Assis sur un lit sans sommier, Edouard Moreau grelottait de froid. La flamme des bougies éclairait la chambre de Fauvert. Des livres s'empilaient sur le sol. quelques objets de toilette garnissaient la tablette d'un petit lavabo. Une machine à écrire côtoyait divers dossiers sur la table. Un chapeau au feutre encore humide gisait sur une cantine militaire.

Prostré devant la vitre, Alain ne parlait plus. Ses yeux gris fixaient le ciel sombre. Une. profonde tristesse lui donnait un visage pathétique. Il crispait les mâchoires en dodelinant de la tête. Un mégot éteint pendait à

ses lèvres.

quelques heures plus tôt, les deux hommes s'étaient rencontrés par hasard sur les Champs-Élysées. Edouard sortait du cinéma Normandie qui affichait Les Caves du Majestic. Fauvert en contemplait les photos en noir et blanc épinglées dans le hall de la salle.

11

EXTERMINATEURS

Il aperçut le reflet de Moreau dans la vitrine, se retourna et vint vers lui.

- Vous êtes à Paris ? constata Edouard en le reconnaissant.

- Depuis peu, avoua Alain. Après la chute de Berlin, je suis resté

plusieurs semaines en Allemagne.

Il ne donna pas plus de précisions sur les raisons de son séjour de l'autre côté de la frontière et changea de sujet.

- Comment est le film ?

- Pas mauvais, mais Albert Préjean ne fait pas un bon commissaire Maigret.

Contrairement à Pierre Renoir ou Harry Baur, il manque d'épaisseur.

Fauvert eut un étrange sourire.

- Vous avez repris la critique de cinéma ?

- Non. Maintenant, je m'occupe de la librairie de ma mère : L'Or des livres.

Il frissonna, ajusta son écharpe de laine et boutonna son manteau. Un vent sec soufflait sur la ville. L'hiver précoce était rude. L'eau des caniveaux gelait. Les pavés se couvraient de verglas.

Alain lui prit le bras et l'emmena dans un café.

- Par un temps pareil, nous prendrons du Viandox, dit-il au garçon.

Edouard sourit. Son compagnon n'avait pas changé. Il conservait l'habitude de tout décider sans tenir compte du désir des autres.

Comme à l'époque où il dirigeait un réseau de résistance.

Ils trouvèrent une table libre à côté du poêle, s'aperçurent qu'il était éteint, allumèrent des cigarettes, ôtèrent leurs gants et se réchauffèrent les mains en les posant sur les tasses brûlantes.

12

EXTERMINATEURS

- Je pense que la victoire électorale des communistes doit vous faire plaisir, déclara Moreau. 5 millions de voix !

- L'Assemblée n'a été élue que pour sept mois. Juste le temps d'élaborer une nouvelle Constitution. Avec les socialistes de la SFIO,

nous avons la majorité, mais le MRP ne veut pas d'un nouveau gouvernement de Front populaire. D'ailleurs, de Gaulle va certainement nous refuser les grands ministères.

Il parlait à voix basse, observant ses voisins à la dérobée, se taisant soudain, lapant sa boisson avec une mine gourmande et reprenant ensuite son discours d'une voix monocorde.

-Pour moi, les initiales MRP ne veulent pas dire ´ Mouvement Républicain Populaire ^a, mais ´ Machine à Ramasser les Pétainistes ^a. L'épuration n'existe pas pour tous les salauds. Certains passent à travers. On les protège et on les flatte. Les plus dangereux se cachent avec l'aide de députés ou de policiers qui se sont refait une virginité à la Libération.

D'autres se pavanent et accumulent une fortune. Comme Joinovici, ce milliardaire ferrailleur qui a fourni la Luftwaffe ! Aujourd'hui, il se démène afin d'obtenir le droit d'acquérir des surplus US pour les revendre sur le marché intérieur. C'est honteux !

La nuit venait de tomber. Fauvert semblait à bout de patience et de chagrin.

- Les Français votent pour nous, c'est vrai, mais ils admirent surtout ce qui est américain. Parce que la presse nationale vante encore la bravoure de leurs soldats sur les plages de Normandie et qu'elle ne parle plus jamais du sacrifice des combattants soviétiques au siège de Leningrad. Avec leurs tablettes de chocolat, le

13

EXTERMINATEURS

chewing-gum, les bas en nylon et leurs films, les fils de l'oncle Sam ont vite perverti notre peuple. Je trouve ça écœurant et injuste. Surtout que le pouvoir aurait pu être à nous. Je suis très déçu.

Edouard connaissait cette argumentation. Son oncle Cyril Vandekest lui tenait les même propos. Depuis la signature de l'armistice, beaucoup de communistes ne comprenaient d'ailleurs pas la ligne que leur imposait leur parti. Pour eux, la révolution prolétarienne aurait pu réussir au moment de la fuite des Allemands. C'était une occasion manquée. Ils en souffraient.

Fauvert insista pour qu'ils dînent ensemble.

- Je vous invite, précisa-t-il. Moreau n'osa pas refuser.

Ils prirent le métro, en sortirent à la station Montparnasse et pénétrèrent dans un restaurant du côté de Raspail.

Le patron leur proposa des plats qui ne figuraient pas sur la carte.

- C'est comme sous l'Occupation, ironisa Edouard.

- Nous subissons toujours des privations, dit Alain. Manque de charbon.

Carte pour le pain. Rationnement alimentaire. Gaz coupé le soir et pas d'électricité dans la journée. Peu d'essence. Alors, le marché noir continue. Mangeons donc sans scrupules ce qu'on nous offre.

- Cela ne gêne pas votre éthique de militant ?

- Mon estomac ne fait pas de politique.

Autour d'eux, les clients s'empiffraient. Certains achetaient des cartouches de Lucky Strike au comptoir. Le trafic de tabac se faisait sans aucune précaution.

Le repas terminé, Moreau accepta de continuer la soirée dans la chambre que Fauvert occupait sur le

14

EXTERMINATEURS

boulevard du Montparnasse. Il n'y avait là ni lumière ni chauffage. Alain alluma des chandelles et la conversation porta sur leur lutte commune dans la clandestinité. Ils évoquèrent les actions terroristes contre l'occupant, l'organisation minutieuse d'évasions de résistants, les parachutages de munitions, la dangereuse rivalité de leurs groupes en 1943, le travail effectué de concert pour reformer l'unité entre gaullistes et communistes, l'insurrection de Paris, les barricades et l'ivresse qui suivit la Libération.

Les heures passèrent.

Moreau s'aperçut qu'il avait raté le dernier métro. Rentrer à pied lui sembla au-dessus de ses forces. Il préféra rester chez Alain.

Le front toujours collé à la vitre, Fauvert reprit sa diatribe contre le chef du Gouvernement provisoire de la République.

-De Gaulle n'a jamais aimé les communistes.

Il quitta la fenêtre, ouvrit un placard, y prit une bouteille de fine et la tendit à son ami.

- Buvez ! Pour vous réchauffer.

Une explosion survint. Des lueurs de flammes éclairèrent la nuit. Les murs de la chambre tremblèrent.

De la fumée sortait du premier étage d'un immeuble situé à quelques mètres de La Closerie des lilas.

Une femme hurlait en courant dans la rue.

- Allons voir, dit Alain.

Ils descendirent les escaliers. D'autres locataires les imitaient. La plupart d'entre eux avaient enfilé un manteau ou posé une couverture sur leur pyjama.

Dehors, un rassemblement s'était déjà formé.

- quelqu'un a prévenu les pompiers ? demanda un vieillard emmitouflé dans une canadienne au cuir usé.

15

EXTERMINATEURS

-J'ai brisé la glace d'une borne de police, affirma fièrement un gamin en montrant sa main ensanglantée.

-Fallait le faire avec ton coude, ricana quelqu'un. Tu ne te serais pas blessé.

Ils levaient tous la tête en direction de l'appartement aux vitres éclatées.

L'incendie ne se propageait pas dans l'immeuble. Le feu s'éteignit rapidement. La fumée se dissipa.

Un homme apparut à la fenêtre.

-Il y a un mort ! cria-t-il.

- C'est Barnabe, le concierge, dit une grosse femme engoncée dans une

pelisse très sale. Il n'a pas eu peur de monter voir !

Malgré le froid, chacun restait sur place et attendait d'en savoir davantage.

- Je suis médecin, déclara Fauvert. Je monte. Edouard suivit son compagnon dans le couloir.

- C'est vrai que vous étiez chirurgien avant la guerre, murmura-t-il.

- Je le suis toujours, affirma Alain.

Ils escaladèrent les marches et arrivèrent devant une porte arrachée par la violence de l'explosion. Des morceaux de bois et de plâtre jonchaient le sol. Ils fumaient encore.

Dans la chambre, le spectacle était atroce.

- Fallait pas vous presser, toubib, bredouilla le concierge. C'est foutu.

Il contemplait les fragments d'un cadavre sans aucun écoulement.

- qui c'était ? demanda Moreau.

- Mystère et boules de gomme. Personne n'habitait ici. quand j'ai entendu le boucan, je suis sorti de ma loge. La bonne femme du second dévalait les escaliers

16

EXTERMINATEURS

en hurlant. Moi, rien ne me fait peur. Alors, je suis monté. Et j'ai trouvé

ça !

Il désignait le corps déchiqueté dans la pièce sans meubles.

Alain regarda autour de lui et vit une serviette de cuir posée contre un mur.

- Ceci devait lui appartenir, dit-il en se penchant pour la ramasser.

- Touchez à rien ! gueula Barnabe. Les flics ne vont pas tarder. Mon fils Léon a brisé la vitre d'une borne pour les prévenir. D'ailleurs, ils arrivent.

Un car de police s'arrêta sur le boulevard et ses occupants repoussèrent la foule sur le trottoir d'en face. Les pompiers vinrent à leur tour. Ils sortirent leur matériel, firent évacuer l'immeuble et se dispersèrent dans les étages.

Dix minutes plus tard, ils regagnaient leur véhicule. L'un d'eux confia aux badauds transis qu'il s'agissait d'une bombe. Son capitaine lui ordonna de se taire et alla vomir dans le caniveau.

Une Traction avant Citroën stoppa devant la maison. Un grand homme roux en descendit. Il écouta le rapport d'un des inspecteurs en hochant la tête, reconnut Fauvert dans la foule et s'approcha de lui.

- Tu étais aux premières loges, Alain. Il se tourna vers Moreau.

- Vous êtes aussi là, vous ?

-Edouard se trouvait chez moi, précisa son ami. C'est un attentat ?

Le rouquin haussa les épaules.

- Une exécution. Je viens de recevoir le coup de fil d'un groupe inconnu de nos services : ' Les Vengeurs ' ^a. Ils ont revendiqué l'action. Si vous n'avez pas

17

EXTERMINATEURS

peur d'attraper une pleurésie, attendez-moi un moment, je vous raconterai tout ça en redescendant. Il entra dans l'immeuble.

- Gabriel Berthier est le commissaire de l'arrondissement, expliqua Fauvert à Moreau.

- Avec ses faits d'armes dans votre réseau de résistance, il aurait mérité

un poste plus important, s'indigna Edouard.

-C'est lui qui n'a pas voulu, expliqua le communiste.

- Vous connaissez bien Berthier ? demanda un des inspecteurs.

Alain ne lui répondit pas. Il alluma une cigarette et en offrit une à Moreau.

Autour d'eux, les gens se lassaient. Le froid les décourageait. Les uns après les autres, ils regagnaient leurs logements.

Les deux hommes restèrent seuls avec les policiers. Plus personne ne parlait. Chacun marchait de long en large pour ne pas geler sur place.

L'odeur de brûlé s'évaporait peu à peu.

Gabriel réapparut au bout d'une vingtaine de minutes.

Il fit signe à ses amis et ouvrit la portière de sa voiture.

-Montez. Mon bureau est chauffé. Nous y serons mieux pour bavarder.

Planté au milieu du trottoir à nouveau désert, le concierge Barnabe regarda la voiture du commissaire disparaître dans la nuit.

Serge Taupin restait immobile dans le noir. Il tendait l'oreille et n'entendait aucun bruit. Ce silence impressionnant l'empêchait de dormir.

C'était ainsi depuis qu'on l'avait caché dans cette ferme isolée. Loin de tout et de tous. Une immense fatigue mettait ses nerfs à vif. La prudence lui interdisait d'allumer la lampe à pétrole ou d'ouvrir les lourds volets qui barraient la fenêtre de sa chambre. Il était aussi obligé de manger froid. Des boîtes de conserve vides s'entassaient à côté du seau hygiénique rempli d'urine et d'excréments.

Cette situation durait depuis deux semaines.

Il s'en voulait de n'avoir pas pris sa chance au moment du débarquement allié en Normandie. Plusieurs de ses relations avaient franchi la frontière espagnole. D'autres eurent la mauvaise idée de suivre le maréchal Pétain en Allemagne. Taupin préféra négocier sa tranquillité. Il acheta de faux témoignages qui le firent passer pour membre de la Résistance et trompèrent ainsi le comité d'épuration. Jusqu'à la fin de la guerre, les vainqueurs ne l'inquiétèrent plus. Sa fortune était intacte. Ses activités reprirent. La page semblait tournée.

À l'automne, deux rescapés de camps de concentration révélèrent qu'il les avait dénoncés. Un ami l'in-19

EXTERMINATEURS

forma qu'on allait l'arrêter et lui conseilla de filer en emportant son magot. Il lui donna une adresse en banlieue.

Serge s'y rendit et rencontra un groupe de collaborateurs qui voulaient aussi fuir à l'étranger. Un nommé Paul s'occupait du voyage. Il organisait les départs contre une importante somme d'argent.

Mais pour une seule personne à la fois.

Taupin attendit son tour, voyant les uns partir et les autres arriver. Leur protecteur les soignait convenablement. Ils mangeaient à leur faim, se confiaient des secrets, élaboraient de futures associations, comparaient leurs destins et n'éprouvaient aucun remords.

Il fut enfin conduit dans cette ferme aux environs de Pontoise. Dès que tout serait prêt, on devait venir l'y chercher. Alors, il patientait. Ses yeux souffraient du manque de lumière et la nourriture en boîte lui donnait des coliques. Sa peau était couverte de rougeurs. Il n'avait plus de tabac.

Ses habits sentaient mauvais. La notion du temps s'effaçait peu à peu. Jour et nuit, il guettait l'arrivée de ceux qui allaient mettre fin à son calvaire.

Il repensait parfois à son comportement sous l'Occupation. Aucune idéologie n'était à la base des actes qu'il avait commis. Sa cupidité motivait seule son choix. Il avait profité de la conjoncture politique pour augmenter sa fortune, dénonçant de riches juifs afin de s'emparer de leurs biens, traitant d'importants marchés avec les autorités allemandes et bénéficiant d'avantageux accords financiers de la part du gouvernement de Vichy. Il n'était pas le seul dans ce cas. D'autres que lui avaient même été blanchis et ils participaient maintenant à l'établissement des grands chantiers mis en place

20

EXTERMINATEURS

par le pouvoir actuel. Ces réhabilitations l'écouraient. Mais, contrairement à lui, eux n'avaient jamais livré d'Israélites à la Milice.

Ou alors, ils s'étaient arrangés pour que cela reste un secret.

Pour se consoler de sa malchance, le collaborateur spéculait sur son avenir. Il comptait s'exiler en Amérique du Sud, y contacter ses anciens associés pour monter une affaire quelconque dans un des pays où l'on n'extradait pas. Sa valise contenait assez de pièces d'or" et de diamants pour qu'il puisse ainsi refaire sa vie dans l'hémisphère Sud. Autant de bonnes raisons de garder l'espoir.

Il s'étendit sur la paillassse, ferma les yeux et imagina un océan ensoleillé.

* * *

Gabriel Berthier versa du charbon dans le poêle, tisonna les cendres, regagna sa chaise, ouvrit la serviette trouvée sur les lieux de l'explosion et en sortit un portefeuille.

-Pas d'erreur possible. Ce sont bien les papiers de Roger Lorient. Encore une ordure qui échappe à un procès. Il faut croire que ce groupe des

Vengeurs ^a ne croit plus en la justice de notre pays.

-   la Libération, beaucoup de traîtres furent abattus par des éléments non contrôlés, dit Edouard. Depuis quelques mois, ça s'était calmé.

- Je redoute que les exécutions sauvages recommencent, grogna le policier.

De nombreux collaborateurs courent encore dans la nature. Ils sont une bonne cible pour des extrémistes.

21

EXTERMINATEURS

- Si le ménage avait été bien fait, on n'en serait pas là, murmura Fauvert.

Les trois hommes étaient seuls dans le bureau. Ils fumaient des cigarettes en buvant du mauvais café. L'horloge murale marquait quatre heures du matin.

- La rumeur disait que Lorient était au Portugal, rappela Moreau.

-Nous savions que c'était faux, reconnut Berthier.   e continuait à sévir sur le territoire français. Avec des miliciens et des tortionnaires de la rue Lauriston, cette crapule pillait les banques et faisait chanter d'anciens fonctionnaires à la solde du gouvernement de Vichy. Sans compter le trafic de pénicilline volée et les rackets dans le milieu du marché

noir. Le mois dernier, un de ses lieutenants est tombé entre nos mains.

Pour sauver sa peau, il nous a indiqué l'adresse d'une planque à

Montreuil.

quand j'y suis arrivé, l'oiseau s'était envolé.

Fauvert ricana.

- Un de tes hommes l'a prévenu.

-C'est bien possible, convint Gabriel. Chez nous aussi, le ménage n'est pas complètement terminé.

Edouard sentit du dégoût dans les propos de Berthier. Sous l'Occupation, des policiers soutenaient les miliciens dans leurs opérations répressives.

Certains anticipaient même les désirs des nazis.

- ¿ qui appartient la chambre où Lorient est mort ? demanda-t-il.

- Au propriétaire de la maison, répondit le commissaire. Jean-Claude Cavin.

quincaillier à Valenciennes. Il la louait à un professeur à la retraite.

Albert Gros. En septembre, il est parti vivre dans le Sud. D'après le concierge, Cavin comptait faire des travaux de rafraîchissement au printemps. Personne n'habitait là depuis

22

EXTERMINATEURS

le départ de l'ancien locataire. Lorient devait donc s'y trouver pour la première fois. Mais aucun témoin ne l'a vu entrer dans la maison.

- C'est plutôt bizarre, marmonna Alain. Le concierge n'a rien remarqué ?

-C'est ce qu'il prétend, soupira Berthier.

Fauvert désigna la serviette trouvée dans la chambre.

-qu'est-ce qu'elle contient d'autre ?

-Des affaires de toilette. Un automatique Mauser. Environ 500 dollars. Un faux passeport suisse au nom de Jules Bruneau.

-Et la carte d'identité de Roger Lorient, ajouta Moreau en faisant la moue.

Pourquoi l'avait-il conservée s'il possédait un faux passeport ? Ce type n'était pas un amateur. Il se savait trop en danger pour circuler avec ses propres papiers. Vous ne trouvez pas ça bizarre ? Un homme recherché par la police ? Seul dans un appartement vide ? Avec une bombe ?

Gabriel baissa les yeux sans répondre.

Alain arracha la feuille du calendrier pendu au mur et fit apparaître la date du jeudi 15 novembre 1945.

Dehors, la neige s'était mise à tomber.

* * *

Rachel Béhar redoutait de s'endormir. Chaque fois qu'elle somnait dans le sommeil, les mêmes cauchemars revenaient la hanter.

Le camp.

Depuis son retour à Paris, l'approche de la nuit l'effrayait. Elle avait peur du cortège de souvenirs qui surgissaient dans ses rêves. Toujours les mêmes. La rafle

23

EXTERMINATEURS

au petit matin et la défenestration fatale de son père en tentant d'échapper aux miliciens qui accompagnaient la Gestapo. Le long voyage vers l'est dans un wagon à bestiaux. Les cris des bébés. Les prières répétées du rabbin. Le ferraillement incessant des roues sur les rails. Les gémissements des malades. L'arrivée à Auschwitz, le jour de ses vingt ans.

L'odeur acre venant des fours. Les regards concupiscent des kapos.

L'exécution presque immédiate de sa mère.

Sa grande beauté lui avait permis d'échapper à la mort. Les SS décidèrent de la placer dans leur bordel. Rachel ignorait presque tout des choses sexuelles et elle perdit sa virginité au cours d'une orgie où plusieurs hommes abusèrent d'elle.

Rien de la vie du camp ne lui avait échappé. Les flatteries désespérées de certains prisonniers dans l'espoir que leurs bourreaux les épargnent.

L'attente du dernier soupir d'un compagnon pour lui prendre sa couverture.

La sélection de déportés pour des expériences médicales. Les séances de douches qui apportaient la mort. La récupération des dents en or, des peaux tatouées, des cheveux et des ongles. Le suicide des femmes qui refusaient de partager son sort. L'assassinat de celles qui avaient lassé les nazis et les tortures insensées qu'ils infligeaient à d'autres pour assouvir d'abominables passions.

La Polonaise Anna se prit de sympathie pour elle et lui conseilla de céder aux pires caprices d'un jeune lieutenant afin de devenir sa favorite et de bénéficier de sa protection. Elle-même jouissait d'un tel statut auprès d'un officier du camp.

Rachel voulait vivre et elle entra dans l'horreur. Aucun vice ne la rebuta.

Son amant en fut satisfait.

24

EXTERMINATEURS

Même le jour où Anna fut brûlée vive devant leurs yeux, elle lui donna le plaisir qu'il demandait en contemplant l'agonie de la Polonaise.

quand Auschwitz fut libéré par les soldats de l'Armée rouge, elle raconta son histoire à un médecin militaire.

L'homme tenta de la déculpabiliser, puis il la soigna du mieux possible et ordonna son rapatriement.

Revenue en France, elle se rendit directement dans l'appartement où elle avait passé toute son enfance. Un jeune couple d'inconnus y était installé.

L'homme l'informa que l'immeuble avait changé de propriétaire, lui jura ne pas savoir ce que ses meubles étaient devenus et sa femme la reconduisit sans ménagement sur le palier.

Elle redescendit lentement les marches, parvint sur le trottoir ensoleillé, fondit en sanglots, avança longtemps au hasard et arriva au

bord de la Seine.

L'envie de s'y noyer l'effleura. C'est la vue d'un papillon qui lui redonna goût à la vie. La fin de l'été illuminait alors Paris. Des péniches glissaient sur le fleuve tranquille. Un groupe d'enfants rieurs jouait sur le quai.

Une petite fille sautait à la corde.

Rachel se sentit mieux. Enfin consciente de sa liberté retrouvée, elle marcha le long des grands boulevards, admirant les façades et observant le vol des oiseaux dans un ciel sans nuages.

Tout lui paraissait beau.

Au niveau des Halles, un individu l'accosta en détaillant son corps sans aucune pudeur. Le charme se brisa. La jeune femme hurla et s'enfuit.

Après quelques heures d'errance dans la ville, elle alla sonner chez Jane Magny, une amie de sa mère qui

25

EXTERMINATEURS

habitait un grand trois-pièces en haut de la rue Lafayette. La vieille dame fut bouleversée de la voir saine et sauve. Elle lui offrit de partager son logement, aménagea le salon en chambre et l'engagea pour tenu-la caisse dans sa mercerie.

Au début de leur vie commune, les deux femmes s'entendirent parfaitement, échangeant des sourires à propos de tout et de rien, attentives à ne jamais se gêner l'une l'autre et se relayant pour faire les courses.

Puis au fil des semaines, la jeune femme décida de ne plus venir travailler au magasin.

Les hommes l'y regardaient avec tant d'insistance qu'elle avait envie de les tuer.

Elle ne quitta plus sa chambre, s'efforçant d'y pleurer en silence afin de ne pas faire de peine à celle qui l'hébergeait.

Eustache Nozières referma prudemment la grille du soupirail de la cave et demeura immobile à contempler le désordre qui régnait dans la pièce. Il n'avait nul besoin de lampe électrique. Ses yeux voyaient

parfaitement dans le noir.

Il retint sa respiration, puis avança en silence jusqu'aux quatre marches qui menaient à la cuisine. La possibilité d'en trouver la porte verrouillée ne l'inquiéta pas. Aucune serrure ne résistait à son adresse. Dix secondes lui suffirent à faire jouer le pêne. Il pénétra dans les lieux, contourna une table en bois, arriva dans le couloir, tourna sur sa droite et se retrouva dans le hall.

Un escalier en marbre conduisait aux étages. Une horloge normande indiquait 5 heures. Dans trente minutes, le réveil de la bonne sonnerait.

Eustache avait juste le temps d'agir. Le tableau de Vélasquez était pendu dans la bibliothèque. C'est du moins là que le professeur Hyppolite Morel s'était fait filmer à ses côtés, trop heureux de pouvoir montrer que la toile maîtresse de sa collection avait échappé aux razzias de l'occupant.

Elle y était toujours.

27

EXTERMINATEURS

Nozières la décrocha, l'ôta de son ch,ssis et la roula soigneusement. Un faible gémissement le fit sursauter. Le r,le venait du salon. Il en approcha, s'immobilisa et retint un cri de terreur. Morel gisait sur le tapis persan. La tête tranchée. La bonne s'appuyait sur une commode. Son tablier blanc était couvert de sang.

Le cambrioleur vint vers elle.

- qui a fait ça ? demanda-t-il à voix basse.

- Un homme avec le visage recouvert de bandages, murmura la servante. Les deux autres riaient. Ils...

Elle voulut continuer de parler, mais aucun son ne sortit de sa bouche.

Son corps tomba sur le sol. Sa main s'ouvrit et l,cha un bouton de manchette en or. Nozières le prit, l'enfouit dans sa poche, vérifia que la femme était morte, regarda vers le bureau du chirurgien et vit le coffre-fort ouvert.

Il était vide.

Le voleur resta perplexe. Une broche sertie d'éme-raudes et de saphirs était posée sur un guéridon en bois d'acajou et il comprenait mal que les assassins ne s'en soient pas emparés. Ils avaient dérobé l'argent et des papiers. Tous les papiers. Mais aucun des nombreux bijoux exposés sur une étagère bien en vue.

Eustache prit alors le risque d'explorer l'hôtel particulier. Chaque pièce en avait été fouillée. Cependant, les tableaux de maître étaient à leur place. De même que les figurines en jade, les bibelots précieux et les tapisseries médiévales.

En préparant son vol, Nozières avait appris que le professeur conservait très peu d'argent chez lui. Il en conclut que ses visiteurs avaient organisé une mise en scène pour laisser croire à un cambriolage qui avait mal

28

EXTERMINATEURS

tourné. Leur sauvagerie voulait orienter la police sur la fausse piste d'un crime crapuleux.

Sa montre marquait plus de 6 heures. On devait s'éveiller dans les maisons alentour. S'attarder sur les lieux devenait dangereux.

Il glissa le Vélasquez sous son manteau, s'échappa par la porte de service et marcha dans Neuilly. Des lampes à pétrole s'allumaient aux fenêtres des cuisines. Un livreur passait à bicyclette. Les phares de camions trouaient parfois la nuit finissante. Eustache avançait sans trop de h,te. La neige recouvrait la trace de ses pas. Parvenu enfin aux portes de Paris, il bifurqua vers les Champs-Élysées et entra dans un bel immeuble de l'avenue Kléber.

* * *

L'aube éclairait la Butte-aux-Cailles. Des gamins en culottes courtes jouaient déjà dans la rue. C'était un jour sans école. Le quartier leur appartenait. Autour du terrain vague, ils improvisaient une bataille de boules de neige.

Seul dans une chambre meublée de l'hôtel Deville, le petit Patrice Vouillade entendait leurs cris de joie. Il les enviait. La grippe l'obligeait à garder le lit.

L'air de la pièce était glacé. Sa mère lui avait imposé un gros pull-over

et une écharpe de laine. Il tentait de lire un illustré à la couverture jaune et rouge : Le Papyrus des Ming, mais la fièvre l'empêchait de déchiffrer les péripéties de cette histoire d'aventuriers dans une Chine imaginaire.

Son regard alla vers la fenêtre. De petits cristaux de gel formaient d'étranges figures sur les vitres. L'enfant crut y voir une gueule de dragon.

29

EXTERMINATEURS

Des voix l'arrachèrent bientôt à sa contemplation. Elles provenaient de la chambre voisine. Deux hommes semblaient s'y disputer.

-Tu feras ce qui a été décidé, disait l'un d'eux.

- Non, répondit l'autre. Je veux parler au chef. Pas à toi. Préviens-le.

- Imbécile. Personne ne connaît celui qui nous commande. Même pas moi.

- De toute façon, je laisse tomber. On prend beaucoup trop de risques, Yves. Je ne marche plus.

-Hubert, arrête ça, tu veux. quitter la bande est impossible.

- C'est une menace ?

Il y eut un bruit de lutte, la chute d'une chaise, puis une porte s'ouvrit.

Des pas claquèrent dans le couloir et sur les marches de l'escalier.

L'enfant repoussa les couvertures, posa ses pieds nus sur le plancher froid, alla vers la fenêtre, l'ouvrit en frissonnant et se pencha pour voir la sortie de l'hôtel.

Un homme maigre en débouchait. Il portait un pardessus couleur chocolat et un chapeau noir. Sa main gantée serrait le bras d'un grand gaillard qui se tenait la mâchoire.

Ils traversèrent la rue à l'instant où sa mère apparaissait sur le trottoir d'en face et levait la tête dans sa direction.

Patrice se jeta en arrière, referma la fenêtre et regagna son lit.

Cinq minutes plus tard, Marie-Hélène Vouillade pénétra dans la chambre, reprit son souffle et posa la main sur le front de son fils.

- Faut reprendre ta température, dit-elle.

30

EXTERMINATEURS

Le gosse se tourna sur le ventre et enfonça le visage dans l'oreiller.

* *

Ferdinand Br°lis préféra conserver ses pantoufles. Il n'avait pas envie de faire sa promenade matinale. Marcher dans la neige gelée lui répugnait.

La salamandre du salon diffusait une agréable chaleur dans l'appartement de la place des Vosges. Malgré la pénurie de combustible, son épouse se débrouillait pour ne jamais manquer de charbon. Elle y montrait autant d'habileté qu'à obtenir des aliments. L'ancien commissaire principal la soupçonnait bien de se fournir au marché noir, mais il n'y faisait guère allusion et en profitait sans vergogne.

Avec l'ge, il était devenu gourmand. Ses seules autres joies étaient d'écouter sa fille jouer du piano, de relire Balzac ou de recevoir des amis encore en service dans la police. Pourtant, leurs visites le déprimaient.

¿ l'écoute du récit des enquêtes de ses collègues, un sentiment d'inutilité

le mettait de mauvaise humeur.

L'inaction lui pesait.

Mis à la retraite en 1940, après l'arrivée au pouvoir du maréchal Pétain, il avait vu la majorité de la police parisienne se compromettre avec le régime de Vichy et entra en contact avec des camarades susceptibles de partager son écrouement. La démarche était risquée. L'arrivisme, la peur et la l,cheté obscurcissaient alors plus d'une conscience. L'époque était à la délation et au retournement de veste.

31

EXTERMINATEURS

Ce constat ne le découragea pas. Avec quelques complices, il constitua un groupe qui rejoignit la Résistance.

Pendant toute la durée de l'Occupation, Ferdinand connut une chance insolente. Agissant sous le pseudonyme de Vautrin, il fut peu inquiété par les nazis ou les hommes de la Milice. Même sous la torture, ses lieutenants ne le trahirent jamais. Dénoncé pourtant en 1943, il fit passer sa femme et sa fille en Suisse, réussit à gagner le maquis et continua son action avec une grande efficacité.

quand Paris fut libéré, on le décora pour sa bravoure et le général de Gaulle lui demanda d'entrer en politique à ses côtés. Br°lis proposa plutôt de réorganiser la police. Il se vit refuser cette mission, en prit ombrage et décida de maintenir ses distances avec le gouvernement.

Depuis plus d'un an, il s'ennuyait. Pour lui, les semaines se suivaient dans une sorte de grisaille. Les événements importants lui parvenaient toujours avec un temps de retard. Il ne quittait plus son quartier, se contentant d'aller chercher sa fille à l'école ou de descendre jusqu'au square d'en face pour s'asseoir seul sur un banc et regarder les pigeons.

Sa dernière véritable sortie datait du mois de septembre. C'était à

Versailles. On y enterrait le truand Max Tardoux.

Avant la guerre, Max lui avait sauvé la vie. Les deux hommes s'étaient liés d'amitié. Chacun admirait le courage et la droiture de l'autre. En 1941, Tardoux enrôla des membres de la pègre montmartroise pour lutter contre l'occupant. Son initiative le conduisit à travailler de nouveau avec Br°lis.

32

EXTERMINATEURS

À cette époque, le truand était déjà malade, mais il ne se plaignait jamais. Son endurance s'effrita avec le retour de la paix. Il s'éteignit à

la fin de l'été 1945.

Le matin de ses obsèques, une foule éclectique remplit les allées du cimetière. Des prostituées venues de Pigalle y côtoyaient les femmes de ministres et de hauts fonctionnaires. D'importants chefs de la police parisienne parlaient du défunt avec de dangereux gangsters. Un colonel de la Résistance fit même rendre les honneurs militaires sur sa tombe. Ce spectacle insolite ne changea rien au chagrin de Br°lis. Il se

sentit très vieux et retint mal ses larmes.

L'ancien commissaire principal était seul dans l'appartement. Sa fille profitait du jeudi pour fréquenter un cours de danse et sa femme devait être en train de négocier de la viande chez le boucher. Il négligea de se raser, se laissa tomber dans un fauteuil et alluma sa première pipe de la journée.

Le grelot de la sonnette le surprit. Généralement, ses visiteurs téléphonaient avant de se rendre chez lui. Il alla ouvrir et se trouva devant Gabriel Berthier.

-Entre, grogna Ferdinand. Je crois qu'il reste du café.

- Volontiers, ce sera sûrement meilleur que celui de la boîte, dit le policier.

Ils s'installèrent dans la cuisine.

- Tu permets que je te demande ton avis ? murmura le rouquin.

-Je t'écoute, mais bois d'abord ton jus.

Il craqua une allumette et enflamma le tabac.

- C'est au sujet de Roger Lorient, déclara Gabriel en reposant sa tasse.

- Vous l'avez enfin coincé ?

33

EXTERMINATEURS

- Pas du tout. Il est mort, cette nuit. Un attentat.

- Revendiqué ?

- Oui. Par une organisation inconnue de nos services.

^ Les Vengeurs ^a.

- Jamais entendu parler... Ils ont laissé un papier ou quelque chose ?

-Non. L'un d'eux m'a averti par un coup de téléphone à mon bureau. Pendant ma permanence de nuit.

- S'ils ont demandé à te parler, c'est qu'ils savaient que tu étais là.

-J'y ai pensé...

Ferdinand eut un étrange sourire.

- O s'est passé cet attentat ?

Berthier raconta les événements en détail.

Son ami attendit la fin de son récit sans l'interrompre.

-Mon vieux, tout ça ne me semble pas très clair, dit-il alors en rallumant sa pipe. Une bombe ! Pour une exécution ? Tu t'es renseigné sur le concierge ?

- Nous n'avons rien de suspect le concernant. Pareil pour le propriétaire de l'appartement et les autres locataires de l'immeuble. Toi qui connaissais Lorient, que penses-tu de tout ça ?

-Le bougre était malin et méfiant. J'ai du mal à croire qu'il se soit laissé piéger. Un de ses hommes l'a certainement trahi. Son élimination doit profiter à quelqu'un. ' Les Vengeurs ^a, c'est une invention pour brouiller les pistes.

- Edouard Moreau est de ton avis. Ferdinand fronça les sourcils. - qu'est-ce qu'il vient faire là-dedans ?

- Fauvert et lui étaient dans une maison en face du lieu du crime.

- Alain est rentré à Paris ?

34

EXTERMINATEURS

-Depuis peu. C'est moi qui lui ai trouvé une petite chambre à Montparnasse.

L'ancien commissaire principal soupira.

- ç mon avis, il doit toujours être au Komintern. -C'est bien possible.

Br°lis n'avait rien à reprocher à Fauvert. Le communiste s'était toujours comporté loyalement avec lui. En 1943, il l'avait même informé des dérives de certains membres de son parti qui visaient l'élimination des gaullistes, et quand l'un d'eux le dénonça auprès de l'occupant, il l'en avertit aussitôt.

Ce qui lui permit d'échapper à la Gestapo.

Berthier observait son ancien collègue.

-Mon enquête ne va pas être facile. Tu peux me donner un coup de main ?

¿ Pigalle, on te respecte. Et Roger Lorient y avait autant d'amis que d'ennemis.

Son interlocuteur dissimula le plaisir que lui procurait cette demande.

Il resta silencieux pendant plusieurs minutes, puis soupira d'une manière hypocrite.

- Pour ça, il faut établir une stratégie. -qu'est-ce que tu proposes ?

demanda le policier.

- Pendant que je vais aller fouiner de mon côté, tu vas accréditer la thèse des ´ Vengeurs ^a justiciers et la livrer à la presse. Les vrais assassins estimeront que leur ruse a réussi. Et moi, je pourrai agir tranquillement.

-Officiellement, je ne t'ai rien demandé, précisa Berthier.

- C'est évident, conclut Br°lis en se versant une tasse de café.

Serge Taupin s'éveilla en sursaut. Un camion se garait à l'intérieur de la cour de la ferme. Les portières claquèrent et il comprit qu'on venait enfin le chercher.

-C'est le jour du grand départ, prévint Paul en ouvrant la porte.

Le collaborateur empoigna ses valises et sortit de la pièce.

Un colosse chauve lui barra le passage.

- Donne-moi tes bagages, grogna-t-il.

Serge obéit et s'aperçut que son interlocuteur fumait.

Il lui demanda une cigarette.

Le géant ne répondit pas.

-Descendons d'abord, murmura Paul.

Ils prirent l'escalier et arrivèrent dans une grande cuisine abandonnée.

Deux hommes y attendaient. L'un d'eux jouait avec une grosse ficelle.

L'autre était assis sur un tabouret crasseux et feuilletait un petit calepin noir.

Taupin était gêné par la lumière blanche qui entrait par les fenêtres sans vitre. Elle l'éblouissait. Il se frotta les yeux.

Paul lui posa une cigarette entre les lèvres.

- Francis, donne-lui du feu, entendit-il.

37

EXTERMINATEURS

Le colosse tendit la flamme d'un briquet à essence. L'individu au calepin se leva et fit craquer ses doigts.

- Vous avez l'argent ?

Serge emplit ses poumons de nicotine, mit la main droite dans la poche de son pardessus et en sortit une liasse de billets.

Dehors, un corbeau croassait en traversant le ciel gris. On entendait aussi le souffle du vent. La neige recouvrait le sol de la cour. Le vieux camion b,ché était garé à côté d'une grange. Une bicyclette se trouvait contre un mur.

- Avant de partir, je voudrais un peu me nettoyer, déclara Taupin.

- Ce n'est pas la peine, ricana le géant.

Le collaborateur n'eut pas le temps d'insister. La ficelle s'entourait autour de son cou. Il empoigna les bras de son agresseur sans pouvoir lui faire l,cher prise.

- Serre bien, Charles, dit Paul en empochant l'argent. Taupin étouffait en baissant les mains. Un voile rouge

s'abattit sur lui. Puis ce fut le néant. Paul cracha sur le sol et se tourna vers le chauve.

- Francis ! Va creuser un trou.

Le géant se dirigea vers le camion, y saisit une pelle et alla dans la porcherie. Ses compagnons fouillaient leur victime et ses valises. Ils éclatèrent de rire en découvrant le sac de diamants et les pièces d'or.

-Parfait, dit Charles. L'affaire est bonne. Je vais monter vider sa merde et tout préparer pour le prochain.

- Inutile, intervint le type au carnet noir. On change de planque. - Pourquoi ça, Louis ? Ici, c'était au poil.

- Les ordres, dit Paul. Va plutôt aider Francis à creuser la tombe de ce crétin. La neige va encore tomber et je n'aime pas rouler par un temps pareil.

38

EXTERMINATEURS

- C'est pas toi qui conduis, signala le bourreau en ramassant la ficelle.

Paul lui jeta un regard menaçant.

- Fais ce que je dis !

Au bas de l'escalier, Louis examinait une émeraude.

-C'est pas mal, mais on a eu mieux, dit-il en rangeant sa loupe.

Ils attendirent que le géant leur fasse signe pour soulever le corps de Taupin et le porter jusqu'à la porcherie.

-Francis, va chercher ses bagages, puis enterre le tout, décida Paul. Nous, on file. Toi, tu prendras le vélo. Et laisse la pelle ici.

Ils montèrent dans le camion.

Charles prit le volant.

- Fais gaffe au verglas, avertit Paul. Je tiens à la vie, moi.

* * *

Eustache fumait une cigarette anglaise en contemplant le tableau de Vélasquez.

Nue sous un manteau de fourrure, Coralie préparait du thé.

Le phonographe jouait une musique de jazz.

- Tu ne trouves pas que c'est magnifique ? dit Nozières à sa maîtresse.

Elle leva les yeux, recula de trois pas et détailla les motifs de la toile.

- Moi, je préfère les impressionnistes. C'est plus sensuel. Dommage que tu ne les conserves jamais.

-Je suis voleur, ma chérie. Pas collectionneur. à chacun sa vocation.

39

EXTERMINATEURS

Il ne lui avait pas encore parlé de sa macabre découverte nocturne. Une vague nausée l'abrutissait. Ses idées étaient embrouillées par le manque de sommeil. La couleur grise du ciel le déprimait. La neige s'entassait sur le petit balcon de la chambre et commençait à

geler.

Nozières détestait l'hiver. Cette aversion l'avait conduit à s'exiler en Orient. Il y était resté plus de dix ans, peignant d'abord de somptueux paysages dans un style proche de Gauguin, puis vivant de petites combines et finissant par profiter de son charme pour s'imposer comme proxénète.

Coralie travaillait pour lui. Chanteuse médiocre mais bonne danseuse, elle était en tournée au Caire lorsque la guerre fut déclarée. La troupe se disloqua. La jeune femme partit tenter sa chance à Istanbul.

Après quelques contrats de misère dans les cabarets ou les cinémas qui présentaient des numéros de music-hall en première partie, elle préféra renoncer à sa carrière et fréquenta les cafés chics dans l'espoir d'y trouver un homme assez riche pour l'entretenir.

Eustache l'y repéra et l'aborda discrètement. Il avait déjà quatre filles sous sa coupe, mais jugeait que Coralie avait trop de classe pour se prostituer dans les bars ou les maisons closes de la ville. Comme de riches étrangers transitaient par la Turquie, fuyant leur pays et profitant de la neutralité de ce territoire pour préserver leur capital ou brasser des affaires louches, il lui proposa d'organiser ses rencontres vénales avec ces

individus.

Coralie lui fit confiance et devint sa maîtresse à condition qu'il revende ses autres filles. Eustache accepta. Ils s'entendirent parfaitement.

40

EXTERMINATEURS

Nozières était de nationalité suisse et appartenait à une famille de banquiers. Il avait rompu avec elle pour devenir peintre. Après des études aux Beaux-Arts de Paris, une évidence le brisa. Il était sans talent. Le départ pour l'Orient coïncida avec la fin de ses rêves de gloire et son passeport helvétique le mit à l'abri de tous les aléas provoqués par la guerre.

Sans Maximilien Wiederberg, il serait resté un souteneur de luxe jusqu'à la fin de ses jours.

Eustache avait présenté cet industriel suédois à Coralie. L'homme louait une grande maison pendant l'hiver, y habitait seul et n'en sortait que pour aller dans les meilleurs restaurants de la ville. Chez lui, des objets d'art paraient toutes les pièces. Plusieurs toiles de maître pendaient aux murs de son vaste bureau. La jeune femme en fit part à son amant.

Un soir où Wiederberg était parti dîner avec elle, Nozières s'introduisit dans la place et put admirer la collection : un Delacroix, quatre Picasso période bleue, un Vermeer, trois Renoir, un Botticelli, deux Rembrandt et un Fragonard. Il n'en dormit plus et décida de s'en emparer. Sa maîtresse se chargea d'éloigner le Suédois. Le cambriolage se déroula sans incident.

quand Coralie regagna la maison avec Maximilien, ce dernier constata le vol, se mit à rire, puis lui ordonna de le conduire immédiatement chez Nozières.

En les voyant débarquer ensemble dans son appartement, Eustache eut très peur. Il restitua les tableaux, supplia le Scandinave de laisser la police à l'écart de l'affaire et jura que son acte lui avait été uniquement dicté

par une passion irraisonnée pour l'art.

Wiederberg alluma une cigarette, s'installa dans un fauteuil et afficha un sourire affectueux.

EXTERMINATEURS

Le couple en fut stupéfait.

-Je sais tout de vous deux, avoua l'industriel.   Istanbul, les informations sont faciles à obtenir. Et les peintres me sont infiniment sympathiques. Même s'ils sont des peintres ratés. Cependant, le vol de tableaux ne se fait pas à la légère. Vous pouvez me croire. J'en organise depuis des années. Il faut avoir un bon réseau pour écouler la marchandise.

Ce n'est pas une activité qui s'improvise.

Il les regardait avec tendresse en continuant son monologue.

- Nous sommes très peu à réussir dans cette branche. Cela demande beaucoup de compétences. Monsieur Nozières, avez-vous découvert laquelle de toutes ces toiles était un faux ?

Eustache répondit sans hésitation.

- Le Vermeer. Maximilien applaudit.

- Bravo !

- Le Fragonard aussi, ajouta le Suisse. Son interlocuteur approuva de la tête.

-Là, vous m' patez! Les meilleurs experts l'ont déclaré authentique, mais vous avez raison.

Il se tut pendant un moment, puis se leva et prit Nozières par les épaules.

- On va peut-être pouvoir s'entendre.

Depuis cette nuit de décembre 1942, Eustache travaillait pour le Suédois, volant des toiles en quantité, sévissant ainsi dans plusieurs pays et se contentant de toucher de grosses commissions sur les reventes.

Il était venu rejoindre Wiederberg   Paris après la signature de l'armistice et y fréquentait les milieux très mondains à la recherche de nouvelles victimes.

EXTERMINATEURS

Coralie lui servait d'assistante. Elle vampait les collectionneurs, notait leur emploi du temps, estimait leurs pièces maîtresses, repérait la topologie des lieux, puis livrait ces renseignements à son complice. C'est ainsi qu'ils avaient préparé le vol du Vélasquez chez le chirurgien Hyppolite Morel.

Elle s'étira, caressa les cheveux de son amant et pouffa de rire.

- La tête qu'a d° faire le professeur en voyant qu'on lui a volé son tableau !

Nozières grimaça.

-Il faut que je te dise... Sa tête... Justement... Il ne l'a plus. Je l'ai trouvé mort et décapité. Coralie sursauta.

- Et tu as quand même emmené la toile ? Maximilien va croire que c'est toi qui as fait ça !

- Non. Il sait que je suis incapable de tuer qui que ce soit.

Elle étala de la confiture de fraise sur son pain.

- La tête coupée. quelle horreur ! dit-elle en plantant ses jolies dents dans la tartine. Moi, je trouve ça écœurant.

* * *

Immobile à sa fenêtre, Alain Fauvert guettait l'entrée de l'immeuble à côté

de La Closerie des lilas.

Les péripéties de la nuit l'obsédaient. Il ne croyait pas à ce groupe des

Vengeurs ^a. Son instinct lui soufflait qu'on avait tué Roger Lorient pour éviter qu'il fasse des révélations au cours de son procès. Les coupables de ce crime n'avaient rien de justiciers idéalistes.

Ils s'étaient débarrassés d'un témoin gênant. Ces méthodes radicales se pratiquaient autant dans la pègre que dans la lutte révolutionnaire armée.

Lui-même s'y était parfois plié au nom de ' la cause ^a.

Dehors, Barnabe nettoyait le trottoir et entassait des blocs de boue neigeuse dans le caniveau. Il portait un lourd manteau qui le ralentissait dans son travail. Ses gants de laine tricotée glissaient souvent sur le manche de la pelle. Près de lui, handicapé par le bandage qui lui recouvrait la main droite, son fils Léon jouait maladroitement à la balle au prisonnier avec une petite fille.

Fauvert ne quittait pas le concierge des yeux. Il le soupçonnait d'avoir menti à la police et d'être responsable de la présence du criminel dans l'appartement. L'intuition le poussait à surveiller cet homme. Pourtant, bien d'autres soucis l'habitaient. Lors de son récent séjour à Berlin, Frédéric Covart l'avait contacté pour lui demander une entrevue secrète.

Malgré sa fidélité à la ligne du Parti, Alain était resté ami d'anciens combattants trotskistes de la guerre d'Espagne.

En Allemagne, Covart lui affirma que les staliniens français n'essaieraient pas de prendre le pouvoir et il l'interrogea sur son sentiment personnel.

Alain sentit qu'on lui proposait indirectement une alliance. Il resta prudent, n'émit aucun regret sur cette révolution man-quée, coupa court à

la discussion et décida de ne rien en rapporter à sa hiérarchie. Une fois rentré à Paris, il put constater la déception des militants du PCF. Tous n'avaient d'ailleurs pas suivi la consigne de Maurice Thorez et avaient conservé leurs armes dans l'attente d'un revirement du Parti pour la venue du grand soir. Un tel espoir le troubla.

EXTERMINATEURS

Deux nuits plus tôt, Frédéric Covart était venu lui rendre visite avec Ivan, un clandestin réchappé des procès de Moscou. Ils lui dirent qu'il fallait choisir entre la légalité des urnes et l'insurrection, affirmèrent qu'une nouvelle organisation bolchevique pouvait se constituer en opposition aux états-majors en place et lui deman-dèrent de les

rejoindre dans cette initiative. Alain promit d'y réfléchir. Le Russe ajouta qu'il avait établi un plan pour éviter un bain de sang et s'assurer le concours des communistes écourés par les diktats du Comité central.

Fauvert interpréta ces mots comme une déclaration de guerre civile.

À présent, Barnabe posait la pelle, était ses gants et allumait une cigarette. Il regarda autour de lui, aperçut quelqu'un sur le trottoir d'en face et traversa le boulevard. Une voiture le heurta de plein fouet, continua sa route et disparut dans une rue avoisinante.

Léon courut vers le corps inanimé de son père. Il se figea en voyant le sang souiller la neige. La petite fille le rejoignit et lui prit tendrement le bras. Des badauds les entourèrent. Chacun commentait l'accident.

Personne n'avait relevé le numéro d'immatriculation du véhicule.

Alain Fauvert quitta son poste d'observation, se précipita dans les escaliers et fendit le groupe pour porter secours à la victime.

Il ne trouva qu'un cadavre.

La fatigue n'empêcha pas Edouard Moreau d'ouvrir la librairie à 10 heures.

Comme les lieux n'étaient pas chauffés, il conserva son pardessus et son écharpe. Dehors, les Parisiens avançaient lentement sur le trottoir couvert de neige gelée. Ils baissaient les yeux pour ne pas dérapier sur les nappes de verglas. Personne ne regardait la vitrine de L'Or des livres. La ville tournait au ralenti. De rares taxis roulaient en direction de la gare de l'Est. Des femmes faisaient la queue devant la boulangerie voisine. Elles battaient la semelle en attendant leur tour.

La lumière du jour éclairait à peine les rayonnages bourrés de livres.

Afin de combattre le froid, Edouard tria des ouvrages pour la jeunesse et en sélectionna une partie pour les fêtes de fin d'année.

La porte du magasin s'ouvrit avant qu'il n'achève ce travail.

Un jeune homme en blouson d'aviateur américain entra.

-Je voudrais L'Œuvre de raison, dit-il avec arrogance.

Edouard le servit.

- Vous l'avez lu ? lui demanda le client.

47

EXTERMINATEURS

- Pas encore.

-Normal. C'est pas un bouquin pour les vieux, ricana l'effronté.

-Je n'ai que cinq ans de plus que Sartre, signala Moreau.

Son interlocuteur chercha une réponse méprisante, ne la trouva pas et quitta la librairie à l'instant où une femme élégante y pénétrait.

-Bonjour, Edouard, murmura-t-elle en posant une main finement gantée sur son bras. Vous m'avez laissée sans nouvelles. Ce n'est pas gentil.

Il éclata de rire.

- Ma chère Aude, j'ignorais que vous étiez rentrée à Paris. Ne deviez-vous pas rester quinze jours à Lyon ?

-Je m'y ennuyais. Elle se colla contre lui.

- Et vous me manquiez, ajouta-t-elle en lui offrant ses lèvres.

Il l'embrassa, puis recula de quelques pas.

- tes-vous libre, ce soir ? demanda-t-il.

-On m'attend à une fête. Mais je serais heureuse d'y aller avec vous.

Passez me prendre chez moi. Vers 21 heures. Et n'oubliez jamais que je vous aime.

Un vieil homme entra dans la boutique. Ses vêtements semblaient dater du début du siècle. De longs cheveux blancs encadraient son visage.

La jeune femme s'éclipsa.

Edouard la suivit des yeux, puis porta son attention sur le nouveau venu.

L'individu semblait soucieux.

-Je voudrais revendre une bibliothèque, dit-il d'une voix basse. Cela vous intéresse ?

48

EXTERMINATEURS

- H faudrait que je voie ce que c'est, répondit Moreau.

- J'habite dans le Marais. Rue de Turenne. Pourriez-vous venir aujourd'hui ?

- Oui.   l'heure du déjeuner.

- C'est parfait. Je vous note mon adresse.

Le vieillard griffonna quelques mots sur une carte de visite et regagna la rue à l'instant où la neige recommençait à tomber.

Edouard alluma une cigarette, décrocha le téléphone et composa un numéro.

Tania répondit après la quatrième sonnerie.

- Bonjour, dit-il. Je ne pourrai pas être là pour midi. Mon oncle va bien ?

- Tu passes plus tard ? -J'essaierai, promit Edouard. Elle raccrocha sans ajouter un mot.

Il sentit que la femme de Cyril Vandekest était lasse. La santé de son époux ne s'améliorait pas. Trop d'émotions lui avait fatigué le cour pendant quatre années de clandestinité. Malgré tout, l'écrivain continuait à militer pour son parti et il ne cessait de rédiger des articles pour la presse communiste. Chaque fois qu'ils se rencontraient, Moreau craignait que leurs discussions tournent à la dispute. C'est pourquoi Tania appréhendait ses visites.

Le reste de la matinée se déroula dans une lourde monotonie. Il la supporta en pensant à Aude Pollet. Leur liaison durait depuis trois mois. Ils ne se voyaient pas souvent. Elle voyageait beaucoup, revendiquait son indépendance et consacrait la majorité de son temps à sa maison de couture.

C'est à L'Or des livres qu'ils s'étaient connus.

49

EXTERMINATEURS

Avant son départ pour Lille, Simone Moreau les avait présentés l'un à l'autre.

- Mon fils va reprendre la librairie, avait-elle averti sa belle cliente.

Il sera d'aussi bon conseil que moi. Vous pouvez lui faire une entière confiance.

Edouard l'admira tout de suite. De nombreuses femmes avaient déjà traversé

sa vie.   45 ans, il sentait assez vite si une femme partageait ou non son attirance. Jour après jour, Aude baissa sa garde, s'attarda plus longtemps dans la boutique et n'évita pas quelques frôlements de mains aussi discrets que précis.

C'est donc sans hésitation qu'il l'invita à venir suivre le tournage de La Belle et la Bête à Rochecorbon. Ils y allèrent avec la Delahaye de la jeune femme. Elle conduisait à la perfection.

Jean Cocteau aimait beaucoup Edouard. Il l'avait connu enfant et le considérait presque comme un membre de sa famille.

Aude fut aussitôt adoptée par le poète. Elle conquiert d'ailleurs toute l'équipe du film en affirmant que Jean Marais était aussi beau en animal léonin qu'au naturel. Le comédien lui rendit le compliment en déclarant qu'elle avait la gr ce d'une amazone au regard de f e. Ils restèrent souper sur place et décidèrent de passer la nuit à Tours.

Dans la même chambre...

Bientôt, les cloches d'une  glise sonnèrent midi. Des employés sortaient sous la neige. Aucun autre client ne s'était présenté à la librairie.

Edouard se lava les mains à l'eau froide, saisit la carte de visite laissée par le vieil homme, ferma le magasin, prit le métro à la gare du Nord et descendit   République.

EXTERMINATEURS

Un ciel couleur d'ardoise assombrissait la place. La neige n'y était plus

qu'une gadoue noir,tre. Toutes les façades des maisons étaient sales. La plupart des cafés restaient sans lumière. Des gosses jouaient autour de la statue. Les teintes vives des laines de leurs chandails contrastaient avec la grisaille générale.

Moreau remonta la rue Béranger et atteignit le début de la rue de Turenne.

L'humidité imprégnait ses chaussures. Le manque de sommeil l'engourdisait.

Il regrettait d'avoir pris ce rendez-vous. Un début de rhume l'assommait.

Il vérifia l'adresse sur la carte de visite et entra dans un bel immeuble en pierre de taille qui s'élevait à quelques mètres de la rue de Bretagne.

Une femme sortit de la loge de concierge.

- O' allez-vous ?

- Chez M. Auguste Dosnard.

-Deuxième gauche. Essayez vos pieds avant de prendre l'escalier.

Il obéit, puis gravit lentement les marches, arriva devant la porte du vieil homme et sonna.

- qu'est-ce que c'est ? demanda une voix à l'intérieur de l'appartement.

-Le libraire de L'Or des livres.

Le vieillard lui ouvrit et le fit pénétrer dans un couloir qui débouchait sur une immense pièce au parquet vernis. Un feu de bois br'lait dans l'tre. Une haute bibliothèque s'élevait contre un des murs.

L'homme la désigna.

- Cher monsieur, tous ces livres appartenaient à mon fils ...ric. Il est mort et je veux me séparer de ce qui était à lui. Votre prix sera le mien.

L'essentiel est que je n'en garde aucun souvenir.

EXTERMINATEURS

Edouard se sentit mal à l'aise. Le ton sec de son interlocuteur masquait mal sa souffrance. Il approcha du rayonnage et lut les titres des ouvrages.

Le vendeur s'écroula dans un fauteuil de cuir.

- Beaucoup de ces bouquins ont des dédicaces, soupira-t-il. Presque tous sont des éditions originales. ...ric était fasciné par le milieu littéraire.

Au point de se compromettre avec des gens abjects ! Je lui répétais qu'il se trompait. Mais il ne m'a jamais écouté.

Moreau éprouvait une gêne grandissante. Ses doigts glissaient sur la tranche des livres. Il déchiffrait les titres : Les Décombres de Lucien Rebatet, Les Cadets de l'Alcazar de Robert Brasillach, France la Douleur de Paul Morand, Bagatelles pour un massacre de Louis-Ferdinand Céline...

- Cette rangée-là, ce sont les cadeaux de ses amis. Avec de très beaux envois, le prévint Dosnard. Je doute cependant qu'ils intéressent encore les gens. Regardez plutôt sur les autres étagères. Mon fils était aussi un bibliophile.

Edouard découvrit alors des volumes sur japon signés par Maurice Barrés, Georges Bernanos, Paul Claudel, Pierre Jean Jouve, André Gide, Octave Mirbeau et François Mauriac. Il y avait également l'édition originale sur papier de Hollande des Fleurs du mal de Baudelaire, les œuvres complètes de Stendhal publiées en 1854 et plusieurs textes anciens traitant des croisades.

Le collectionneur avait des goûts très éclectiques. D'introuvables recueils de poésies du xve siècle et des Jules Verne de chez Hetzel côtoyaient une vingtaine de romans de Simenon.

- Combien en voulez-vous ? demanda Moreau en prenant machinalement un exemplaire de Chez Krull.

52

EXTERMINATEURS

-Je ne sais pas... 3 000 francs. Moreau ne s'attendait pas à entendre un chiffre si bas. -J'accepte, dit-il en se tournant vers Dosnard.

- Alors, soyez gentil. Emmenez tout ça, aujourd'hui.
- Il faut que je trouve une voiture et que je passe à la banque.
- Je vous attendrai... Au fait, il y a aussi des objets et des tableaux...
- Tout à l'heure, j'amènerai un ami antiquaire.

Le vieil homme se leva et le reconduisit jusqu'à la porte.

Edouard descendit les escaliers, émerveillé par l'incroyable lot qu'il venait d'acheter pour si peu. Depuis la reprise du commerce de sa mère, c'était bien la première fois qu'une telle affaire s'offrait à lui.

Pourtant, la tristesse du vendeur g,chait sa joie. Auguste Dosnard avait retenu ses larmes tout au long de leur bref entretien. Mais ce n'était pas la mort de son fils qu'il avait envie de pleurer. Son chagrin devait venir de quelque chose de plus secret.

Moreau en avait le pressentiment.

Ses dons de prémonition se révélaient rarement faux. Il avait toujours eu des visions annonciatrices d'accidents et de catastrophes. Pendant la dernière guerre, cette faculté lui avait d'ailleurs souvent servi à sauver la vie de ses compagnons de lutte. ı présent, il était trop éreinté pour discerner la nature exacte des images qui montaient en lui. L'air glacial de Paris chassa son intuition. Il regagna la place de la République et prit le métro pour se rendre à Montmartre.

Les gens s'entassaient dans le wagon. Des bribes de conversation émergeaient du vacarme. Information sur

53

EXTERMINATEURS

le marché noir. Commentaire à propos de la situation politique. Pronostic sur le match de rugby : Ulster et Nouvelle-Zélande à Belfast.

Il descendit à la station Anvers, entra dans un grand immeuble, constata que l'ascenseur était hors service, escalada les marches, sonna chez son oncle et réalisa qu'il tenait toujours le roman de Simenon à la main.

Tania lui ouvrit la porte.

-Tu as mangé ? demanda-t-elle d'une voix fatiguée.

- Non, mais ne te dérange pas pour moi.

Il glissa le livre dans sa poche, longea le long couloir qui menait au salon, y aperçut Vandekest et s'assit

devant lui.

- De Gaulle se fout de nous, grogna le vieux communiste. Thorez doit le voir demain. Pour des clous !

-Vous allez intégrer le gouvernement, affirma son neveu.

- Tu parles. Nous aurons des miettes !

Son souffle était court. Ses mains tremblaient. Un rictus de douleur marquait son visage.

- Hier, j'ai vu Fauvert, déclara Moreau.

- C'est un type bien, reconnut Cyril. Dommage qu'il continue à fréquenter des dissidents du parti...

-Nous avons assisté à un attentat. Contre Roger Lorient.

- Il est mort ?

- Oui. Une bombe.

- Comme ça, pas de procès ni de révélations gênantes pour ses complices.

Cette époque me dégoûte. Les pires crapules triomphent partout. Des déserteurs de l'armée américaine mettent Paris à feu et à sang. Les petits trafics profitent aux mêmes salauds qui s'enrichissaient 54

EXTERMINATEURS

sous la botte allemande. La Haute Cour ne fait pas son travail.

- Elle a condamné Laval à mort, protesta Edouard.

- Et aussi Joseph Darnand, Marcel Déat, Abel Bonnard et Pétain, reconnut le communiste. Mais elle s'est montrée bien clémentine avec beaucoup d'autres. Comme si les chefs étaient les seuls responsables ! Pour un Robert Brasillach fusillé, combien d'ordures ont été épargnées ?

-Les tribunaux n'ont pas fini de statuer.

-Ils trouveront juste quelques coupables qu'ils exécuteront pour l'exemple.

Pas plus d'une centaine. Tu verras que presque tous les hauts fonctionnaires de Vichy seront acquittés.

Vandekest soupira et reprit difficilement sa respiration avant de continuer son monologue.

-J'ai plus de sympathie pour ceux qui ont assumé leurs choix en s'exilant à

l'étranger. Ils reconnaissent ainsi leur culpabilité. Je déteste les idées qu'ils ont défendues, je les ai combattues et je les combattrai jusqu'à mon dernier souffle. Mais eux, ils ne cherchent pas à s'en tirer par des mensonges ou des chantages. Ni par le suicide. Comme Monsieur Drieu la Rochelle !

- Cyril, calme-toi, intervint Tania.

Il ignora le conseil de sa compagne.

- Le parti ne veut pas qu'on enterre des dossiers. Si nous échouons dans notre recherche de la vérité, des milliers de coupables vont s'en tirer.

Dans cinquante ans, plus personne ne saura ce qui s'est vraiment passé sous l'Occupation.

Edouard se taisait en constatant que le vieux militant défendait sincèrement l'application de la pire terreur révolutionnaire. ¿ ses yeux, les traîtres devaient périr.

55

EXTERMINATEURS

Aucune indulgence ne pouvait être admise. Le plus misérable délateur méritait un châtiment égal à celui demandé pour les collaborateurs notoires. Ils devaient tous mourir.

Si l'épuration lui semblait aussi légitime, Moreau en désapprouvait certaines initiatives. Les arrestations de Jean Giono et de Sacha Guitry, l'interdiction de travail imposée à de nombreux artistes et des exécutions sommaires témoignaient d'une hystérie mal jugulée par le

gouvernement. La confusion régnait.

Ayant passé la majorité de la guerre à Londres, il y avait surtout rencontré des gaullistes. Leur enthousiasme le séduisit sans excès.

L'essentiel était alors de combattre le nazisme et de libérer la France.

Maintenant, c'était chose faite et la lutte pour le pouvoir succédait à la victoire contre la barbarie. Elle autorisait les compromissions et favorisait d'atroces débordements. Des décisions le choquaient. Il regrettait l'envoi du général Leclerc pour réprimer l'insurrection nationaliste en Indochine. La colonisation lui avait toujours fait horreur.

Il s'efforça de changer de conversation.

- Vous aurez des ministres dans le nouveau gouvernement, déclara-t-il avec certitude.

- Pas pour des postes importants, bougonna Vande-kest. De Gaulle est obligé

de prendre des communistes avec lui, mais il ne songe qu'à les affaiblir.

Le vieil homme baissa la tête et se tut. Edouard prit congé de lui. Tania le reconduisit à la porte.

- Ton oncle est au bout du rouleau, murmura-t-elle. Demande à ta mère de venir le voir. Il veut lui parler. Tu penses qu'elle peut descendre à

Paris ?

Il promit de faire le nécessaire.

Hubert suivait Yves. Depuis le départ de la Butte-aux-Cailles, ce dernier ne lui avait pas adressé la parole. Il se contentait de le tenir par le bras, l'obligeant ainsi à l'accompagner vers une destination inconnue.

La neige pénétrait le cuir de leurs chaussures. Le froid les engourdissait.

Yves avait un sourire aux lèvres et semblait s'amuser de la peur de son complice.

Cette attitude affolait le colosse. La crainte d'une sanction le terrorisait. Un goût de cendre lui pourrissait la bouche.

Pendant toute la matinée, ils errèrent ainsi dans l'est de la ville.

Place de la Bastille, l'homme au pardessus couleur chocolat poussa la porte d'un grand café et desserra enfin les dents.

- Nous allons déjeuner ici. Je déteste travailler avec l'estomac vide.

- Tu m'emmènes où ? demanda Hubert en baissant les yeux.

L'autre ne lui répondit pas.

Une table se libérait. Ils en prirent possession. Le garçon nota la commande. Tout au long du repas, le silence continua de régner 57

EXTERMINATEURS

entre les deux hommes. Hubert avait du mal à manger. Son compagnon mastiquait la nourriture sans le quitter des yeux. Il ne souriait plus.

Le patron de la brasserie demanda soudain Monsieur Yves au téléphone.

Ce dernier se leva, prit la communication, écouta son correspondant sans parler, regarda un moment les clients dans la salle et raccrocha.

Il revint à sa table, porta une cigarette à ses lèvres et l'alluma lentement avec son briquet à essence.

-Tu as quand même de la chance que j'aie besoin de toi, dit-il à Hubert.

Mais faudra que tu arrêtes tes conneries. Sinon, tu es fichu. C'est compris ? -Promis... Je tiens à ma peau. -Très bien. Alors, maintenant, tourne-toi discrètement sur ta gauche et observe le petit barbu en veste de velours qui demande son addition.

- Je le vois.

- On doit s'occuper de lui. Dès qu'il s'en va, nous le suivons.

- qui est-ce ?

- quand cesseras-tu de poser des questions ? Tu es vraiment

incorrigible.

Hubert bredouilla des excuses, tenta de dissimuler le tremblement qui agitait ses mains et vida d'un trait son

verre de vin.

- Ce n'est pas le moment de te soûler, soupira Yves. Il termina son déjeuner en ne quittant plus des yeux

le miroir pendu au-dessus de son acolyte.

- Notre client est en train de payer, dit-il soudain en jetant quelques billets sur la table.

Ils sortirent sur le trottoir et attendirent que l'homme quitte le restaurant pour le prendre en filature.

58

EXTERMINATEURS

L'individu apparut, acheta Dernière Paris à un crieur de journaux, avança jusqu'à une bouche de métro, descendit sur l'un des quais et patienta en lisant son journal.

De nombreux voyageurs l'entouraient, le dissimulant en partie au regard de ses suiveurs.

Yves chuchota quelques mots à l'oreille de son complice et lui fit signe de se rapprocher de l'homme à la veste de velours.

Hubert se faufila pour se placer derrière lui.

quand la rame entra dans la station, il provoqua une bousculade, poussa le barbu sous les roues du wagon de tête, puis profita de la surprise générale pour s'engouffrer dans un couloir de correspondance.

Yves resta sur les lieux afin de vérifier que leur victime était bien morte.

* * *

Rachel Béhar avait honte de ne pas descendre aider sa bienfaitrice au magasin. Elle la savait lasse et triste. Au cours du déjeuner, des larmes avaient glissé le long de ses joues. La jeune femme se sentit ingrate, mais Jane Magny la rassura en invoquant un début de grippe et quitta

la table pour se préparer une inhalation.

Le ciel gris de neige empêchait la lumière du jour d'éclairer suffisamment la chambre. Les meubles et les objets semblaient s'y fondre dans un brouillard. Tout devenait opaque.

Dans l'appartement du dessus, un voisin marchait de long en large. Son pas lourd fatiguait Rachel. Elle se boucha les oreilles et ce geste lui rappela un souvenir d'enfance. Pendant les récréations, Hélène, une élève 59

EXTERMINATEURS

de sa classe, s'entraînait ainsi à lire les mots sur les lèvres de ses camarades et y réussissait de façon surprenante. Ce don lui valait une aura dans toute l'école. On l'admirait. On la craignait aussi, et beaucoup préféraient cacher leur bouche avec les mains pour se confier des secrets ou dire du mal de quelqu'un.

Au fil des mois, la gamine se retrouva en quarantaine, en tomba malade et quitta l'établissement avant la fin de l'année scolaire.

Rachel la revit par hasard. C'était pendant l'exode. Ses parents fuyaient avec elle en direction du sud. Hélène ne pouvait plus marcher. Son père la portait dans ses bras. Elle semblait déjà morte. Ses yeux ne regardaient plus rien.

Plus tard, la jeune femme avait vu ce même regard éteint chez plusieurs de ses compagnes de déportation et cela lui rappelait chaque fois l'écolière qui savait lire sur les lèvres.

Un exemplaire de Ce Soir gisait sur sa table de nuit. On y annonçait les consultations du général de Gaulle pour la constitution de son gouvernement. Le quotidien était daté de la veille. Le jour de son anniversaire.

Rachel venait d'avoir vingt-deux ans. La mercière lui avait offert un joli ch,le et donné un baiser sur la joue. L'année précédente, personne ne l'avait embrassée pour ses vingt et un ans. Ce jour-là, elle avait assisté

à une bastonnade d'enfants par les Allemandes qui s'occupaient d'eux. Les gosses hurlaient à peine. On entendait des os se briser. Les gardiennes riaient. Mais la violence de cette scène la laissa indifférente. Rachel n'était alors plus un être humain.

Dans ses cauchemars, elle revoyait les gamins du camp. On les forçait à

tirer à la bretelle des chariots

60

EXTERMINATEURS

chargés de cadavres. Lorsque l'épuisement les rendait incapables de travailler, ils étaient aussitôt gazés ou tués par une simple piqûre de phénol au cour.

quand elle était adolescente, la petite Béhar rêvait d'avoir beaucoup d'enfants et de les regarder grandir avec fierté. Aujourd'hui, la perspective d'une maternité l'écourait. Sa réalité de femme la dégoûtait.

L'envie lui vint soudain de descendre au magasin et de réintégrer le monde des vivants. Elle lutta contre son angoisse, mit ses chaussures et se maquilla. La pendule marquait 3 heures.

Jane ne fit aucun commentaire en la voyant s'installer derrière la caisse.

Elle eut un doux sourire et continua de mesurer du galon pour une cliente.

* * *

Ferdinand Br°lis avait passé la matinée à réfléchir. Les propos de Gabriel Berthier lui suffisaient pour commencer son enquête dans le milieu des truands passés sincèrement à la Résistance. Leur patriotisme farouche ne les avait guère empêchés de revenir ensuite à la délinquance et ils en savaient beaucoup plus que la police sur les nouveaux réseaux de banditisme.

Sa femme fut surprise de le voir sortir à la fin du repas. Elle s'abstint de lui en faire la remarque et demanda simplement s'il comptait rentrer tard. Br°lis promit d'être là pour le dîner.

Dehors, la rigueur du froid le saisit. Son nez coula. Un frisson le parcourut.

61

EXTERMINATEURS

Il avançait quand même en évitant le contact des plaques de verglas.

Les semelles de ses grosses chaussures écrasaient la neige gelée. Sa meilleure pipe tirait mal. Elle avait un mauvais goût. Il la remit dans sa poche, obliqua en direction d'une station de métro, y descendit, trouva une foule mécontente devant le portillon et apprit que le trafic était interrompu à cause d'un accident.

Contrarié, il remonta sur le boulevard et chercha longtemps un taxi pour se faire conduire dans le nord

de Paris.

Pigalle lui sembla n'avoir pas beaucoup changé. Malgré la rudesse de ce début d'hiver, des filles s'y livraient au racolage. Elles grelottaient en exhibant leurs jambes ou la naissance de leurs seins. Certaines entraient dans un café pour se réchauffer d'un coup de fine. Quelques-unes s'abritaient sous les portes cochères.

D'autres rôdaient dans le hall d'entrée des cinémas.

À l'abri dans les terrasses couvertes, des proxénètes les encourageaient d'un sourire ou les menaçaient d'un

geste.

Peu de passants traînaient sur la place. L'eau de la fontaine ne coulait plus. Les enseignes des cabarets étaient éteintes.

Ferdinand éprouvait un peu de mélancolie en retrouvant le décor de ses débuts dans la police. Il n'y revenait pas souvent. Sa fonction de commissaire principal l'en avait d'abord éloigné. Seules quelques affaires compliquées lui permirent de s'y attarder encore avant la guerre. Pendant toute l'Occupation, Max Tardoux se chargeait de faire la liaison entre le réseau de Montmartre et lui. Brélis n'avait donc plus mis les pieds dans le quartier depuis presque cinq ans.

62

EXTERMINATEURS

Il poussa la porte d'un bar au coin de la rue Frochot.

Les joueurs cessèrent leur partie de cartes. On le dévisagea avec méfiance.

Tous ne le connaissaient pas, mais chacun l'identifia immédiatement

comme un policier et une femme cracha devant lui.

Un homme au costume en tweed s'approcha.

- N'en voulez pas à la petite, Ferdinand. Elle est ivre. Allons par ici.

Il l'entraîna dans F arrière-salle.

- Toujours à la retraite, j'espère ? dit-il avec un ricanement.

- Et toi, Jojo, tu as repris le collier ?

Le dandy inspecta ses ongles manucures.

- Je suis trop vieux pour devenir honnête. que nous vaut cette visite ?

Br°lis avait confiance en Joseph. Le truand s'était comporté avec bravoure dans la clandestinité. Sans son lourd casier judiciaire, il aurait même été

un des premiers médaillés de la Résistance.

- Roger Lorient est mort, lui dit-il à mi-voix.

- Je sais. Les bonnes nouvelles vont vite.

- Il avait des amis à Montmartre ? -Je n'en étais pas, soupira Jojo.

- Ce n'est pas ce que je te demande.

Le dandy se colla une cigarette de tabac blond entre les lèvres, l'alluma avec un briquet en or et souffla la fumée au plafond.

-Depuis la Libération, Pigalle n'est plus comme avant. C'est devenu difficile d'y préserver son territoire. Les candidates à la prostitution sont nombreuses et elles drainent avec elles toutes sortes de souteneurs.

Certains forment des bandes. D'autres agissent en solitaires. Et 63

EXTERMINATEURS

puis, la loi du milieu a disparu. On se croirait dans une jungle.

Ferdinand sourit.

- Pourtant, tu as repris ta place. -Momentanément. Personne n'est à l'abri de rien.

Nous n'avons plus un caôd comme Max Tardoux pour décourager les petits voyous qui ont trop d'ambition. Sans compter les types qui tuent sans hésiter pour s'emparer d'un portefeuille ou les déserteurs américains et les faux justiciers à la solde d'on ne sait qui. L'ancien commissaire principal baissa la voix.

- Rien ne te revient donc aux oreilles ? Le truand soupira.

- Si. Mais pas tout.

-Tu ne peux rien me dire pour l'assassinat de Lorient ?

Jojo fixa son interlocuteur dans les yeux.

- Il est venu plusieurs fois par ici, c'est vrai. Pour recruter des tueurs et des spécialistes de l'ouverture de coffres-forts.

- quand ?

Le dandy chuchotait.

- Fin 1944. L'an dernier. quand je n'étais pas à Paris. Si j'avais été là, je lui aurais fait la peau. Trop de mes amis sont morts à cause de lui.

Sous la torture, rue Lauriston. Ou dans les camps de concentration. Il a profité de l'absence des membres du réseau de Montmartre pour s'y faire de nouveaux alliés.

Ferdinand savait que Jojo et ses principaux lieutenants s'étaient engagés dans l'armée américaine pour terminer la guerre.

- Ces derniers temps, le Flamand l'a aidé, déclara le truand.

64

EXTERMINATEURS

Br°lis fronça les sourcils.

- Manuel est encore à Montmartre ?

- Hélas ! Plus que jamais. C'est lui le nouveau propriétaire de la Roulotte, place Blanche. Il y règne avec sa garde rapprochée. Une véritable armée. Même vos collègues en ont peur.

Ferdinand alluma sa pipe et prit congé de son interlocuteur. Il marcha jusqu'à la rue Lepic en cherchant le moyen de faire pression sur

Manuel.

L'homme était rusé, bien protégé par ses relations politiques et possesseur de secrets qui lui avaient permis d'échapper sans peine aux tribunaux d'épuration. Sacré résistant à la Libération, il s'était aussitôt débrouillé pour faire disparaître les témoins et les preuves de ses troubles affaires avec l'occupant.

Lorient ne s'était pas trompé en venant le voir. Ils appartenaient à la même race. Celle des prédateurs.

L'ancien commissaire principal se demanda s'il était utile de le voir.

Le Flamand ne lui dirait jamais rien sur personne.

¿ moins de lui faire une proposition qu'il ne pouvait pas refuser...

La neige tombait à nouveau sur Paris. Le vent glacial faisait tourbillonner les flocons. Edouard Moreau avançait péniblement sur le boulevard Saint-Germain.

Après être passé à la banque, il avait téléphoné à Jacques Sauvailles pour lui emprunter sa camionnette.

Le jeune éditeur lui avait dit de venir la chercher rue Jacob.

La fatigue ralentissait sa marche. Parvenu au niveau du Café de Flore, il y entra pour boire un café. Un petit homme à lunettes lui fit alors signe de venir à sa table.

-Asseyez-vous, mon vieux, dit-il en allumant sa pipe. J'attends mon copain Jacques Pré vert. On m'a raconté que vous aviez repris la librairie de votre mère. J'espère que vous y casez mes bouquins.

-Bien entendu, mon cher Léo Malet. Même ceux sous pseudonymes.

L'écrivain haussa les épaules.

-Remarquez... Pour ce que ça rapporte ! Heureusement qu'on m'a payé pour les droits d'adaptation de 720, rue de la gare au cinoche. Sinon, je n'avais plus qu'à recommencer à vendre des journaux.

Il s'arrêta pour regarder une jolie femme qui traversait la salle.

- Plus aucun contact avec les surréalistes ? demanda Edouard.

- Oui et non, grogna le romancier en gardant les yeux braqués sur les jambes de la fille. Les potes de La Main à plume m'ont vertement reproché

de m'adonner à la pédagogie policière, mais René Magritte vient de me proposer de participer à l'exposition surréaliste de Bruxelles. De toute façon, le mouvement s'étiole en l'absence d'André Breton. quant aux dissidents, c'est écœurant. Eluard et Aragon préfèrent toujours Staline à

Lautréamont. Et puis, Desnos est mort.

Moreau commanda un café.

- J'ai beaucoup aimé L'Ombre du grand mur. Léo Malet haussa les épaules.

-C'est pas mal. Mais l'essentiel, pour moi, c'est de bouffer. que ce soit en écrivant des récits d'aventures ou des histoires criminelles. Les gens sont quand même marrants. Nous sortons de quatre années noires et ça continue à tuer à tous les coins de rue. La nuit dernière, on a fait exploser Roger Lorient. Malgré ça, les gens veulent des romans morbides !

Rien ne les rassasie ! Faut que ça saigne !

Jacques Prévert entra dans l'établissement, salua la femme blonde et vint s'asseoir avec eux.

- Tu connais cette superbe créature ? demanda l'écrivain.

- Elle travaille chez Gallimard. Edouard salua le poète.

- Comment allez-vous ?

- J'attends la sortie de mon recueil : Paroles. Et puis le cinéma... J'ai fini un truc pour Carné. C'est prévu avec Gabin et Marlene Dietrich.

- quelle belle femme, soupira Malet. Dans un bor-68

EXTERMINATEURS

del de Limoges, j'ai connu une Bretonne qui lui ressemblait. En mieux, d'ailleurs. Et douée, je vous dis pas !

- Léo, les femmes te perdront, murmura Prévert.

- Je ne demande que ça ! ricana le romancier. -Tu ne crois donc pas en l'amour ?

-J'ai pas écrit Ne pas voir plus loin que le bout de son sexe pour rien.

Le scénariste alluma une cigarette et se tourna vers " Moreau.

-Alors, comme ça, vous n'écrivez plus sur le cinéma. Vous vendez les livres. Il faut des gens comme vous pour engraisser les éditeurs. Je dis ça, mais en ce moment, ces messieurs n'ont pas la vie si belle. Le papier est rare. Une partie de leurs auteurs sont suspects. Eux-mêmes craignent l'épuration.

- Robert Denoël a bénéficié d'un non-lieu, précisa Edouard. Alors qu'il a publié les pamphlets antisémites de Céline et Rebatet !

- Mais sa maison est toujours poursuivie, dit Léo Malet. quant à Grasset, il sera bientôt jugé. Ton Gallimard aussi, mon cher Jacques.

- Lui, il s'en tirera certainement, affirma Prévert. Beaucoup d'écrivains proches de la Résistance se sont sincèrement portés témoins à sa décharge.

Aragon, Malraux et Sartre le défendent. queneau aussi...

Moreau se leva, paya sa consommation et prit congé des deux hommes. Il ne se sentait pas bien. Un pressentiment l'oppressait. Il attendait l'annonce d'une autre mort violente. Mais sa vision restait floue.

Il remonta la rue Jacob et pénétra dans les bureaux de Jacques Sauvailles.

La secrétaire de l'éditeur l'accueillit.

69

EXTERMINATEURS

- Mon patron n'est pas là. Il m'a dit de vous donner les clés de la camionnette. Elle est garée dans la cour de derrière. Le plein est fait.

Edouard la remercia, traversa la pièce, sortit par le fond, grimpa dans le véhicule, mit le contact et roula lentement en direction de la Seine.

Passé le fleuve, il alla vers la gare Saint-Lazare, stoppa devant le magasin d'Alexis Croche et donna des coups de klaxon.

L'antiquaire sortit sur le trottoir et approcha du libraire.

- On m'a dit que vous aviez téléphoné, lui dit-il.

- Je vais chercher un lot de livres chez un particulier. Il se débarrasse aussi de beaucoup de bibelots et de tableaux. Vous voulez m'accompagner ?

L'homme remonta le col de son veston.

-C'est d'accord. Je ferme la boutique et je viens.

quelques minutes plus tard, la camionnette remontait vers l'est de la ville.

-Je viens d'apprendre quelque chose d'incroyable, déclara Croche. Cette nuit, on a assassiné le professeur Hyppolite Morel pour lui voler son Vélasquez. C'est bizarre. Les coupables n'ont rien pris d'autre et ils ont aussi tué la bonne.

- C'était une toile de grande valeur ?

- Inestimable et impossible à remettre sur le marché. Seul un collectionneur fanatique et sans scrupules peut être à l'origine d'une opération de la sorte. Ce n'est d'ailleurs pas la première fois que ça arrive. Depuis trois mois, une bonne douzaine de toiles de maître ont été

dérobées à Paris. D'ordinaire, ces vols sont commis sans la moindre violence. Ici, les gars ont carrément tranché la tête du chirurgien !

70

EXTERMINATEURS

- Comment avez-vous appris ça ?

-Dès qu'une oeuvre d'art importante disparaît, la police nous en informe. Au cas o ù l'on viendrait nous la proposer.

Moreau rassembla ses souvenirs.

- Morel est resté à Paris sous l'Occupation. Il a continué à pratiquer dans sa clinique privée de Neuilly et à y poursuivre ses expériences sur

les greffes. Les autorités allemandes l'ont apparemment laissé tranquille.

- C'est vrai. Il n'a jamais eu d'ennuis au cours de cette période.

-Ni après... Le comité d'épuration n'a même pas enquêté sur lui. C'est assez curieux. Vous ne trouvez pas ? Alexis soupira.

- Il a toujours bénéficié de très hautes protections. Avant, pendant et après la guerre.

Edouard évita une plaque de verglas, redressa le volant et diminua encore la vitesse du véhicule.

- Le professeur n'est pas le seul dans ce cas, continuait l'antiquaire. Et puis, certains faits jouent en sa faveur. Comme les soins qu'il a pu donner à des types de la Résistance qui étaient blessés.

- Vous lui avez vendu des choses ?

-Parfois. Il s'y connaissait bien. Avec des goûts éclectiques, mais une passion plus prononcée pour les bijoux anciens et les pierres précieuses.

Selon mes estimations, sa collection était une des plus belles d'Europe. Ce que les voleurs n'ont pas pris, à mon avis, ça vaut facilement deux fois plus que le Vélasquez. Et c'est plus facile à écouler. Par contre, ils ont vidé le coffre-fort.

Ils arrivèrent rue de Turenne. La neige ne tombait plus et la nuit s'annonçait déjà. La lueur des bougies éclairait quelques fenêtres.

71

EXTERMINATEURS

La concierge de l'immeuble rentrait de faire ses courses.

Elle déposa son filet à provisions, accepta un pourboire pour surveiller la camionnette et se posta derrière la vitre de sa loge.

Les deux hommes montèrent à l'appartement d'Auguste Dosnard.

Soudain, Edouard Moreau s'immobilisa dans l'escalier. Une vision s'imposait à lui. Sa prémonition se

précisait.

- Vite, cria-t-il à son compagnon. C'est terrible.

Il escalada les marches quatre à quatre.

Croche le suivit sans comprendre.

La porte du vieil homme était ouverte et un indescriptible désordre régnait dans chaque pièce.

Les meubles étaient tous renversés.

Des livres étaient éparpillés sur le sol au milieu de coussins éventrés.

Le locataire des lieux gisait sur son fauteuil.

Il avait la gorge tranchée.

- Alexis, descendez prévenir la police, articula difficilement Edouard.

* # *

Paul et Louis terminaient leur voyage en train. Le verglas en était la cause. quelques kilomètres après Pontoise, le camion avait dérapé, quitté

la route et embouti un arbre. La tête de Charles était passée au travers du pare-brise. Il mourut sur le coup. Ses amis ne furent pas blessés.

Rassurés par l'absence de témoins, ils se hâtèrent d'enterrer son corps, abandonnèrent le véhicule qui était

72

EXTERMINATEURS

d'ailleurs volé, marchèrent dans la neige à travers champs, revinrent à

Pontoise et allèrent à la gare pour y attendre l'heure du prochain convoi.

Ni l'un ni l'autre n'éprouvaient de peine. Pourtant, Charles travaillait avec eux depuis plusieurs années. D'abord à Alger, puis à Marseille et Toulon. Ensuite, tous trois avaient écume les régions situées en bordure de la ligne de démarcation.

Paul promettait à des familles juives de les faire passer en zone non occupée.

Louis feignait d'organiser leur départ.

Charles les tuait et dépouillait les cadavres.

En 1943, cette combine devint impossible. La bande monta à Paris, tenta de s'attaquer aux gros trafiquants de marché noir, mais comprit vite que ces hommes bénéficiaient de protections importantes. Louis proposa donc de s'engager dans la Milice. Sous cet uniforme, ils participèrent à des arrestations, raflèrent un précieux butin et se firent de nouveaux amis.

À la Libération, Paul obtint des attestations de résistance par Monsieur Jean, un individu mystérieux qui connaissait tout de leur passé et proposa de les aider à organiser la fausse évasion de collaborateurs notoires.

Louis trouva l'idée épatante et recruta d'anciens miliciens qui furent blanchis. Charles continua simplement de tuer. Sa perte n'était pas grave.

Il y avait d'autres exécuteurs dans la bande.

Le paysage enneigé défilait dans l'encadrement de la fenêtre du compartiment de deuxième classe. Les deux compères restaient silencieux.

Ils étaient entourés d'une famille bruyante. Un couple et leurs trois enfants. La femme n'arrêtait pas de parler d'une voix haut perchée. Elle accusait son mari de mille repro-73

EXTERMINATEURS

ches. Il ne cherchait pas à la faire taire. Sa résignation lui donnait une allure écourante. Un sourire triste accentuait la veulerie qui marquait son visage aux chairs molles.

Les gosses chahutaient sans que leurs parents s'occupent d'eux. Le plus jeune se mettait debout sur la banquette et sautait à pieds joints sur la moleskine. Les deux autres se battaient en riant et en pleurant. Louis compulsait son carnet noir en observant leur mère à la dérobée. Il la jugeait trop grasse pour son go^t, mais sa grosse poitrine le troublait.

Les yeux clos, Paul ne dormait pas. Il échafaudait de nouveaux plans, songeait à sa prochaine rencontre avec Monsieur Jean et repensait aux détails de la mission prévue pour son ami Robert Laurentaux. Tout devait se mettre en place le jour même. Le soir tombait quand le train

arriva. Les voyageurs descendirent sur le quai et s'éparpillèrent dans le hall. Des courants d'air glacé soufflaient dans la gare Louis remit discrètement le butin à Paul - Je te rejoins plus tard chez toi, dit-il à voix basse. Son complice acquiesça d'un vague hochement de tête et se dirigea lentement vers la bouche du métro.

* * *

Eustache Nozières rinça à grande eau son visage couvert de savon à barbe, l'essuya lentement et l'enduit de

talc.

-Maximilien m'a dit qu'il y aurait tout Paris, dit-il en se contemplant dans le miroir accroché au-dessus du lavabo.

74

EXTERMINATEURS

Coralie sortait un porte-jarretelles du tiroir de la commode. Elle était encore nue. Ses cheveux en désordre accentuaient sa beauté de rousse.

Une gr,ce infinie émanait de son long corps sensuel.

-Je dois t'accompagner à cette fête pour séduire quelqu'un ? demanda-t-elle d'une voix neutre.

-Bien entendu. Nous n'allons pas chez Joinovici pour nous amuser. Tu dois y charmer David Ferrand. C'est un Anglais richissime qui vient d'acquérir une toile de Franz Hais.

- En quelque sorte, la routine, soupira-t-elle. Il l'admira sans répondre.

La jeune femme enfilait ses bas avec des gestes lents.

Une heure plus tôt, Eustache avait apporté le Vélas-quez à Wiederberg. Le Suédois louait une grande suite à l'hôtel Claridge. Il écouta le récit des péripéties du cambriolage, réfléchit un moment et haussa les épaules.

- Le professeur Hyppolite Morel ne devait pas aveu-la conscience tranquille, déclara-t-il en roulant soigneusement la toile du maître espagnol. Ce que vous me racontez, ce n'est pas un simple vol qui a mal tourné. Cela ressemble plutôt à une exécution. Les coupables ont vidé le coffre. L'argent et les objets de valeur ne les intéressaient pas du tout.

Ils cherchaient des papiers compromettants. L'ennui, c'est que vous avez quand même emporté le tableau.

Le Suisse rougit.

- J'ai cru bien faire et je... L'industriel l'interrompt.

- Maintenant, la police va penser que c'est vous qui avez tué cet homme. Je n'aime pas ça. Et mon commanditaire non plus. Il va me falloir mentir et lui dire que je n'avais pas encore organisé l'opération.

75

EXTERMINATEURS

- Je ne comprends pas, balbutia son interlocuteur. Maximilien lui jeta un regard dur.

- C'est pourtant assez simple, mon ami. Vous n'avez pas été là-bas cette nuit. Vous n'avez donc pas pris le Vélasquez. Pour tout le monde, ce sont les assassins de Morel qui s'en sont emparés. Il n'y a aucun autre moyen de nous protéger.

Eustache se sentit stupide. Le Suédois avait raison. Sa clientèle de riches collectionneurs ne voulait pas qu'un meurtre entache leur passion.

- qu'allez-vous faire du tableau ? demanda-t-il avec gêne.

-Pour l'instant, rien.

Il se versa un verre de porto, sans en offrir à son complice.

-Montrez-moi ce bouton de manchette que vous avez ramassé à côté du corps. Nozières lui tendit le bijou.

- Pas d'initiales gravées, murmura le Scandinave en l'examinant, mais des armoiries. Je vais le conserver pour essayer de les identifier.

Il mit l'objet dans sa poche.

- Ce soir, Victor Weil vous conduira à une réception chez Joseph Joinovici, boulevard Malesherbes. Tenue de soirée obligatoire. Une fois dans la place, Coralie devra établir un contact avec David Ferrand.

Il expliqua ensuite que le millionnaire anglais possédait un Franz Hais

et le décrivit avec précision.

De retour avenue Kléber, Eustache informa Coralie de la situation.

-Comme ça, tu n'es pas payé pour le Vélasquez, ricana la jeune femme.

76

EXTERMINATEURS

-Exact, admit son amant. Mais c'est plus prudent d'agir ainsi.

-Tu l'aimes, ce Weil ? demanda-t-elle en crachant dans son rimmel.

- Non, mais il nous est bien utile. Avec lui, on entre partout.

-Je m'en méfie. J'ai toujours détesté les gens aux yeux pers.

8

L...H...

Louis ne sentait plus le froid. Il arpentait Montmartre en regardant les filles de joie. Elles lui lançaient des oillades à son passage, composaient des sourires crispés, relevaient le buste pour tenter de mettre leurs seins en valeur, passaient une langue prometteuse sur leurs lèvres peintes en rouge ou affichaient une mine soumise.

Il ne répondait à aucune de ces avances. L'habitude des prostituées guidait sa recherche. Son désir ne pouvait pas être satisfait par celles qui occupaient alors les trottoirs de Pigalle. Elles ne correspondaient en rien à ses goûts et risquaient de ne pas accepter la nature de son vice. Ce constat l'agaçait. La colère lui donnait des yeux de fou. Son impatience grandissait.

Au coin de la rue Houdon, il repéra une femme maigre aux cheveux gris. Elle attendait le client sans se donner la peine de racoler. Ses hautes bottines de cuir noir étaient usées.

Louis l'aborda et lui expliqua ce qu'il attendait d'elle. L'accord fut vite conclu. Ils remontèrent en direction de la place des Abbesses, entrèrent dans un immeuble délabré, gravirent deux étages et pénétrèrent dans une chambre aux murs tendus de tissu noir.

Il sortit plusieurs billets de son portefeuille.

79

EXTERMINATEURS

- Tu m'attends là, dit la prostituée après avoir empoché l'argent.

Elle sortit, verrouilla la porte à double tour et le laissa seul dans la pièce éclairée à la lueur des bougies.

Un lit drapé de rouge était au milieu. Des miroirs l'entouraient. Un paravent en laque de Chine masquait le broc d'eau et le bidet.

Son cour battait de plus en plus vite. Chaque minute passait trop lentement. Il espérait que la femme ne revienne pas bredouille.

Le bruit d'une clef dans la serrure fit aussitôt monter son excitation. La fille entra avec un jeune homme famélique au manteau râpé et aux chaussures éculées. Il baissait la tête.

- Paye-le avant que je commence, ordonna la femme. Louis glissa un billet dans la main de l'individu, puis avança un fauteuil en bordure du lit et s'y installa.

La séance se déroula sans tricherie ni mise en scène trop appuyée.

Elle s'occupa du jeune homme avec dextérité, caressa son grand corps osseux, embrassa sa poitrine cave, lécha son sexe, l'enfonça en elle et orienta leur nudité de façon à satisfaire le voyeur.

quand ce fut terminé, Louis refusa que la femme le touche.

Il quitta les lieux rapidement, entra dans un café, descendit aux toilettes et s'y soulagea.

Le quartier s'éveillait peu à peu pour la nuit. La lumière des bars se reflétait sur la neige gelée. Des aboyeurs commençaient leur manège.

Louis descendit le boulevard Rochechouart, bifurqua rue de Dunkerque et parvint enfin devant la maison de Paul, rue Lafayette.

80

EXTERMINATEURS

Une pâle lumière éclairait la fenêtre de son complice. Il monta le rejoindre et le trouva soucieux du retard de Robert Laurentaux.

- Ce gars est l'exactitude même. Je lui avais donné rendez-vous à 18

heures. Il est toujours très ponctuel. Cela fait quarante minutes qu'il devrait être ici. Je n'aime pas ça.

Le téléphone sonna.

Paul décrocha le combiné d'un geste fébrile, tandis que Louis allait se poster à la fenêtre.

Dehors, les commerçants baissaient le rideau de fer de leurs magasins. Des employés transis se hâtaient pour gagner les bouches de métro. quelques cyclistes pédalaient prudemment, aveuglés par la neige qui tombait à

nouveau.

- Alors, on annule ? demanda Paul à son correspondant téléphonique.

Il était très pile. Malgré le froid, une mauvaise sueur inondait son visage. Ses doigts tremblaient en raccrochant le récepteur.

- C'était Monsieur Jean, dit-il à son complice. Robert est tombé sous une rame de métro. C'est dans l'édition du soir.

- Un accident ? interrogea Louis.

- On ne sait pas. Et ce n'est pas tout. Son grand copain Roger Lorient est mort. Déchiqueté par une bombe. Victime d'un groupe de justiciers : ' Les Vengeurs 'a.

- Nous sommes en danger. Vaut mieux filer tout de suite à l'étranger. Nous avons bien assez d'argent et de bijoux dans les malles en consigne à

Montparnasse. On dissout la bande et on quitte le pays.

- Pas avant de se débarrasser des collaborateurs qui attendent à la planque. Il en reste quatre. Nous pourrons

81

EXTERMINATEURS

régler ça très rapidement. L'ennui, c'est Monsieur Jean. Je ne sais pas s'il sera d'accord pour qu'on décroche.

- Tu dois le voir quand ?

- Demain. A minuit.
- Descends-le. Il en sait trop sur nous.
- C'est peut-être une bonne idée, reconnut Paul. Ils éclatèrent de rire.

L'une des fenêtres de la maison en face s'éclairait. Rachel Béhar était entrée dans sa chambre et avait réglé la flamme d'une lampe à pétrole. Elle était heureuse d'avoir pu travailler à la mercerie sans angoisse.

Jane Magny partageait sa joie et préparait le repas en chantonnant.

Rachel regarda tomber la neige et elle se souvint des hivers où ses parents l'emmenaient aux Galeries Lafayette pour y admirer les vitrines de Noël. Il y avait des automates, des châteaux de princesse et des poupées fabuleuses.

Elle baissa les yeux et aperçut deux hommes en discussion derrière les vitres de l'appartement situé de l'autre côté de la rue. Ils semblaient s'amuser et rire. L'un d'eux se mit sous l'éclairage et la jeune femme sursauta en reconnaissant le milicien qui avait défenestré son père.

Un des agents de la Gestapo l'avait appelé par son prénom. Louis.

*

* *

Gabriel Berthier salua Edouard et ouvrit la portière de sa voiture. Prévenu par le commissaire d'arrondissement, il était venu chercher le libraire sur les lieux

82

EXTERMINATEURS

du crime. Alain Fauvert et un jeune homme blond l'accompagnaient.

Moreau reconnut Georges Cavo, un gaulliste qu'il avait fréquenté à Londres.

- Vous êtes rentré en France depuis longtemps ? lui demanda-t-il.
- Deux mois. Le gouvernement m'a chargé d'enquêter sur les morts suspects ou assassinats de collaborateurs et d'anciens de la Milice. Vous saviez qui était ...ric Dosnard ?

- Le fils de la victime ? Non.

- Une raclure ! Il a commencé par travailler au Parti populaire français de Jacques Doriot. Après la défaite de 40, il est entré à Radio Paris pour rédiger les fausses interviews de patriotes vichyssois. Celles qu'on donnait à lire à des comédiens pour servir la propagande pétainiste ! En parallèle à cette activité, il fréquentait Lafont et sa bande, ainsi que les fumiers de l'avenue Henri-Martin. Au début de 1944, il a rejoint la Légion des volontaires français et s'est fait tuer sur le front russe. Les nazis l'ont décoré de la croix de fer à titre posthume.

-Son père ne semblait pas l'approuver, remarqua Moreau.

- On l'a quand même assassiné, intervint Alain. En vingt-quatre heures, les cadavres se sont accumulés. Roger Lorient cette nuit. Le concierge Barnabe ce matin.

- Ce midi, quelqu'un a poussé un ancien milicien sous le métro, ajouta Cavo. Robert Laurentaux. Vrai membre de la bande de la rue Lauriston et faux résistant, malgré un certificat qui l'a blanchi à la Libération. C'est un grand nettoyage. Je pense qu'Auguste Dosnard a été abattu par des types qui cherchaient quelque chose

83

EXTERMINATEURS

chez lui. Ils l'ont peut-être trouvé. En tout cas, les objets Ils traversèrent la place et

le boulevard Magenta. Gabriel L'Or des dépose chez vous, précisa Gabriel. L'Urnes

une image l'envahissait.

Un homme au visage recouvert de pansements enjambait un corps décapité.

sa vision le troublait. .

H sentait son importance, mais n'osa pas la signaler

,

mode La concierge faisait ses courses. Personne n'a témoin n'a pu noter le numéro de la

timidement Edouard.

- quel Morel ? s'étonna Alain.

- Le professeur, insista le libraire.

age. J'avais interdit de parler de cette Un abrutit fait du zèle en informant tous les marchands de tableaux de Pan!- -

84

EXTERMINATEURS

Fauvert s'agaçait de ne rien comprendre à la conversation.

- que s'est-il passé au juste avec le professeur ?

- Un cambriolage qui a mal tourné, dit Georges. Ils ont tué Morel et sa bonne pour s'emparer d'une toile de Vélasquez et de ce que contenait le coffre-fort.

Le communiste éclata de rire.

- Je comprends la panique des députés !

La voiture se gara devant la librairie. Les trois hommes regardaient leur compagnon avec stupeur. Il essuyait ses larmes et reprenait son souffle.

-J'ignore pourquoi ils ont embarqué le Vélasquez, finit-il par dire entre deux rires, mais je suis certain qu'ils étaient venus là pour mettre la main sur les dossiers secrets du grand homme. Depuis vingt ans, Hyppolite Morel obtenait tout ce qu'il voulait gr,ce à des papiers compromettants sur ceux qui étaient en place. Et il a continué de collectionner ce genre de documents particuliers pendant toute l'Occupation. Les socialistes du Front populaire, les anciens porteurs de la francisque et les rescapés du régime de Vichy doivent être terrorisés.

Gabriel et Georges demeuraient silencieux.

Edouard ouvrit la portière.

Fauvert le retint par la manche.

- Attendez-vous à un cataclysme politique, rugit-il. Le commissaire démarra.

Moreau entra dans le magasin, referma le verrou derrière lui et monta se changer à l'étage.

Depuis qu'il avait repris la boutique de sa mère, il y habitait.

L'image du chirurgien décapité lui revint en ressac avec celles de l'homme au visage recouvert de pansements et du coffre-fort ouvert.

85

EXTERMINATEURS

Il vit aussi un bouton de manchette en or qui baignait dans le sang.

Son don de voyance le laissait toujours dans un état de béatitude douloureuse. Au cours des bombardements sur Londres, il prévoyait où les V2

tomberaient. Ses prémonitions venaient souvent trop tard pour lui permettre de sauver des vies humaines. En revanche, lors de missions difficiles avec son groupe, son étrange faculté aidait parfois à leur réussite.

D'ordinaire, les ondes lui arrivaient en fonction de sa proximité

émotionnelle avec ceux qui couraient un danger. Sauf quand un autre médium cherchait à le guider ainsi. Mais c'était une chose très rare... Il n'avait jamais rencontré Morel et ne connaissait son image que par la presse ou les actualités cinématographiques. Ce qui lui parvenait à présent de son assassinat ne reposait sur rien de logique.

Ça moins que ce meurtre soit en relation avec celui d'Auguste Dosnard...

quand il était monté chez le vieil homme avec Alexis, l'évidence de sa mort l'avait brusquement cloué sur place. Déjà, en quittant l'appartement de la rue de Turenne au début de l'après-midi, une prémonition funeste le troublait. Comme chaque fois qu'un danger était latent.

L'idée lui vint de se concentrer pour tenter de visualiser la scène de ce crime. Il discerna juste des formes floues qui fouillaient les lieux. En se concentrant, un détail se précisa. La main très fine d'un des criminels.

Une chevalière en paraît le petit doigt. Elle portait les mêmes armoiries que le bouton de manchette baignant dans le sang de Morel.

Un voile noir tomba sur lui.

86

EXTERMINATEURS

Il tituba, perdit conscience pendant quelques instants et reprit connaissance sur le plancher de la chambre.

Son cerveau s'était vidé de toutes ces images.

L'horloge marquait 20 heures.

Il vida ses poches et y trouva l'exemplaire de Chez Krull qu'il avait emporté par mégarde lors de sa première visite chez Auguste Dosnard.

D'un geste fatigué, il le lança sur la table.

Le petit Patrice Vouillade sortit d'un sommeil fiévreux.

Sa mère lui sourit et approcha de son lit.

- Je vais à la rencontre de ton père. Continue de dormir.

Il la vit quitter la pièce et l'entendit verrouiller la serrure.

L'obscurité régnait dans la chambre silencieuse. Le gamin n'avait jamais eu peur du noir. Au contraire, il l'aimait et en profitait pour s'engouffrer dans des rêves aux couleurs insensées, avec des héros courageux et un bestiaire de monstres échappés de la préhistoire.

Son imagination débordait de mille légendes qu'il s'inventait en s'inspirant des aventures imprimées dans ses illustrés ou vues dans les films.

La pauvreté de ses parents l'empêchait d'aller souvent au cinéma. Ils ne s'y rendaient que pour un anniversaire ou lorsque sa tante les y invitait.

Si bien que Patrice contemplait les affiches alléchantes avec une vraie tristesse.

Le dernier qu'il avait pu voir était Les Dames du bois de Boulogne, une histoire qui ne l'intéressa pas, mais son esprit en conservait quelques moments de gr,ce :

87

EXTERMINATEURS

la fille qui s'écroule en dansant, la femme très brune aux gestes lents, une main gantée de noir...

Du bruit se fit entendre à côté. Puis des voix qui chuchotaient. Le tintement du goulot d'une bouteille sur un verre.

L'enfant colla son oreille au mur et écouta.

-Tu n'en a pas marre de ces meurtres dont on ne sait rien ? disait un homme.

-Je m'en fous, répondait quelqu'un. On est bien payés.

- C'est quand même louche, Christian. Personne ne sait qui commande.

- Hubert, quand Yves m'a fait entrer dans la bande, j'ai accepté toutes les conditions qu'il posait. Pas toi ?

- Si. Mais je croyais que nous devions faire des coups. Pas tuer des inconnus.

-Il t'a fait sortir de prison. Comme moi. Tu avais déjà assassiné des rentiers.

- Pour prendre leur fric !

- Alors, maintenant, c'est pareil. Même si c'est Yves qui donne l'argent.

-Non. Un chef mystérieux réussit à détruire nos casiers judiciaires et il nous emploie pour supprimer des individus sans qu'on sache pourquoi. Moi, ça me fait peur.

-Tu penses trop, Hubert. C'est mauvais pour les nerfs. Fais donc comme moi ! J'obéis sans discuter. J'assassine sans remords. Je ne me suis jamais senti mieux.

Le petit Vouillade retenait son souffle et ne perdait pas un seul mot de la conversation de ses voisins.

- Mais enfin, Christian, on ne tue pas sans une bonne raison.

EXTERMINATEURS

-C'est exact. Sauf que ça ne nous regarde pas. Ils se turent pendant quelques secondes. Patrice entendait seulement le bruit d'un liquide

versé

dans les verres.

- Il est temps d'y aller, dit enfin celui qui s'appelait Christian.

- O' ça ?

- Tu le verras bien. N'oublie pas ton schlass.

Ils sortirent dans le couloir et le gamin s'enfonça sous sa couverture.

9

Wiederberg paya le chauffeur du taxi et marcha le long du quai de Montebello. Un vent violent lui giflait le visage. Des flocons de neige l'aveuglaient. Il pénétra dans le couloir d'une maison au coin de la rue Lagrange. Le portail se referma derrière lui en grinçant. ȳ t,tons, il trouva la rampe gluante de l'escalier en bois, puis gravit les marches jusqu'au dernier étage. La petite ritournelle d'un boîte à musique lui parvenait faiblement. L'industriel sourit en reconnaissant la mélodie. Une comptine célèbre dans le folklore celte.

La lueur d'une bougie formait une lumière dansante sous la seule porte du palier. Le Suédois entra sans frapper. Un homme aux cheveux blancs leva le visage vers lui. Des lunettes aux verres épais grossissaient ses yeux verts. D'un geste, il stoppa le mécanisme musical du jouet.

- Bonsoir, Guillaume, murmura le visiteur.

La chambre était encombrée de vieux livres et d'automates. Une forte odeur de graisse tiède prenait à la gorge. Un chat tigré fit le dos rond.

- Tu es donc à Paris, constata simplement l'habitant de la mansarde. Je ne t'offre pas de chaise. Il n'y en a qu'une. Assieds-toi sur le lit.

91

EXTERMINATEURS

Wiederberg écarta des vêtements en désordre et s'installa sur un drap d'une propreté douteuse.

- Toujours réparateur de mécaniques difficiles, dit-il.

- Et toi, toujours les affaires ? questionna Guillaume. Il sourit sans

répondre et sortit son étui de cigarettes.

- Ne fume pas chez moi, Maximilien. Cela me donnerait trop envie et je n'en ai plus le droit.

Ils restèrent silencieux pendant quelques instants.

Les murs crasseux de la pièce suintaient d'humidité. Le plafond était craquelé en plusieurs endroits. Derrière la vitre poisseuse et fendue de la seule lucarne, on voyait vaguement l'une des tours de Notre-Dame.

L'industriel mit la main dans sa poche, y prit le bouton de manchette en or que Nozières avait trouvé chez Morel et le tendit à Guillaume.

- Est-ce que tu as déjà vu ces armoiries ?

- Je connais toutes les armoiries, décréta son interlocuteur.

Il plaça le bijou près de la flamme de la bougie, l'examina, se leva, souleva des grimoires couverts de poussière et s'empara d'un livre à la reliure déchirée. Ses mains tournèrent lentement les pages. -Voilà, dit-il.

Je l'ai. Un serpent avec deux queues accrochées aux ramures d'un cerf, ça ne pouvait qu'être allemand. Bavarois, même. C'est le sceau d'une toute petite noblesse. Les von Wunden. Un des leurs a été l'amant de Ludwig II.

Pas longtemps. Je crois qu'il s'est suicidé de désespoir.

Wiederberg récupéra le bouton de manchette et tendit deux billets de mille francs au réparateur d'automates.

- J'accepte ton argent, dit Guillaume. Les temps sont durs. Et la chirurgie de poupées animées ne rapporte pas beaucoup.

92

EXTERMINATEURS

Chirurgien, pensa Maximilien en souriant. Il savait parfaitement qui était le dernier survivant de la lignée des von Wunden. Richard ! Assistant du professeur Hyppolite Morel avant la guerre. Retourné dans son pays en 1938

pour y entrer au service des nazis. Himmler lui avait alors confié la direction d'un programme de recherches expérimentales. Sur les

greffes, bien entendu. C'était la spécialité de Morel et von Wunden était un bon disciple. ȧ ce titre, l'homme avait commis des atrocités dans plusieurs camps de concentration. quelques mois plus tȧt, il ȧtait mort dans son laboratoire d'Auschwitz. Brȧlé vif.

Et un de ses boutons de manchette est arrivȧ jusqu'à lui.

Il ȧcarta doucement le chat qui commençait à se frotter sur le bas de son pantalon et quitta la mansarde.

* * *

Rachel vit s'ȧteindre la lumière dans l'appartement de l'autre cȧtȧ de la rue.

Elle enfila un manteau, mit un chapeau et regarda Jane Magny qui entrait dans sa chambre.

- Je vais revenir, dit-elle en prenant de l'argent dans le tiroir du buffet.

La mercière fut stupȧfaite de la voir sortir dans la nuit.

En arrivant dehors, la jeune femme repȧra Louis et Paul qui marchaient dȧjȧ

en direction du boulevard de Magenta.

Elle les suivit de loin.

Ils arrivȧrent devant la gare du Nord.

93

EXTERMINATEURS

Des gens se pressaient dans le hall.

Elle se mȧla à eux, se rapprocha des deux hommes et tendit l'oreille.

- Je vais prȧvenir Francis, dit Paul. On se retrouve demain matin chez moi.

Il monta dans un train en partance pour Taverny. Louis regagna la rue de Maubeuge et entra dans un

petit restaurant.

Rachel Béhar s'enfonça sous une porte cochère et attendit.

* * *

Ferdinand avait traîné toute la journée dans Pigalle sans pouvoir tirer le moindre renseignement utile à son enquête. Ses anciens contacts ne lui servirent à rien. Ils confirmèrent simplement que Manuel était devenu le nouveau maître de Montmartre et qu'il y vivait dans une forteresse.

Ses recherches sur Roger Lorient ne furent pas plus fructueuses.

Si sa mort semblait satisfaire une partie de la pègre, les proxénètes et les truands préféraient ne pas la commenter. Même ceux qui avaient de l'estime pour Br°lis restaient discrets. Ils se comportaient comme Jojo, décrivaient la tension qui régnait dans le quartier, maudissaient l'absence actuelle de règles au sein du milieu et ne cachaient pas leur crainte de se faire abattre par un voyou isolé.

Déçu, Ferdinand était rentré chez lui à la nuit tombante et avait téléphoné

à Gabriel Berthier pour l'informer de ce qu'il avait appris sur le Flamand.

94

EXTERMINATEURS

Sa femme chantonnait dans la cuisine, toute heureuse d'avoir déniché une tête de veau chez le boucher. Assise au piano, sa fille travaillait le

Carnaval opus 9^a de Schumann. Des enfants jouaient encore aux boules de neige dans le square de la place des Vosges.

Br°lis ne cachait pas sa mauvaise humeur et boudait en fumant la pipe.

Tout au long du repas, il resta maussade. Son épouse faillit pleurer en le voyant manger sans plaisir. Elle s'était donné tant de mal pour réussir la sauce gribiche !

Soudain, l'ancien commissaire principal eut une illumination.

L'Asticot.

Le plus pittoresque des rabatteurs de Pigalle. Il devait avoir dépassé

soixante-dix ans et s'était illustré comme jockey avant la Première Guerre mondiale. L'usage de la cocaïne avait mis fin à son succès sur les champs de courses.

Ce petit bonhomme savait tout, mais on était tellement habitué à le voir errer dans le quartier que plus personne ne faisait attention à lui.

Ferdinand l'avait croisé dans l'après-midi sans songer à l'aborder.

Il quitta la table sans un mot, enfila son pardessus et sortit de chez lui.

* * *

Fauvert consultait un dossier sur le professeur Morel. Il avait commencé à

le constituer à l'époque où il pratiquait la chirurgie sous sa direction.

Déjà, bien des choses lui semblaient suspectes chez cet homme.

95

EXTERMINATEURS

Leur collaboration avait duré quatre ans. Le communiste l'assistait pour des opérations délicates et admirait son habileté. Hyppolite maniait le bistouri avec un immense talent, à condition que ses patients soient riches et influents.

Toutes sortes de gens défilaient pourtant dans sa clinique. De pauvres hères et d'importants représentants des 200 familles ou des ténors du monde politique. Il se contentait de superviser les interventions sur les nécessiteux, mais s'occupait personnellement de celles sur tous ceux qui pouvaient lui être utiles.

Cette manière de faire écœura Fauvert. Cependant, sa décision de quitter le service du chirurgien ne vint pas de là. Autre chose le poussa à

démissionner.

Alors qu'ils vérifiaient l'état de la cicatrisation d'un patient à son domicile, il s'aperçut que Morel subtilisait certains papiers dans le secrétaire de l'opéré.

Ce geste le choqua. Il espionna dorénavant son patron et le vit dérober ainsi divers documents chez ses riches malades. Ne se sentant pas l'me

d'un délateur, il garda sa découverte pour lui, resta encore six mois dans son équipe, l'espionna, nota ses nombreux voyages et assista à ses promotions surprenantes.

En 1934, des collaborateurs allemands et italiens rejoignirent Morel pour entamer un cycle de recherches sur les greffes de peau et d'organes. Des accidentés du travail leur servaient de cobayes. Plusieurs patients perdirent la vie au cours de ces expériences.

Alain n'en pouvait plus. Il prétexta le désir de s'installer à son compte et rompit toutes relations professionnelles avec le professeur. La séparation se fit en douceur, mais le communiste n'abandonna pas complètement sa surveillance. Il suivit attentivement le reste 96

EXTERMINATEURS

de la carrière d'Hyppolite et ne fut guère surpris de son invulnérabilité sous tous les régimes.

La disparition des pièces conservées dans son coffre-fort le mettait en joie. Il ne doutait pas de la panique qui allait se répandre parmi les anciens clients du mort. Cette perspective le ravissait et il s'en régala d'avance.

Des coups frappés à la porte le sortirent de son euphorie.

Il recouvrit le dossier avec un journal vespéral et alla ouvrir.

Guy Vouillade se trouvait sur le seuil.

- Excuse-moi de te déranger, dit-il, mais c'est grave. J'ai voulu te prévenir avant d'en parler au bureau politique.

Alain connaissait assez le typographe pour le prendre au sérieux.

Il le fit entrer.

-Des camarades sont venus me voir pendant la pause, continua le militant.

Ils savent que de Gaulle reçoit Thorez demain matin. Pour eux, cela signifie que nous sommes sur le point d'entrer au gouvernement. Ils ne sont pas d'accord. Le tripartisme les dégoûte. Seule la révolution compte et ce trotskiste de Frédéric Covart leur a confié qu'il avait un plan pour prendre le pouvoir.

-J'ai aussi reçu sa visite, avoua le communiste.

- Alors, tu sais ce qu'il mijote ?

- Oui. Une nouvelle union bolchevique. Vouillade eut un geste d'agacement.

- C'est ce qu'il a dit pour te jauger. Non, mon vieux, il prépare une action directe. Pour demain soir ! J'ai fait semblant d'approuver l'idée, mais c'est de la folie. Toi seul peux le faire changer d'avis. Pour le moment,

97

EXTERMINATEURS

il tente d'obtenir le soutien de Cyril Vandekest. S'il réussit à le convaincre, nous risquons gros.

- La guerre civile.

- Et nous la perdrons. Le parti sera hors la loi. Sans compter que Staline est contre une tentative de la sorte. Duclos me l'a confié.

Fauvert n'hésita pas.

- Je file chez Cyril. Toi, rentre à la Butte-aux-Cailles et n'en bouge plus.

Ils descendirent sur le boulevard du Montparnasse. Guy enfourcha son vélo.

Alain se mit en quête d'un taxi.

* * *

Hubert se versa un verre de vin et le vida d'un trait.

- C'est le dernier, lui dit Yves. Tu as déjà trop bu. Ils étaient installés dans l'arrière-salle d'un café de

la place Clichy.

Christian fumait en regardant la pendule. quatre hommes les avaient rejoints au fil des heures. Hubert ne les avait encore jamais vus, mais il devinait qu'ils formaient le reste de la bande.

L'envie de demander ce qu'on attendait lui brôlait les lèvres, mais le regard dur d'Yves l'empêchait de poser la question. C'était la première fois qu'ils étaient tous réunis. Il scruta le visage de ceux qu'il n'avait encore jamais rencontrés. Un gringalet qui n'arrêtait pas de faire craquer les jointures de ses doigts. Un borgne athlétique avec une balafre qui lui descendait jusqu'au menton. Un échalas brun habillé d'une grosse canadienne et coiffé d'une casquette de marin-pêcheur.

98

EXTERMINATEURS

Un Noir vêtu avec recherche et dont le crâne rasé luisait sous la lampe.

Tous étaient d'un calme impressionnant. Leur patience semblait infinie. Ils ne prononçaient pas un mot.

Les minutes passaient sans que personne ne rompe ce silence.

Soudain, le garçon vint prévenir Yves qu'on le demandait au téléphone.

Chacun retint sa respiration tandis qu'il sortait prendre la communication.

Hubert voulut profiter de son absence pour terminer la bouteille. D'un geste sec, Christian la jeta sur le carrelage. Elle s'y brisa.

Yves revint parmi eux et ferma la porte qui donnait sur la salle principale du café. Il contempla ses ongles manucures et sourit.

-C'est une partie difficile que nous jouons ce soir, murmura-t-il en gardant les yeux fixés sur le bout de ses doigts. Le type à éliminer n'est pas seul. Ceux qui le protègent ne sont pas des amateurs. Ils ont tous déjà

au moins une vingtaine de morts sur la conscience. Vous devrez vous charger d'eux pendant que Christian et moi descendrons notre client. Logiquement, ils devraient être cinq. Un pour chacun de vous. Mais n'oubliez pas qu'ils sont armés et impitoyables. Voici comment tendre la souricière.

Il disposa les verres et les cendriers sur la table.

- Ici, continua-t-il, c'est la maison dont notre victime sortira à 23

heures. Deux de ses gardes du corps seront avec lui. Trois autres

l'attendront dehors.

Les hommes l'écoutaient avec attention, enregistraient les ordres et ne les discutaient pas.

- Nous nous mettons en place trente minutes avant, conclut Yves.

r

10

Rachel restait tapie dans l'ombre de la porte cochère. Elle frissonnait souvent à cause du froid. Une pluie glaciale succédait maintenant à la neige. Le restaurant d'en face se vidait peu à peu. Louis en sortit à son tour, baissa la tête et avança sur les pavés glissants. La jeune femme reprit sa filature. L'homme se dirigeait vers l'église Notre-Dame-de-Lorette.

Le vent soufflait toujours. Les rues étaient presque désertes. Les derniers passants se hâtaient en baissant la tête.

Rachel Béhar rasait les murs et laissait Louis prendre de l'avance sur elle. La crainte d'être repérée augmentait sa fébrilité. Mais l'homme ne se retournait jamais. Il accélérait le pas en gardant les yeux fixés sur le trottoir. Sa manière dansante de marcher lui donnait des allures de farfadet.

La jeune femme le vit enfin entrer dans un petit hôtel de la rue du faubourg Montmartre : Au Coq de l'Est.

L'idée l'effleura d'y prendre une chambre. Elle jugea cette démarche inutile, pensa plutôt dénoncer immédiatement l'ancien milicien à la police, puis préféra rentrer rue Lafayette afin d'y réfléchir.

101

EXTERMINATEURS

* * *

Tania s'inquiétait pour Cyril. Depuis plus de deux heures, il était en grande discussion avec Frédéric Covart. Elle l'entendait souvent élever la voix. Le docteur lui avait interdit tout énervement et la Métisse redoutait l'imminence d'une crise.

Le trotskiste assénait ses arguments avec insistance.

- Si cinq millions de Français ont voté pour ton parti, ce n'est pas pour que le pays retombe dans un régime identique à celui de la Troisième République. Ce sont les liches du Comité central et du Bureau politique qui empêchent la révolution. Pas la base ! Elle est prête à l'action. Il faut oublier toutes nos divergences. Tu dois prendre position de mon côté, faire comprendre l'opportunité du moment à tes amis chefs de cellule et nous aider dans l'opération de la nuit prochaine. Je ne sais vraiment pas pourquoi tu hésites.

Vandekest se sentait faiblir. Son engagement militant visait à faire triompher à tout prix la dictature du prolétariat. Secrètement, il donnait entièrement raison à son interlocuteur. Le tintement de la sonnette le surprit.

- Tu attends quelqu'un ? demanda Covart avec méfiance.

Le communiste hocha négativement la tête.

On entendit la porte d'entrée s'ouvrir, puis la voix de Tania qui tentait de faire barrage et celle de Fauvert.

- Désolé, madame. Il faut que je lui parle.

Alain déboucha dans le bureau, jeta un regard terrible sur Frédéric et sourit à l'écrivain.

102

EXTERMINATEURS

- J'espère que tu ne cèdes pas à la tentation, Cyril. Le trotskiste s'interposa.

- Et toi ? Vraiment pas envie que ça change ? C'est bien que tu sois venu.

Je comptais aller te voir tout à l'heure.

- Je suis surpris de tes imprudences, répondit Fauvert. Une révolution, ça se prépare dans le secret. Tu agis comme un amateur.

- ç chacun sa stratégie, mon vieux. J'ai plus d'un tour dans mon sac. Pour le moment, ma méthode porte ses fruits. Des centaines de tes militants ont donné leur accord. Certains restent perplexes et ils peuvent bien informer leur Bureau politique... Mon plan ne sera dévoilé que quelques minutes avant l'action.

- qui t'a dit que Covart était ici ? interrogea Vandekest.

- quelqu'un qui craint la guerre civile autant que moi, répondit Alain. Car c'est tout ce qu'il va résulter de cette affaire. Moscou ne veut pas de révolution en France. Nos chefs non plus. La situation internationale est loin d'être favorable à une prise de pouvoir par la force.

- Bourrage de cr,ne entretenu par ce salaud de Staline ! cria Frédéric.

-Je n'accepte pas qu'on insulte ainsi le petit père des peuples, hurla Cyril. La Métisse accourut aussitôt.

- Foutez la paix à mon mari, dit-elle en saisissant le trotskiste par les revers de son veston. Il est malade. Vous allez le faire crever.

Covart se dégagea sans violence et regarda les deux hommes avec mépris.

-On se passera de vous, déclara-t-il en vidant les eux.

103

EXTERMINATEURS

La porte claqua.

Tania força son époux à prendre une pilule et s'effondra dans un fauteuil.

-J'en ai marre de tout ça, dit-elle en retenant ses larmes.

-Faut absolument l'empêcher de faire cette conne-rie, décréta Fauvert. Je vais tenter quelque chose.

Il quitta l'appartement de Vandekest, erra quelques instants sur le boulevard à la recherche d'un taxi et en trouva un qui était en maraude sur la place Pigalle. -¿ la Butte-aux-Cailles, ordonna-t-il d'un ton sec.

Pendant le trajet, ses pensées devenaient plus confuses. L'idéal de Covart ne lui était pas antipathique. Il souffrait même de devoir s'y opposer.

Mais sa fidélité à la ligne du parti primait sur ses propres aspirations.

Son choix était fait.

Le chauffeur le déposa devant l'hôtel Deville. Toutes les fenêtres en étaient déjà éteintes. Il gravit les marches et frappa à la porte de Vouillade.

Guy ouvrit et lui fit signe de se taire.

- Mon fils dort. Il est malade. Attends-moi en bas. Je vais passer un manteau et mettre mes chaussures.

quelques minutes plus tard, les deux hommes s'arrêtaient au coin de la rue de Pouy, devant le siège de la section Maison Blanche du parti communiste.

- C'est un sale boulot que tu vas devoir faire, avertit Fauvert.

Son compagnon remonta le col de son pardessus sur son pyjama.

- Explique-toi, dit-il en fronçant les sourcils.

Ils marchèrent dans la rue de l'Espérance et s'abritèrent contre une baraque en bois couverte de toile goudronnée.

104

EXTERMINATEURS

- Covart doit croire que tu marches avec lui. Moi, je préviens les camarades de se tenir prêts à empêcher son action. Dès qu'il dévoilera son plan, tu t'arranges pour m'en donner les détails afin qu'on le contrecarre.

-Tu as raison. C'est un sale boulot, soupira Guy.

Ils se quittèrent alors que la pluie recommençait à tomber.

* # *

Trouver l'Asticot ne posa pas problème à Ferdinand Br°lis. L'ancien jockey errait toutes les nuits dans Montmartre pour guider les noceurs vers des bars o' où on lui versait ensuite un pourboire. Il ne donnait jamais, prenait sa cocaïne dans un coin de porte et se nettoyait dans les toilettes des cafés du quartier. Depuis des années, il n'avait plus de logement. Ses vêtements tenaient debout par la crasse. Une longue barbe sale encadrait son visage ridé. Des bouts de ficelle retenaient la semelle décollée de ses galoches.

Il était la mémoire vivante de Pigalle. Rien ne lui avait échappé, que

ce soient les luttes sanglantes entre bandes rivales ou la vie privée des truands. Vendre des informations faisait partie de ses habitudes, mais il avait la manière pour en prévenir ceux qu'il trahissait après l'avoir fait.

Si bien que ses dénonciations ne pouvaient gêner personne.

La police et la pègre connaissaient son système et elles s'en accommodaient.

Br°lis l'accosta devant une brasserie qui servait les noctambules.

L'Asticot parut heureux de rencontrer

105

EXTERMINATEURS

l'ancien commissaire principal. Ils entrèrent dans un café de la rue Lepic.

- J'ai plein de souvenirs qui me reviennent quand je vous vois, dit le vieil homme. Vous supportez la

retraite ?

- Pas vraiment. Tu peux m'affranchir sur les rapports entre Roger Lorient et Manuel ?

- Le Flamand ?

- Oui. Combien ?

Le drogué exhiba un sourire édenté.

- Faites votre prix. Nous sommes entre amis. Ferdinand lui posa quelques billets dans la main.

- D'abord, vous savez que Roger est mort ? murmura l'Asticot.

-On me l'a dit.

- Explosé, je crois ?

- C'est bien ça.

Il fallait s'armer de patience avec cet indicateur pas comme les autres.

Son plaisir consistait à contourner les questions en digressions interrogatives. Br°lis ne l'ignorait pas et il jouait le jeu.

-Lorient avait beaucoup d'ennemis? continua le cocaÔnomane.

- Plutôt, oui.

-Mais on parle d'un groupe de justiciers ?

-C'est exact.

- ' Les Vengeurs ^a ?

- Il paraît.

- Vous y croyez, vous ? Ferdinand eut un regard suppliant.

- Bon, ricana son interlocuteur. Je vous dis tout. Les rapports entre Roger et le Flamand étaient strictement professionnels. Une petite association pour faire de

106

EXTERMINATEURS

l'argent. Des hold-up, des chantages, du racket... Manuel touchait juste sa part. Ses hommes ne travaillaient jamais avec Lorient. Depuis trois mois, il y a un type qui fait la liaison entre eux. Roger et le Flamand ne se voient plus.

- qui est ce personnage qui allait de l'un à l'autre ?

- Un nouveau. Jamais vu à Montmartre. On le connaît juste sous le surnom du Boche. ç cause de son accent allemand...

- Je voudrais parler au Flamand. Le vieil homme s'étonna.

- Pourquoi ? Il ne vous dira rien. Manuel ne parle jamais de personne. Vous devriez le savoir. Et pour l'approcher ! Avec ses gardes du corps ! En plus, il ne sort jamais de chez lui.

- Tu en es certain ? L'Asticot eut un geste vague.

- qui sait ?

Br°lis remit d'autres billets dans les mains du drogué.

-Je ne lui veux pas d'ennuis. Juste le voir seul à seul.

-Chaque soir Manuel se rend chez une nommée Anna. Il y reste une heure. Je pense que vous pouvez essayer de l'y attendre. Voici l'adresse.

Il griffonna quelques mots sur un papier froissé.

- Très peu de gens savent ce que je suis en train de vous vendre, ajouta le cocaÔnomane en empochant l'argent de Ferdinand.

11

Aude Follet conduisait sa puissante Delahaye sous la pluie. Assis à ses côtés, Edouard boudait. Le lent balancement haché des essuie-glaces lui tapait sur les nerfs. Il préférait se taire parce qu'il aimait trop cette femme pour renoncer à passer la soirée en sa compagnie.

quand elle lui avait appris qu'ils se rendaient à l'hôtel particulier de Joseph Joinovici, la perspective de se compromettre en allant chez ce spéculateur lui fut insoutenable. Il ne parvint d'ailleurs pas à dissimuler sa colère mais comme sa compagne se faisait une joie d'assister à cette fête, il eut la l,cheté de céder à son désir. Cet accès de faiblesse lui faisait honte. Son regard restait fixé sur les pavés luisants à la lueur des phares de la voiture. Il avait envie de vomir.

- On ne restera que quelques minutes, lui promet-elle quand ils se garèrent devant la luxueuse maison du boulevard Malesherbes. Je comprends maintenant que vous aviez envie de rester seul avec moi. Un peu de patience... Je salue quelques amis et nous irons passer le reste de la nuit ensemble.

Edouard se força à sourire et hocha la tête en signe d'assentiment.

109

EXTERMINATEURS

Deux géants en smoking les laissèrent entrer dans l'immeuble.

L'un d'eux appela Aude par son nom.

- Vous êtes déjà venue ici ? soupira Moreau.

- Comme tout le monde ! Aujourd'hui, c'est l'endroit à la mode. Il faut y être vue. J'admets que c'est un peu grotesque, mais une bonne partie de ma clientèle est là. Je suis donc obligée d'y venir aussi. C'est très

bon pour l'image de ma maison de haute couture. Regardez la robe de cette femme.

C'est moi qui l'ai faite ! Je suis fière de ce modèle. Vous ne le trouvez pas beau ?

Sans attendre sa réponse, elle l'abandonna devant le vestiaire, sinua parmi les invités, serra des mains au passage, échangea des politesses en minaudant et baisa

des joues.

Tout le monde semblait ravi de la voir. On l'entraînait d'un groupe à l'autre. Chacun l'accueillait avec une joie calculée. Une magnifique brune en robe du soir mauve lui sauta au cou. Elles rirent aux éclats.

Edouard détesta l'étalage de ces simagrées.

- Bois une coupe de Champagne, mon vieux, dit alors une voix derrière lui.

Il se retourna et reconnut Armand Dupuy, un ancien protégé de Max Tardoux.

L'homme lui tendait un verre

en souriant. -Je ne m'attendais pas à te trouver dans ce genre d'endroit, dit Moreau. -T'inquiète pas. Je suis là pour le boulot. Le libraire eut une moue dubitative. -Tu travailles ? Je croyais que tu n'aimais que les

cartes. - Justement. Ici, on flambe gros au poker.

110

EXTERMINATEURS

Il désigna une pièce avec des tables recouvertes de velours vert.

- Les parties vont bientôt commencer. Une vraie corvée ! Ces cons ne savent pas jouer. Rien de plus emmerdant que de se les farcir. Mais faut bien vivre.

Edouard lui adressa un clin d'œil discret.

- Tu n'as quand même pas de mal à les plumer ?

- Il n'est surtout pas question de leur vider le portefeuille, murmura Dupuy. Nous sommes six joueurs professionnels engagés spécialement par Joinovici pour faire gagner les invités qu'il nous désigne. Des types bien placés qui peuvent lui servir un jour... La dernière fois, j'ai volontairement perdu une fortune devant un mec susceptible de lui faire obtenir tout le marché des surplus américains. Tu commences à saisir ?

- Je crois, marmonna Moreau.

- Le fric qu'on flambe, c'est lui qui nous le file. Avec ordre de le perdre, mais sans en avoir l'air. Ces crétins sont persuadés de leur chance. Et tout le monde est content. Moi de même. Il nous arrose bien, le Joinovici !

Il vida une coupe de Champagne et se tut.

Edouard observa la faune qui grouillait dans les salons. Des personnalités politiques discutaient en grignotant des toasts au caviar. De médiocres actrices de cinéma paraient au bras de riches industriels ou de beaux sportifs en vogue. Une chanteuse réaliste commentait d'une voix forte sa récente interdiction de travail pour intelligence avec l'ennemi. Des collaborateurs réhabilités plaisantaient avec des résistants notoires. Un attaché de l'ambassade soviétique écoutait avec tact les confidences d'un pétainiste repent. Une femme passait d'un groupe à l'autre et faisait les présentations.

111

EXTERMINATEURS

-Elle, c'est Lucie, lui dit Armand. La maîtresse de Joinovici. Dangereuse et très forte ! On la surnomme Lucie-Fer. Avant, c'était sa secrétaire. Pas belle du tout mais dévouée à mort. Elle lui est absolument indispensable.

Faut dire que si notre milliardaire sait compter, il ne sait ni lire ni écrire. Juif de Bessarabie et citoyen soviétique. Ami du Lafont de la rue Lauriston, des boches et des résistants. Héros à la Libération, puis mis en tôle pendant deux mois et sacré roi de Paris à sa relaxe. C'est un as de la pirouette ! Un type dangereux quand même... Il fait tout pour ne jamais retourner en prison ou risquer les tribunaux d'épuration. Chaque fois qu'un de ses anciens complices veut le compromettre, il y a mort d'homme.

Vraiment trop riche et trop puissant, le mec ! En des temps aussi

troubles, je lui tire mon chapeau. Sans compter qu'il possède des dossiers sur tout le monde. Comme quoi la ferraille

mène à tout.

Il vida une nouvelle coupe de Champagne, alluma une cigarette et soupira.

- On me demande aux tables de jeu.

Edouard décida de se mêler à la foule. Aude Pollet était toujours avec la brune en robe mauve. Elles entouraient un homme aux mains couvertes de bagues.

Il hésita à les rejoindre, se sentit jaloux et préféra se tenir à l'écart.

Boire ne le tentait pas. Des bribes de conversations lui parvenaient.

Chacun cherchait à obtenir quelque chose de quelqu'un. Les promesses de compromissions répondaient aux propositions de corruption.

Il entendit un commentaire à propos de Roger Lorient.

- L'exécution de ce voyou est un soulagement, se félicitait un des invités.

11 ne fera plus jamais chanter

112

EXTERMINATEURS

personne. Comme je le disais tout à l'heure à ma femme, on va pouvoir enfin dormir tranquille.

- Pas certain, répondit son interlocuteur. Vous ignorez sans doute que Morel a été assassiné la nuit dernière.

- Hyppolite !

-Oui. L'information doit rester secrète, mais tous ses papiers ont disparu.

-C'est terrible. que dit Joinovici ?

- Lui, il s'en fiche. Ses précautions sont prises depuis longtemps. Et puis, Lorient comme Morel ne représentaient vraiment aucun danger

pour sa personne. En revanche, j'en connais beaucoup qui vont trembler. ¿ commencer par...

Ils remarquèrent alors la présence de Moreau et s'éloignèrent de lui.

Edouard sentit une main se poser sur son bras.'

- Laissez-moi vous présenter une de mes très grandes amies, lui dit Aude en désignant la superbe créature qui se tenait toujours auprès d'elle.

Angéline Santos. Riche, belle, intelligente et veuve. Brésilienne par la naissance, mais Parisienne jusqu'au bout des ongles.

- Et collectionneuse, ajouta la Sud-Américaine avec un délicieux accent. Il paraît que vous tenez une librairie ? Je cherche des éditions rares. Vous en avez ?

- Dans quel domaine ? demanda Moreau.

-Tous ! Du moment que ce sont des pièces exceptionnelles. Je ne collectionne que ce qui est difficile à obtenir ! Livres. Objets. Bijoux.

Tableaux. Sculptures. Certains hommes aussi.

Aude s'interposa en riant.

- Tu ne vas pas essayer de me chiper Edouard ? -Uniquement s'il a quelque chose de différent des

autres m,les.

113

EXTERMINATEURS

- Méfiez-vous, intervint l'individu aux mains couvertes de bagues. Si on la déçoit, elle vous jette. Je suis bien placé pour le savoir. Nous venons de rompre.

Il parlait avec un fort accent britannique.

- Cet amoureux transi est l'une des plus grosses fortunes d'Angleterre, dit Angéline. Il s'appelle David Fer-rand. J'avoue que j'en suis extrêmement déçue. Il fait l'amour comme un petit-bourgeois. Aucune imagination. Pas la moindre petite perversité. Et en plus, il est moins riche que moi. Mais comme il est aussi très gentil, je lui conserve mon

amitié.

Elle éclata d'un rire cynique et fit signe à quelqu'un dans la foule.

- Victor !

Un individu aux yeux pers s'approcha d'eux.

- Ma chérie, comment tu vas ? dit-il en lui baisant la main.

- Je commence à m'amuser. Et toi ? Tu es seul ? -J'accompagne un couple d'amis. La femme est

extraordinaire.

- Je ne collectionne pas les femmes, soupira la Brésilienne.

Restés à l'écart de tous, Eustache et Coralie attendaient que Weil leur fasse signe de venir.

- O' est donc cette beauté ? demanda David.

- Vous comptez rester longtemps ? chuchota Moreau à l'oreille d'Aude.

- Je ne sais pas, avoua-t-elle.

Il regretta aussitôt d'avoir montré son impatience et caressa discrètement la main de sa maîtresse. Nozières et sa compagne s'avançaient sur un geste de Victor. -Tu m'avais parlé de poker ? lui dit le cambrioleur.

114

EXTERMINATEURS

L'homme aux yeux pers se tourna vers la Brésilienne.

- Vous m'excuserez. Je le conduis aux tables de jeu. Il n'y a vraiment que ça qui l'intéresse.

quand ils eurent quitté le groupe, David Ferrand regarda Coralie en affichant une fausse compassion.

-Votre copain est un aveugle. Heureux en amour. Malheureux au jeu. Il va perdre, puisqu'il vous a !

- Pas du tout. C'est juste un ami. Rien de plus. Elle toisa le millionnaire

avec un vague mépris. -Nous sommes de trop, déclara Angéline à voix basse. Laissons-les tous les deux. D'ailleurs, j'ai envie d'une coupe de Champagne.

Ils se dirigèrent vers le buffet.

L'Anglais était subjugué par le charme sensuel qui émanait de Coralie. Il se sentait un peu bête. Les mots lui venaient difficilement.

- Comment fait-on pour vous séduire ? balbutia-t-il. -C'est simple. ...

tonnez-moi !

Elle le fixa dans les yeux, alluma lentement une cigarette et lui envoya la fumée au visage. Le millionnaire soupira et sourit.

- Avec vous, je perds tous mes moyens. Sans doute à cause de mon éducation anglicane et de mes nombreux échecs amoureux...

- S'il y a eu beaucoup d'échecs amoureux, c'est que vous avez connu beaucoup de femmes.

- Surtout de vulgaires coureuses de fortune. Je suis un homme très riche et les convoitises ne manquent pas. Il y a eu aussi des créatures de toute beauté qui m'ont inscrit dans leur collection. Comme cette bonne Angéline que vous venez de voir. Je dois dire...

Elle l'interrompit d'une voix glaciale.

115

EXTERMINATEURS

- Monsieur, il vous reste seulement cinq minutes pour me décider à partir d'ici avec vous. Pas une de plus !

Ferrand chercha la phrase qui pouvait surprendre Coralie. Rien ne lui venait à l'esprit. Il en aurait pleuré.

Son regard tomba s'r la table devant laquelle était assis un couple. La femme y posa un porte-cigarettes en or et serti de saphirs. David retint sa respiration, vérifia que son interlocutrice ne le quittait pas des yeux et s'empara prestement de l'objet. -Je lai volé pour vous, murmura-t-il. Elle lui caressa doucement la joue.

- Emmenez-moi.

Ils fendirent la foule pour quitter l'hôtel particulier.

De la salle de jeu, Victor avait suivi la scène avec attention. Il fit un signe de connivence à Eustache, revint devant le buffet et demanda un verre d'alcool.

Angéline tenait toujours compagnie à Moreau.

- Vous avez l'air d'aimer beaucoup Aude, disait-elle avec perfidie. Jusqu'à

la possession. Je sens qu'il vous est désagréable de la voir se comporter ainsi pour assurer la promotion de sa maison de couture. Mais c'est une femme d'affaires, mon ami. Elle place ses jalons. Je suis surprise que ça vous gêne. Vous n'êtes quand même plus un gamin. Je vous donne une bonne quarantaine d'années et ma grande expérience des hommes m'incite à penser que votre existence a été plutôt aventureuse pour un libraire. Je vous vois assez mal passer le reste de votre vie dans une boutique. Pour être tout à

fait franche, il me semble également qu'Aude est trop mondaine pour vous.

-Je compte l'épouser.

- Peut-être, mais ce mariage ne durera certainement pas. D'abord, elle ne sacrifiera jamais sa carrière par

116

EXTERMINATEURS

amour. Et puis, je suis certaine que vous vivez bien trop dangereusement pour accepter une vie sédentaire à ses côtés.

Les propos de la Sud-Américaine troublaient Moreau. Il voyait Aude en train de pérorer avec les uns et les autres et lui découvrait un tout autre visage que celui qui l'avait séduit. ǀ présent, elle riait en compagnie de Joinovici.

Cette image lui fit mal.

Assis à l'une des tables de poker, Eustache Nozières gagnait beaucoup. Tant de chance lui parut suspecte. Il n'avait jamais été très fort aux cartes.

La partie lui sembla truquée. Ignorant les consignes données par le

maître de maison, il pensa que ses partenaires l'app,taient de la sorte pour mieux finir par le détrousser.

Sa paire de dix suffit à battre ses partenaires.

Il cessa de jouer et retourna dans les salons.

Pour l'instant, le plan de Maximilien se déroulait comme prévu. Coralie avait réussi à séduire le millionnaire anglais. Elle était sans doute partie chez lui.

Dès le lendemain, il connaîtrait les plans de sa maison et l'endroit exact o' se trouvait la toile de Franz Hais.

L'envie de boire le conduisit au buffet o' Angéline et Moreau continuaient leur conversation.

- O' est passé votre magnifique maîtresse ? lui demanda la Brésilienne.

- Vous vous trompez, précisa Eustache. Elle et moi ne sommes pas ensemble.

Ce n'est qu'une amie.

Il demanda un alcool fort, le vida d'un trait et en voulut un autre.

- Joueur et buveur, décréta la Sud-Américaine.

117

EXTERMINATEURS

Nozières ignora la remarque et tomba dans la mélancolie.

Il revoyait le corps décapité du professeur Hyppolite Morel et le bouton de manchette oublié dans le sang.

Cette image l'obsédait.

Edouard sentit alors le souvenir de son voisin le contaminer.

Une sorte de transe l'envahit.

Il reçut quantité d'images.

La bague aux armoiries en était le motif central.

La main de son propriétaire lui apparut.

Des silhouettes se dessinaient dans la brume.

Il se concentra, discerna la plaque d'une rue, vit les pavés d'un trottoir dans la nuit, le numéro d'une maison au vaste et haut portail, l'horloge d'une église qui marquait 23 heures et un corps s'écroulant dans le caniveau.

Puis ce fut le visage effaré de Ferdinand Br°lis.

Et il perdit connaissance.

12

Br°lis remonta la rue des Saules en maudissant la pluie. Il s'arrêta devant un immeuble au large portail et inspecta les alentours. Tout était calme.

On voyait trembler de p,les lumières au travers le rideau des fenêtres.

quelque part, des riverains écoutaient la radio et la voix d'Yves Montand chantait Battling Joe.

L'ancien commissaire principal pénétra dans la maison sans concierge, gratta une allumette pour repérer l'escalier, le gravit jusqu'au troisième étage et frappa à la seule porte qui se trouvait sur le palier.

Sa démarche était de toute illégalité. Rien ne l'autorisait à rendre cette visite. Il n'était même pas certain qu'on accepte de lui ouvrir.

- qui est-ce ? demanda une femme dans un murmure.

- Je viens au sujet de Manuel, répondit-il en chuchotant.

Un long silence suivit sa réponse et Ferdinand improvisa.

- C'est lui qui m'envoie, Anna.

Une clef tourna enfin dans la serrure et la porte s'entreb,illa sur le visage inquiet d'une petite blonde assez quelconque.

- Il ne vient pas ? demanda-t-elle.

119

EXTERMINATEURS

Br°lis entra presque de force et claqua la porte derrière lui.

Le bruit provoqua un cri d'enfant dans la pièce voisine.

- Vous avez réveillé mon fils, se plaignit la locataire en allant dans la pièce d'où venaient les pleurs.

Le policier l'entendit fredonner une berceuse au son d'une boîte à musique.

Les gémissements du gosse cessèrent peu à peu. Ferdinand se sentit mal à

l'aise et contempla les lieux. Une pile de livres d'images traînait sur la table protégée par une toile cirée. Les murs nus étaient peints en gris terne. Une grosse armoire à glace encombrait une partie de l'espace.

Il ramassa un tricot de laine jaune abandonné sur le dessus de la cheminée où brûlait un feu de bois. La femme revint et le dévisagea.

- Je ne vous ai jamais vu, se méfia-t-elle.

Brûlis n'avait pas envie de jouer la comédie. L'endroit le surprenait par sa simplicité. Il ne s'y attendait

pas.

La blonde fixait des yeux mornes sur lui.

- Vous m'avez menti.

-C'est vrai. Il faut que je parle à Manuel. Je vais l'attendre chez vous.

Elle haussa les épaules.

- Tant pis pour vous. Je pense que ça ne lui plaira pas.

* * *

L'homme caressa les bandages qui recouvraient son visage.

120

EXTERMINATEURS

- Ange, dans moins de deux jours, tu vas m'enlever tous ces pansements.

-Compte sur moi, affirma un individu vêtu d'une façon impeccable.

J'ai h,te de voir ta nouvelle gueule.

Il parlait en nettoyant une mitrailleuse. Ses mains fines frottaient la peau de chamois sur l'acier de l'arme. Une grosse bague brillait à son petit doigt. Elle portait des armoiries représentant un serpent avec deux queues accrochées aux ramures d'un cerf.

* * *

L'épouse de Barnabe fouillait la loge en silence. Son fils la regardait faire en luttant contre le sommeil. Il jetait parfois un regard larmoyant vers le lit où gisait le cadavre du concierge.

- Tu es certain de l'avoir vu recevoir beaucoup d'argent ? lui demanda sa mère en continuant ses recherches.

- C'est vrai ! jura Léon.

La femme retournait les poches des costumes de son mari, vidait les potiches qui trônaient sur un buffet en merisier, soulevait le linoléum, renversait la boîte à outils sur le sol et inspectait la tuyauterie du poêle éteint.

Elle ne trouva rien et laissa éclater sa colère.

- Mais où ce connard a planqué le pognon ? Le gosse baissa les yeux.

Il avait honte pour sa mère.

- Dans le pieu ! dit-elle soudain.

L'enfant la vit bondir vers le lit, pousser le corps du concierge jusqu'à ce qu'il roule sur le plancher, écarter

121

EXTERMINATEURS

les couvertures et les draps, puis défaire la couture du matelas. Ses gestes devenaient de plus en plus fébriles. Elle enlevait le rembourrage avec une rage grandissante.

L'exploration ne donna rien.

...puisée par son effort, la femme s'écroula sur une chaise et prit conscience du désordre qui régnait dans

la loge.

Elle se leva lentement, s'agenouilla devant la literie et entreprit de remettre le matelas en état.

quand ce fut terminé, elle refit le lit et se tourna vers son fils.

- Aide-moi à remettre le corps de ton père.

Il saisit les pieds du cadavre, pendant que sa mère le prenait sous les bras.

* * *

L'évanouissement d'Edouard Moreau ne troubla pas le déroulement de la fête chez Joseph Joinovici. La maîtresse des lieux intervint immédiatement pour le faire transporter dans une des chambres au premier étage. Aude Follet n'avait pas vu l'incident. La plupart des invités non plus.

Angéline Santos resta au chevet du libraire. Elle éprouvait une mystérieuse attirance pour lui. Cette pulsion la surprenait.

Depuis son enfance passée dans les quartiers pauvres de la ville de Bahia, la Brésilienne ne croyait pas en l'amour. Très jeune, elle sut profiter de sa beauté d'adolescente pour atténuer sa misère, évitant tout sentimentalisme et n'accordant ses faveurs qu'à ceux qui la

122

EXTERMINATEURS

payaient. Cette prostitution sauvage n'aidait en rien son désir de vraie promotion sociale. Elle eut l'intelligence de chercher une voie plus efficace pour satisfaire ses ambitions, fréquenta les plages réservées aux riches, n'accepta les avances que d'individus mariés à la recherche d'une belle maîtresse à entretenir, poussa l'un d'eux au divorce et l'épousa ensuite.

Ce premier mari l'initia à tous les arts, lui fit lire les meilleurs livres et la promena dans le monde entier. Angéline apprit la valeur des objets, s'intéressa surtout à la peinture et acquit une impressionnante culture en la matière. Son époux admira la rapidité de son évolution et suivit avec bonheur sa métamorphose. Un seul point le déçut : elle ne lui donnait pas d'enfant. Le mariage fut rompu au bout de cinq ans. Il lui laissa une fortune considérable.

quelques mois plus tard, un milliardaire américain la persuada de

devenir sa femme. Leur union dura trois ans. Ils vinrent habiter Paris en mars 1939, s'en éloignèrent pendant l'exode et y revinrent après la formation du gouvernement Pétain. Lui n'avait guère d'opinions politiques et affichait sa neutralité sans honte. H voulait aussi un enfant. Lassée de son indifférence face à la guerre, Angéline mentit en se disant stérile et son époux lui rendit sa liberté en signant un chèque qui la mettait à l'abri du besoin pour le restant de ses jours.

Elle n'aimait pas voir la France occupée et regagna les ...tats-Unis.

Son troisième mari fut plus jeune que les deux autres, mais tout aussi riche. La cérémonie nuptiale eut lieu le jour même de l'attaque de Pearl Harbor. Au lendemain de la nuit de noces, il lui confia la gestion de Ses affai-123

EXTERMINATEURS

res, s'engagea pour combattre dans le Pacifique et fut tué par une balle japonaise à Tarawa.

Angéline hérita de ses usines, se fit avorter de l'enfant qu'elle attendait de lui et commença ses collections. Les hommes défilèrent dans sa chambre.

Pour une nuit, une semaine ou un mois. Rarement plus.

Elle les choisissait parmi les êtres exceptionnels. Leur beauté physique ne l'intéressait pas. Ils devaient simplement être différents des autres.

Vedette du sport, écrivain de talent, gangster séduisant, star de cinéma, musicien noir de jazz, riche excentrique ou porteur de mystère.

Installée de nouveau à Paris depuis l'automne 1944, elle s'y laissait vivre et entretenait farouchement son indépendance, aimant autant les réceptions à la mode que les bouges dans les bas-fonds.

À trente-cinq ans, sa seule angoisse était de s'ennuyer.

Moreau l'attirait pourtant.

Sans qu'elle en comprenne la raison.

Il n'avait toujours pas repris connaissance et elle en profita pour lui baiser la bouche.

Le commissaire Berthier consultait sa montre et marchait de long en large dans son appartement du boulevard Saint-Germain. Il savait que des événements violents se dérouleraient dans la nuit. Ce n'était pas cela qui le rendait nerveux.

La disparition de Roger Lorient l'obsédait autant que le meurtre d'Hyppolite Morel et celui du père du collaborateur Dosnard. Ces trois affaires l'avaient surpris.

124

EXTERMINATEURS

Elles ne ressemblaient pas aux exécutions sauvages dont il avait été témoin depuis la fin de la guerre. À sa connaissance, ces crimes ne pouvaient pas être l'œuvre de la pègre ou d'un groupe d'idéalistes. Une seule chose devait les unir. Il devinait aisément laquelle. Lorient et Morel possédaient des dossiers qui mettaient en cause de nombreuses personnes.

C'était certainement aussi le cas du fils Dosnard. Certains détails l'incitaient pourtant à douter de la justesse de son raisonnement. Le vol du tableau chez Morel. La voiture qui avait écrasé Barnabe. L'assassinat du vieil Auguste, un homme intègre qui ne s'était jamais compromis avec personne. Ce dernier élément l'attristait. Lorient et Morel étaient des crapules. Leur mort lui faisait même plaisir. Celle du père de Dosnard l'ulcérail.

Pourtant, il admettait que son intuition première reposait sur une logique imparable.

Un tueur s'était emparé de documents lui permettant de faire chanter tous ceux qui n'avaient pas la conscience nette.

Il visait à leur extorquer de l'argent ou des protections.

Gabriel Berthier eût préféré que le massacre continue et que tous ces salauds soient abattus comme des chiens.

13

Le feu de bois s'éteignait peu à peu dans l'âtre. La femme blonde tricotait à la lueur d'une bougie. Brélis suivait le mouvement régulier de ses doigts autour de la laine et préférait demeurer silencieux.

Il se doutait que Manuel n'apprécierait pas de le voir l'attendre ici,

mais il savait que sa vie n'était pas en danger. Jamais le Ramand n'aurait l'imprudence de faire abattre un policier. Même à la retraite...

Des pas retentirent dans l'escalier.

Ferdinand alla soulever le rideau de la fenêtre et jeta un coup d'oil dans la rue. Un homme fumait une cigarette au volant d'une voiture noire. Deux autres montaient la garde sur le trottoir.

Un clef tourna bientôt dans la serrure de la porte de l'appartement. Manuel entra dans la pièce. Il était encadré de deux individus au visage impassible et tenait un cheval à bascule sous son bras.

Ses compagnons sortirent leurs armes en apercevant Br°lis.

Le truand arrêta leur zèle.

- Attendez dehors, dit-il d'une voix éraillée.

Ils lui obéirent à contrecour.

127

EXTERMINATEURS

quand la porte se referma, le Flamand tendit le jouet à la femme.

- Tiens, Anna, c'est pour ton petit. Va dans sa chambre avec lui.

Elle posa le tricot, prit le cheval à bascule et s'enferma dans la pièce voisine.

- Je savais que tu étais ici, Ferdinand, déclara-t-il alors en jetant une b°che dans le feu. L'Asticot m'a fait

prévenir.

- Ta gorge ne va pas mieux, remarqua Br°lis. Depuis ce mauvais coup de rasoir que tu as pris avant la guerre...

Le truand eut un geste las.

-C'est sans importance. Je n'aime pas parler.

- Même de Roger Lorient ?

- Laissons les morts en paix.

-Tu l'as aidé. Tu t'es associé avec lui. L'insistance de Ferdinand laissait Manuel de glace. Immobile au milieu de la pièce, le gangster le fixait d'un regard inexpressif.

On entendait le bruit de la pluie sur les vitres et le souffle du vent.

Br°lis sentait son entêtement inutile et changea de conversation.

- C'est ton fils à côté ?

Le Flamand fit un signe négatif de la tête.

- Mon filleul.

Ferdinand cherchait à comprendre la raison de l'étrange relation du gangster avec Anna. Manuel avait toujours évité d'entretenir des liaisons avec les filles qui travaillaient chez lui. Venu d'un milieu modeste, son goût le portait plutôt vers des jeunes femmes simples et résignées. Il en avait d'ailleurs épousé une en 1935. Au cours d'un règlement de comptes avec une

128

EXTERMINATEURS

bande rivale, elle avait été tuée. Depuis, il ne s'affichait plus avec ses maîtresses.

-Cette fille a l'air de bien t'aimer, dit Br°lis sans ironie. qui est le père ?

-Un ami qui est mort. Elle en a souffert au point d'accoucher avant terme.

Je m'occupe d'elle. Te trompe surtout pas, commissaire. Anna est comme une fille pour moi. Rien d'autre.

Il paraissait fatigué. Des rides marquaient son visage et lui donnaient encore plus de dureté. Sa voix abîmée ressemblait à celle d'un vieillard.

-Tu as une idée pour l'assassin de Roger? redemanda Ferdinand.

- Le groupe des ' Vengeurs .^a l'a revendiqué, dit son interlocuteur. ¿ ta place, je chercherais du côté des résistants déçus par la mollesse de l'épuration.

Un léger sourire narquois accompagnait ces mots.

- Maintenant, j'aimerais que tu t'en ailles, ajouta le Flamand.

- On peut faire un marché.

Manuel s'assit sur une chaise et afficha un amusement plein de mépris.

-

Br°lis... Pas de ça avec moi.

- Pourquoi tu vis dans la peur ? Tu t'enfermes dans une forteresse avec des gardes du corps. Pour rendre visite à cette femme, tu réquisitionnes cinq tueurs. Je sais que Montmartre n' est plus l ' empire de personne. Ton pouvoir actuel est un leurre. Toutes tes protections politiques ne tiendront pas devant l ' audace d'un petit maquereau ambitieux qui se vantera de t'avoir descendu. La pègre te déteste. Elle applaudira même en apprenant ta mort.

Le Flamand savait qu'il disait vrai. Une récente réunion avec Jo Attia l'avait convaincu des dangers qui

129

EXTERMINATEURS

pesaient sur lui. Malgré sa puissance, il était seul contre tous. Mais ce n'était pas ça qui lui faisait le plus peur.

- Moi, je connais la plupart de tes pires ennemis dans le milieu, continuait Ferdinand. Tu sais que certains me conservent leur confiance.

Ils m'écouteront certainement si je leur propose de conclure un arrangement avec toi.

- Pour que je quitte Pigalle ?

Br°lis eut l'impression que ses paroles ne laissaient pas son interlocuteur indifférent et il continua son argumentation.

- Tu es assez riche pour prendre ta retraite.

- Et mes affaires ?

- Je m'occuperai de les négocier entre tes concurrents. Manuel ressentait une grande lassitude. Lui aussi ne

croyait pas à l'existence du groupe des ´ Vengeurs ^a. Il avait appris

aussi la mort de Robert Laurentaux et celle du vieux Dosnard. L'exécution de Roger Lorient lui inspirait une véritable terreur. Toute la journée, ses pensées furent des plus inquiètes. L'envie de fuir l'habitait, malgré tous les atouts qu'il avait dans son jeu.

Br°lis le sentait faiblir et avait honte de lui mentir. Il savait bien qu'aucune trêve n'était possible. Le Flamand était un mort en sursis. Trop de gens voulaient sa fin. Même caché dans une île perdue à l'autre bout du monde, ses ennemis le retrouveraient et lui feraient la peau.

Il n'en continua pas moins de lui proposer l'impossible.

- Si tu m'apprends des choses sur ton copain Roger, je m'occupe de ton départ dès demain matin.

Manuel alluma lentement un cigare, regarda en direction de la chambre de l'enfant et soupira.

130

EXTERMINATEURS

-On peut toujours essayer, dit-il enfin de sa voix brisée.

Ange posa la mitraillette sur la banquette arrière de la voiture et offrit une cigarette à l'homme au visage couvert de pansements.

-Tu penses vraiment qu'on est assez de trois pour faire un coup pareil ?

grogna Julien en montant dans le véhicule.

- Ils n'auront même pas le temps de tirer, répondit Ange. Une bonne rafale suffira.

- Avec cette pluie, j'ai intérêt à faire gaffe en conduisant. La moindre erreur et on se retrouve dans le décor !

L'individu masqué de pansements empoigna le chauffeur par le bras.

- Dis pas des trucs pareils ! Même pour plaisanter ! Ton boulot, c'est de tenir le volant. Je te paye assez pour que tu le fasses du mieux possible.

Compris ?

Julien soupira et enfila ses gants de cuir.

- On part quand ? Ange consulta sa montre.

- Dans dix minutes.

* * *

Yves se leva de sa chaise.

-Allons-y, messieurs, dit-il en jetant de l'argent sur la table.

Ses hommes le suivirent jusqu'au trottoir de la place 131

EXTERMINATEURS

Clichy. Tous savaient exactement ce qu'ils avaient à faire. L'échalas et le gringalet partirent en avant.

quelques minutes plus tard, le grand borgne et le Noir se mirent en route.

Christian et Hubert s'étaient abrités sous le balcon d'un grand immeuble.

Ils demeuraient silencieux, repensaient à chaque étape du plan d'attaque et guettaient le signe de leur chef. Immobile sous la pluie, Yves comptait les secondes.

Lorsqu'il se mit en marche, ses deux complices lui emboîtèrent le pas.

Le trio passa devant le Gaumont Palace, longea le cimetière de Montmartre et remonta la rue Caulain-court.

Parvenu à la hauteur de la rue des Saules, Yves vérifia que chacun de ses hommes était en place et repéra la voiture à l'arrêt, ainsi que les deux autres gardes du corps de Manuel.

L'échalas s'avança vers le véhicule en feignant l'ivresse. Il s'appuya sur le capot, attirant ainsi l'attention des trois hommes du Flamand. Le borgne et le Noir en profitèrent pour se glisser le long des murs, tandis que le gringalet se postait à quelques mètres du portail de la maison sous surveillance.

Le faux ivrogne déboutonna sa braguette et se mit à pisser contre la portière de l'automobile.

Agacé, le chauffeur baissa la vitre.

-Fous le camp, poivrot, dit-il d'une voix ferme.

Ses acolytes suivaient la scène avec amusement.

Yves fixait des yeux la fenêtre d'Anna.

Son tueur se soulageait sans tenir compte de l'avertissement du conducteur.

- Je t'ai dit de filer, insista ce dernier.

132

EXTERMINATEURS

L'autre le regarda avec hébétude, s'approcha de lui et le regarda.

- C'est à moi que tu parles ?

Avant que l'homme de Manuel ait le temps de répondre, le faux ivrogne lui trancha la gorge d'un coup de rasoir. Aussitôt, le reste de la bande fondit sur les gardes du corps. Le Noir et le borgne les poignardèrent.

En un instant, les trois cadavres furent délestés de leurs pardessus et de leurs chapeaux, puis entassés à l'arrière de la voiture.

Christian s'installa au volant.

L'échalas et le borgne mirent les vêtements de leurs victimes et prirent leur place.

Yves était satisfait. Personne n'avait regardé par la fenêtre de chez Anna.

Le Flamand ignorait donc la substitution.

Dans quelques minutes, il serait un homme mort.

14

Edouard Moreau sortit de sa torpeur, ouvrit les yeux et vit le visage de la Sud-Américaine.

- Vous allez mieux ? lui demanda-t-elle en restant penchée sur lui.

Il contempla la chambre sans la reconnaître.

- O^ù suis-je ?

- Toujours chez Joinovici. Vous avez perdu connaissance. On vous a porté

sur ce lit. Je suis restée près de vous.

Le libraire se souvint peu à peu du contenu de sa vision.

- Br^élis, murmura-t-il. Angéline sentit son désarroi. -qu'avez-vous ?

Il regarda sa montre et p,lit.

-Je n'arriverai jamais à temps.

La Brésilienne tenta de l'empêcher de se lever.

- Restez allongé. Calmez-vous.

- Pas question. Je dois me rendre rue des Saules. Le plus vite possible.

- C'est nécessaire ?

-Oui, dit-il en l'écartant. O^ù est Aude ? J'ai besoin de sa Delahaye.

135

EXTERMINATEURS

- Si c'est important, je vous y conduis avec ma voiture de sport.

Elle l'aida à se mettre debout et le soutint jusqu'à la porte.

Ils empruntèrent un couloir obscur, descendirent par l'escalier de service et débouchèrent dans une cour intérieure à l'arrière de l'hôtel particulier. Plusieurs véhicules y étaient garés. Derrière la véranda, des invités les observaient avec amusement.

Angéline ouvrit la portière d'une S S 100. - Montez, dit-elle. Avec ça, je peux atteindre 160 kilomètres à l'heure.

La Sud-Américaine appuya sur le démarreur. Ils roulèrent à tombeau ouvert en direction du nord de la ville. Moreau se concentra pour entrer en contact avec Br^élis. Bientôt, il réussit à le situer et le vit assis dans une pièce avec un homme dont les traits ne lui étaient pas

inconnus. Le Flamand^.

Autrefois, Edouard l'avait rencontré par l'intermédiaire de Max Tardoux. A cette époque, les deux truands étaient alliés pour empêcher une bande rivale de prendre le pouvoir à Pigalle. Cette coalition ne survécut pas à

leur victoire. La cruauté des méthodes de Manuel déplaisait à Max et il fit tout pour freiner son ascension dans le milieu montmartrois.

Moreau n'ignorait pas le rôle que le Flamand avait ensuite joué pendant toute la durée de l'Occupation. Il profita du désordre de cette période pour asseoir son empire, tirant avantage de la moindre opportunité, ne laissant jamais échapper une occasion d'abattre un adversaire et tuant aussi bien des agents de la Gestapo que des membres de la pègre ralliés au gaullisme.

EXTERMINATEURS

Il voyait maintenant Br°lis et Manuel se serrer la main comme pour sceller un pacte. Leurs paroles ne lui parvenaient pas. Un danger planait sur eux.

La SS 100 dérapa dans un virage et Angéline faillit en perdre le contrôle.

Son sang-froid empêcha l'accident. Edouard quitta sa transe et ne vit plus rien.

Dans l'appartement de la rue des Saules, Ferdinand regrettait d'avoir ainsi dupé son interlocuteur.

Il ne donnait pas cher de sa peau, mais connaissait enfin le nom des derniers complices de Lorient et la nature de leurs projets.

-Tu arrangeras mon exil, déclara Manuel. J'ai ta parole.

L'ancien commissaire principal hocha la tête en détournant les yeux.

Le truand éprouvait une sorte de soulagement. Il n'avait plus qu'à mettre son lieutenant au courant de l'accord conclu avec Br°lis, puis ordonner de dissoudre le reste de la bande. Denis aurait d'abord du mal à comprendre sa décision, mais cela n'avait plus d'importance. Le Flamand était bien décidé

à raccrocher.

Il ouvrit la porte de la chambre et fit venir Anna.

- Je quitte Paris demain, lui dit-il de sa voix brisée. Nous ne nous verrons plus. Voilà de quoi tenir un bon moment.

Il prit son portefeuille et en sortit une grosse liasse de billets.

La femme les glissa dans son corsage, jeta un regard mauvais vers Br°lis et retourna auprès de son enfant.

Manuel était déjà sur le palier. Ses deux gardes du corps tenaient des armes automatiques à la main. Ils en menaçaient l'ancien commissaire principal.

EXTERMINATEURS

- Rangez ça, dit leur chef. Nous descendons. Ferdinand, reste derrière moi.

On ne sait jamais.

Br°lis alla regarder par la fenêtre.

-Tes hommes sont toujours là. Ils t'attendent.

- Encore heureux, ricana le truand.

Au même instant, Ange baissait la vitre de la portière arrière de sa voiture. Elle était à l'arrêt, tous feux éteints, mais Julien n'en avait pas coupé le moteur. Il guettait l'entrée de la maison de la rue des Saules.

- Dès qu'ils sortent, tu fonces, dit l'homme au visage couvert de bandages.

Au même instant, Yves vit s'allumer une torche électrique. D'un geste bref, il indiqua leur place au Noir et à Hubert. Ils se plaquèrent contre le mur.

La SS 100 d'Angéline traversait la place Clichy. Edouard reçut une nouvelle image. La main au petit doigt orné de la bague aux armoiries tenant le canon d'une mitraillette.

- Plus vite, dit-il. Je vous en supplie. La Brésilienne appuya sur l'accélérateur.

Rue des Saules, les gardes du corps du Flamand passaient sous le portail et mettaient le pied sur le trottoir. Ils avançaient en encadrant leur patron.

Leurs camarades leur tournaient le dos.

-Les voilà, fit l'individu masqué de pansements.

- Je démarre, dit Julien.

- Attends, murmura Ange. Il se passe quelque chose. Hubert et le Noir bondissaient sur les hommes de

Manuel, plaquant la main sur les bouches et enfonçant la lame d'un

couteau dans leur cour.

-Fonce, gueula l'homme aux bandages.

Le chauffeur obéit.

Manuel et Br°lis reculèrent vers l'entrée de l'immeu-138

EXTERMINATEURS

blé. Yves et Hubert barrèrent cette retraite. L'auto arrivait à leur hauteur et Ange envoya une rafale de mitraillette. Le borgne et l'échalas s'écroulèrent d'abord sous les balles.

Christian mit aussitôt en marche le moteur de la voiture du Flamand. Le Noir et le gringalet tentèrent de le rejoindre en courant. Ange leur tira dans le dos.

Ils roulèrent sans vie sur les pavés.

Leur complice appuyait sur le démarreur. Une nouvelle rafale fit exploser le véhicule. Des flammes éclairèrent la nuit.

- Foutons le camp, dit Yves à Hubert.

Ils s'engouffrèrent dans les étages, au moment où on tira dans leur direction.

Ferdinand bouscula Manuel pour le jeter à terre.

- Grouille-toi, Ange, cria l'individu aux pansements. Les flics vont arriver.

Son tueur visa le sol.

Br°lis sentit des brûlures sur sa peau.

Il vit encore tressauter le corps du Flamand sous les balles et s'évanouit.

Yves et Hubert gagnèrent le toit, avancèrent sur les tuiles luisantes de pluie et regardèrent ce qui se déroulait en bas.

À la lueur des flammes de la voiture en feu, ils distinguèrent Ange et Julien qui portaient le corps de Manuel dans leur véhicule.

C'est alors que la S S 100 de la Brésilienne arriva.

Edouard aperçut Ferdinand étendu sur le trottoir.

Julien démarrait en trombe.

-C'est trop tard, gémit Moreau.

Angéline freina.

- Descendons, dit-elle avec calme.

139

EXTERMINATEURS

Ils enjambèrent les cadavres et approchèrent de Br°lis.

- Il est salement touché, constata la Sud-Américaine. -Aidez-moi, soupira Edouard. Nous allons le

conduire à l'hôpital.

La voiture de sport s'éloigna dans la nuit.

- Ne restons pas là, dit Yves à Hubert.

Ils passèrent par la lucarne de la maison mitoyenne, regagnèrent la rue des Saules et s'enfuirent sans jeter le moindre regard sur leurs compagnons morts.

15

Avant de se glisser hors du lit, Coralie s'assura que David Ferrand dormait d'un profond sommeil, puis elle explora l'appartement, nota la disposition des pièces et repéra l'endroit où était accrochée la toile de Franz Hais.

Son inspection terminée, elle se recoucha auprès de l'Anglais.

L'homme endormi vivait seul dans un duplex en bordure de la Seine. Il s'était révélé mauvais amant, avait joui très vite et s'était assoupi aussitôt. Coralie n'eut pas même à simuler du plaisir. Allongée dans l'obscurité, elle songeait maintenant qu'Eustache n'aurait pas de difficultés à dérober le tableau. Ferrand ne prenait aucune précaution pour protéger son bien. Les portes étaient sans verrou. Bijoux, argent et vêtements de prix s'éparpillaient sur les meubles dans un désordre de vie de bohème. N'ayant jamais eu besoin de gagner sa vie, le millionnaire se moquait de la valeur des choses. Mais sa richesse le

handicapait souvent.

Elle lui faisait douter de la sincérité témoignée par ses amis et ses maîtresses. Derrière des apparences de dandy désinvolte, il souffrait de n'avoir jamais connu de grand amour et ne supportait plus de s'en consoler dans les excès du libertinage.

141

EXTERMINATEURS

Coralie le regardait dormir, évaluant sa vulnérabilité. Elle avait deviné son mal de vivre, ses aspirations au bonheur et sa détresse d'enfant gâté.

L'envie d'en tirer profit la tentait.

Elle n'éprouvait plus d'excitation à partager l'existence d'un voleur.

Depuis leur installation à Paris, le couple fréquentait quantité de gens riches. Leur luxe fascinait la jeune femme et elle avait envie d'en profiter sans courir de risques.

Sa beauté inspirait toujours autant la convoitise des hommes. Certains lui laissaient entendre qu'ils aimeraient l'entretenir. Cette perspective ne la tentait guère. quitter Nozières pour une situation précaire d'amante au secret ne lui convenait pas. Elle visait un statut plus rassurant et lucratif afin de pouvoir intégrer le monde des riches de façon officielle.

Par le mariage.

Elle se blottit contre Ferrand et contempla une panoplie d'armes indiennes pendue au mur. Un tomahawk. Des flèches et un arc.

Berthier se morfondait dans le couloir de l'hôpital. Il se sentait responsable des blessures de Ferdinand. Sans sa démarche, l'ancien commissaire principal ne serait pas en train de lutter contre la mort.

Moreau lui avait téléphoné à sa permanence pour l'informer de la fusillade de la rue des Saules. Le policier se rendit d'abord sur les lieux du massacre et s'y entretint avec Baptiste Nicoud, son collègue du dix-huitième arrondissement.

142

EXTERMINATEURS

- Pas de témoins et aucun autre survivant que Br°lis, soupira ce dernier.

Ils relevèrent ensemble l'identité des victimes et découvrirent que plusieurs d'entre elles travaillaient pour le Flamand.

Tous les autres étaient des petits criminels sortis de prison à la Libération.

Berthier obtint alors d'accompagner son collègue à La Roulotte.

L'établissement était encore ouvert. Ils y pénétrèrent alors que des danseuses s'y déshabillaient sur un air de jazz. Nicoud demanda le gérant.

On les conduisit dans un bureau derrière la scène.

Denis s'étonna de leur présence et reconnut franchement que plusieurs des victimes de la rue des Saules travaillaient pour Manuel et lui.

Inquiet, il ajouta qu'ils étaient partis avec le Flamand.

- Nous ne l'avons pas trouvé parmi les cadavres, dit Gabriel. que faisait-il, rue des Saules ?

Le gérant de La Roulotte hésitait à répondre.

Il se servit un verre de cognac et le but d'un trait.

-C'était une visite privée, soupira-t-il en poussant machinalement la bouteille vers les deux hommes.

-Précise, ordonna le commissaire du dix-huitième arrondissement.

- Il allait voir son filleul. Thomas Dosnard. Gabriel restait impassible.

Nicoud consultait ses notes.

- Le fils d'Anna Dosnard, vérifia-t-il. J'ai questionné sa mère. Elle m'a dit ne rien savoir.

-Normal, admit Denis en se versant un verre d'alcool. Elle préfère ne pas attirer l'attention sur elle.

EXTERMINATEURS

C'est la veuve d'un collaborateur mort sous l'uniforme de la Légion des volontaires français.

- ...ric Dosnard, intervint Berthier. Le patron du cabaret soupira.

- Manuel la connaissait avant son mariage. Il l'aimait bien et faisait tout pour qu'elle ne manque de rien. Je peux vous assurer que cette femme n'entretient aucun contact avec le milieu.

-Je l'interrogerai de nouveau, décida Nicoud. Tu sais o' joindre ton patron ?

- Il habite à l'étage. Allons voir.

Ils passèrent par un petit escalier dérobé, montèrent des marches en fer et s'arrêtèrent devant une porte blindée.

Denis frappa quatre coups espacés, puis deux coups rapprochés.

Un judas s'ouvrit.

Le visage d'un homme apparut.

- Manuel est là ? demanda le gérant.

- Pas encore rentré, dit calmement le garde du corps.

- Ouvrez.

Ils pénétrèrent dans un appartement o' des individus jouaient aux cartes.

Gabriel remarqua qu'ils portaient tous une arme.

Il resta en leur compagnie pendant que son collègue visitait les chambres avec le lieutenant du Flamand.

-Personne, soupira Nicoud en revenant dans la pièce. Dès qu'il rentre, vous lui dites de passer au commissariat.

Ils quittèrent La Roulotte.

- Je file chez la veuve Dosnard, déclara Nicoud.

- Son beau-père s'est fait assassiner cet après-midi, prévint Berthier.

EXTERMINATEURS

Le policier fronça les sourcils.

- Raconte.

Gabriel résuma rapidement les faits, puis monta dans sa voiture de fonction.

-Je vais prendre des nouvelles de Br°lis, dit-il en claquant la portière.

quelques instants plus tard, son véhicule se garait dans la cour de l'hôpital Lariboisière. Il en descendit, entra dans le pavillon des urgences, aperçut Moreau en compagnie d'une très jolie femme et s'approcha d'eux. Edouard lui confia tout ce qu'il savait, parla de ses visions prémonitoires et de la bague aux armoiries.

Angéline l'écoutait avec admiration. Elle comprenait enfin son attirance pour ce quadragénaire. Il avait un don qui le différenciait des autres hommes.

Les heures passèrent. Berthier marchait de long en large dans le couloir.

La Brésilienne s'était endormie sur l'épaule de Moreau.

À l'autre bout de l'arrondissement, Nicoud questionnait la veuve Dosnard.

Elle lui dit que le Flamand était venu la voir comme à son habitude et qu'il s'était entretenu avec un homme du nom de Br°lis.

Les bruits de la fusillade ayant éveillé son fils, elle était entrée dans sa chambre pour le caliner et n'avait pas pu assister à ce qui se passait dans la rue.

Le policier insista en vain.

La femme persista dans sa version des faits.

Il lui fit alors part de la mort de son beau-père.

-Il ne savait pas que j'existais, soupira-t-elle.

Nicoud cessa son interrogatoire et se rendit à l'hôpital Lariboisière.

EXTERMINATEURS

En y arrivant, il vit Gabriel Berthier monter dans sa voiture et lui fit signe de l'attendre.

- Alors ? demanda-t-il en parvenant à sa hauteur. -Br°lis est toujours sans connaissance. On ignore

s'il s'en tirera. Et toi, tu as du nouveau ?

- Rien du tout. Je vais dormir un peu. Téléphonons-nous demain.

Berthier le salua d'un geste et démarra au moment où la SS 100 d'Ang lina Santos quittait la cour.

  son bord, Edouard Moreau allumait deux cigarettes d'une main tremblante et en posait une entre les lèvres de la Brésilienne.

Elle ne put alors réprimer un sourire satisfait.

- Je vous emmène chez moi, dit-elle en aspirant la fumée avec avidité. Nous avons tous les deux besoin d'un bon café.

* * *

Yves buvait en contemplant les grossistes des Halles. Malgré la pénurie et le rationnement, des camions chargés de cageots transitaient toujours au cour de Paris. On entendait crier les enchères, hurler les protestations et éclater le rire des négociants. Des filles transies entraient dans le café

pour se réchauffer entre deux passes. Accoud s au comptoir, des colosses au tablier couvert du sang des bêtes buvaient du vin rouge en jouant la tournée aux d s. Ils saluaient les professionnelles avec une certaine complicité. Elles leur répondaient d'un clin d'oil goguenard, puis regardaient autour d'elles dans l'espoir de pouvoir dénicher un micheton parmi les consommateurs.

EXTERMINATEURS

Tout ce brouhaha permettait à Yves de retrouver son calme.

Assis devant lui, Hubert avalait du rhum en roulant des yeux fous.

Ils s'étaient d'abord dirigés vers Pigalle, soucieux de s'éloigner au plus vite de la rue des Saules, mais leur panique était telle qu'ils préférèrent ne pas s'y attarder. Le dernier métro était déjà passé depuis longtemps.

Prendre un taxi leur parut imprudent.

Yves décida de gagner les Halles afin de s'y fondre dans la foule.

Hubert continuait à trembler de tous ses membres. Il dut s'arrêter deux fois pour vomir dans le caniveau. Des larmes coulaient sans cesse sur son visage.

-Tous morts, marmonnait-il en avançant dans les rues désertes.

Et chaque fois qu'un homme les croisait, il tressaillait de peur.

La pluie tomba moins fort quand ils furent à Strasbourg-Saint-Denis.

Yves tenait à présent son compagnon par le bras et l'aidait à marcher.

Deux policiers à bicyclette ralentirent en les dépassant, jugèrent rapidement avoir affaire à des ivrognes et continuèrent leur ronde dans la nuit.

En empruntant une ruelle, ils surprirent une bagarre au couteau entre deux proxénètes. La fille regardait le duel en souriant. quand une des lames effleura la joue d'un des adversaires, du sang jaillit et Hubert poussa un cri de terreur.

Les combattants furent surpris. Ils se tournèrent vers lui. Yves giflait son compagnon pour tenter de calmer son hystérie.

147

EXTERMINATEURS

Les maquereaux se consultèrent à voix basse et partirent à la recherche d'un endroit plus discret pour reprendre leur rixe.

L'agitation régnant dans les Halles rassura d'abord Yves. Il entraîna Hubert dans un café, lui commanda de l'alcool, le laissa boire en quantité

et tenta en vain de comprendre les raisons de l'échec de l'opération.

Son autre souci consistait en son impossibilité à pouvoir joindre le

chef pour l'informer du fiasco de leur entreprise. Le prochain rendez-vous téléphonique devait avoir lieu au matin à 10 heures, dans un estaminet du quartier latin. Il faudrait alors lui expliquer le massacre de toute la bande.

Cette perspective l'angoissait.

Il s'attendait à être tenu responsable de la catastrophe.

Le groupe avait été constitué au moment de l'armistice. Par l'intermédiaire de Pascal, un voyou de Belleville passé à la Résistance en 1942. C'est lui qui était en cheville avec un personnage susceptible d'amnistier des repris de justice et de blanchir les casiers judiciaires. Yves sauta sur l'occasion. Il accepta de recruter des tueurs qu'on faisait sortir de prison. Sans poser de questions.

Très vite, il constitua une petite armée de mercenaires.

Dans les premiers temps, Pascal faisait la liaison, indiquait les cibles et payait chaque contrat. Mais en septembre de cette année, un coup de fil l'informa qu'il avait été supprimé pour sa trop grande curiosité. Le correspondant ajouta être le chef de la bande et lui expliqua que tout continuait comme avant, que les ordres seraient dorénavant donnés par téléphone et la paye déposée dans une enveloppe à différents endroits.

Après le succès de chaque opération.

148

EXTERMINATEURS

Jusqu'ici, tout avait eu lieu ainsi et personne ne connaissait l'identité de leur commanditaire.

Hubert somnolait sous l'effet de l'alcool. Il n'entendait plus rien. Les images de la fusillade s'estompaient dans l'ivresse.

Yves paya, réveilla son compagnon, l'entraîna jusqu'au Châtelet et trouva un taxi en maraude.

Il le héla d'un geste.

Le chauffeur s'arrêta.

- Déposons d'abord mon ami à la Butte-aux-Cailles. La voiture longea

la Seine.

Dans la lueur de l'aube, des péniches glissaient lentement sur l'eau noire.

quelques hommes marchaient déjà sur le quai.

La ville s'éveillait dans un froid humide.

Partout, la neige fondue par la pluie formait une gadoue gris,tre.

- Foutu temps pour un mois de novembre, grommela le conducteur.

Yves n'entama pas la conversation. Il se sentait trop épuisé pour échanger des banalités avec celui qui tenait le volant. L'idée lui venait soudain que les membres de sa bande n'étaient peut-être pas tous morts sous les balles de la mitraillette. Les éventuels survivants seraient alors interrogés par la police criminelle. Dans ce cas, ils pourraient très bien livrer son nom et donner son signalement. Mais pas son adresse. Ni celle d'Hubert. Christian était seul à les connaître et il n'avait certainement pas pu échapper aux flammes.

Le taxi s'arrêta devant l'hôtel Deville.

- Tu vas pouvoir monter les étages ? demanda Yves à son compagnon.

- Je crois que oui.

149

EXTERMINATEURS

Il le regarda tituber jusqu'à la porte, puis pénétrer dans le hall.

-Où je vais, maintenant? demanda le chauffeur d'une voix contrariée.

- Gare de Lyon.

La voiture se mit en route.

Yves préférait ne pas se faire déposer chez lui.

Son idée était d'attendre le premier métro dans un café.

16

L'homme dévissa le silencieux placé sur le canon de son automatique,

remit l'arme dans son étui, retira ses gants, enjamba le corps du Flamand et planta une cigarette dans l'ouverture ménagée entre les bandages au niveau de sa bouche.

Julien lui donna du feu, puis enflamma la mèche des bougies alignées sur trois chandeliers.

Une lumière vacillante éclaira le garage où ils s'étaient repliés.

Sur le sol, Manuel ne bougeait plus.

La balle venait de lui traverser le front.

La chair brûlée fumait encore.

- Je me demande d'où venaient les types qu'on a descendus, déclara Ange.

Une bande rivale de la sienne ? T'as une idée, toi ?

- Aucune, admit son complice.

Ange poussa un soupir, s'agenouilla auprès du cadavre, fouilla ses vêtements, en retira un carnet d'adresses, un portefeuille et la photo jaunie d'une femme.

- Sa défunte épouse, marmonna l'homme aux pansements. Je ne le croyais pas aussi sentimental, le Ramand.

Il posa le cliché sur le toit de la voiture, examina le 151

L

EXTERMINATEURS

EXTERMINATEURS

contenu du portefeuille, compta l'argent, empocha la carte d'identité du mort et compulsa le carnet.

Ange détachait le bracelet-montre de Manuel et lui ôtait son épingle de cravate et ses boutons de manchette.

- Pour les bagues, faut que je lui coupe les doigts, grogna-t-il.

-T'as l'habitude, ricana le chauffeur en détournant la tête pour ne pas voir la dissection des phalanges.

Il se dirigea vers un établi, empoigna une bouteille de cognac et en but une rasade au goulot.

-J'ai rayé la chevalière, r,la Ange en essuyant le sang qui dégoulinait sur les bijoux.

* * *

Alain Fauvert ignorait tout des événements de la nuit.

Après son passage chez Guy Vouillade, il avait marché de la Butte-aux-Cailles au boulevard du Montparnasse.

Des souvenirs épars lui vinrent à l'esprit au cours de cette longue promenade sous la pluie. Des moments difficiles de son combat militant pendant la guerre d'Espagne. Ses doutes quand les armées de Staline attaquèrent la Finlande. Sa gêne de devoir approuver le pacte germano-soviétique lors d'une réunion de cellule o' un membre éminent du parti exigeait la loyauté de tous. Son récent séjour en Allemagne pour ses activités clandestines au service de l'URSS...

Il ne se sentait pas fier d'avoir accepté autant de compromissions.

152

C'était si loin de l'idéalisme qui l'avait conduit à s'engager autrefois dans le communisme.

D'autres images l'assaillirent ensuite en ressac.

La virtuosité chirurgicale d'Hyppolite Morel.

Les impressionnantes greffes expérimentales qu'il tentait avec l'assistance de son disciple Richard von Wunden.

Selon un membre du Guépéou rencontré à Berlin, ce nazi n'était peut-être pas vraiment mort dans l'incendie de son laboratoire à Auschwitz.

En traversant la ville endormie, Fauvert était troublé par cette possibilité.

O' pouvait bien être von Wunden s'il avait réussi à s'échapper ?

Avait-il contacté Morel ?

L'hypothèse lui semblait probable et cette intuition augmentait à mesure qu'il se rapprochait de chez lui.

Elle donnait des ordres pour le déjeuner, prenait connaissance des appels de la nuit et buvait du café en quantité impressionnante.

-Je ne connaissais pas ce Picabia, dit Edouard en reposant sa tasse.

-C'est une oeuvre récente. Il me l'a vendue cette semaine. Depuis son retour à Paris, la plupart de ses amis le fuient à cause de ses dérapages sous l'Occupation.

- Des propos antisémites et réactionnaires !

154

EXTERMINATEURS

- Exact. Mais la Gestapo voulait aussi sa mort.

Il approuva mollement d'un hochement de tête et admira le Braque.

- Rien que des grands peintres chez vous !

-Et vous n'avez vu que le rez-de-chaussée, précisa la Brésilienne.

- C'est assez imprudent d'avoir des oeuvres pareilles sans surveillance.

- Pas du tout. D'abord, il y a toujours quelqu'un ici. Ensuite, j'ai de bonnes raisons de ne pas craindre les voleurs.

Son sourire le troubla.

- Je vous désire, dit-il simplement.

- Et Aude ? Pas de scrupules à son sujet ? -Non. Juste un peu d'amertume.

Il la prit dans ses bras et l'embrassa longtemps.

- Vous avez souvent des prémonitions ? lui demanda-t-elle en se serrant plus fort contre lui.

- Oui. Depuis l'enfance.

En prononçant ces mots, Moreau reçut l'image de la chevalière au blason.

Le souffle lui manqua.

D'autres visions apparurent en cascade.

Le cadavre de Manuel.

Ses doigts tranchés.

L'homme au visage recouvert de pansements.

Angéline s'inquiéta.

-qu'avez-vous ?

Il reprit conscience du lieu où il se trouvait, écarta doucement le corps de la femme et se dirigea vers la sortie.

-Je suis épuisé. Il faut que j'aille dormir un peu.

- Reposez-vous ici, proposa-t-elle. Les chambres ne manquent pas.

155

EXTERMINATEURS

-Non.

La réponse lui était venue malgré lui. Il l'avait donnée sèchement.

Son instinct le poussait soudain à se méfier de cette femme.

- Daniel va vous déposer, soupira la Brésilienne. Elle ouvrait déjà la porte et faisait un signe à son

domestique.

Edouard suivit le Noir dans la cour intérieure, monta dans la SS 100 et se laissa conduire à L'Or des livres.

Durant le trajet, l'évidence d'un danger l'alerta.

Il sentait que quelque chose impliquait la belle Brésilienne dans le meurtre d'Hyppolite Morel et cette certitude lui faisait peur.

Le Camerounais stoppa devant la librairie.

- C'est bien ici, monsieur ? demanda-t-il d'une voix neutre.

Moreau le remercia, descendit du véhicule et entra dans le magasin.

Son premier geste fut de téléphoner à l'hôpital Lari-boisière pour prendre des nouvelles de Ferdinand Br°lis. On lui répondit que l'ancien

commissaire principal était toujours entre la vie et la mort. Il raccrocha, gravit l'escalier en colimaçon qui menait à l'appartement et s'écroula sur le lit.

Un sommeil peuplé de rêves l'accabla.

Du sang y éclaboussait les toiles collectionnées par Angéline Santos.

* # *

156

EXTERMINATEURS

Marie-Hélène Vouillade embrassa son fils, noua un foulard sur ses cheveux et prit son sac.

- Je vais faire le ménage chez Mme Reynaud. Tu as encore de la fièvre.

Reste couché.

Elle sortit en souriant.

Patrice saisit son illustré, l'ouvrit et se concentra sur le récit du Papyrus des Ming.

Au fil de sa lecture, il se sentit mal.

Le déjeuner ne passait pas et des crampes lui faisaient mal au ventre.

Il se leva, alla dans le couloir et entra dans les cabinets pour se soulager.

L'hôtel Deville était silencieux.

On entendait juste l'écho d'un sanglot étouffé.

Le petit garçon tira la chasse d'eau, remit sa culotte courte, chercha d'o

venaient les pleurs, avança sans bruit près de la chambre voisine de la sienne et en poussa la porte.

Assis sur une chaise, Hubert se cachait le visage dans les mains.

- Vous êtes triste ? demanda le gosse. Le colosse leva les yeux vers lui.

Des larmes coulaient sur ses joues.

- Trop de morts, dit-il. Trop de morts. L'enfant le regardait sans réagir.
- J'en ai marre de ces tueries, continuait le locataire.
- Attendez-moi, murmura Patrice.

Il rentra chez lui, s'allongea sur le sol et prit une boîte sous le lit.

Hubert le vit revenir en brandissant un jeu de dominos.

- Vous voulez faire une partie avec moi ?

157

EXTERMINATEURS

Rachel Béhar regardait la rue en buvant une tasse de café.

La pluie ne tombait plus. Il ne neigeait pas encore. De p,les rayons de soleil donnaient des lueurs d'argent aux plaques de verglas.

Paul apparut sur le trottoir en compagnie d'un géant chauve. Ils baissaient la tête, avançaient avec précaution et ne se parlaient pas. Rachel les vit entrer dans l'immeuble d'en face. quand ils furent dans l'appartement, elle les distingua mal à cause de l'épaisseur du givre qui recouvrait les vitres. Ce n'était plus que deux silhouettes floues qui se dessinaient dans l'encadrement.

Les minutes passèrent. Jane Magny descendit au magasin. Des automobiles bruyantes montaient la rue Lafayette. Les cris d'enfants éclatèrent dans la cour d'une école. Les cloches d'une église sonnèrent la messe.

Peu à peu, la fine couche de glace fondit sur le verre et les traits des deux hommes devinrent plus nets. Le colosse aiguisait la lame de son rasoir droit sur une courroie de cuir. Paul fumait une cigarette en se curant les ongles. Une valise ouverte débordait de vêtements. De l'argent et des bijoux gisaient en vrac sur la table d'acajou. Des armes à feu étaient posées contre le haut miroir scellé à la tablette d'une cheminée de marbre blanc.

Vers 9 heures, Louis frappa à la porte. Paul lui ouvrit. Ils eurent une brève discussion et l'ancien milicien repartit aussitôt.

Rachel se rendit à la cuisine, prit le couteau à viande dans un tiroir, enfila son manteau, dévala les escaliers et vit l'homme qui tournait le coin de la rue.

EXTERMINATEURS

Elle le suivit.

Louis n'était pas mécontent de la décision prise par son ami. Paul lui avait ordonné d'aller chercher ses affaires pour les déposer dans sa malle en consigne de la gare Montparnasse, puis de regagner leur cachette, où ils devaient dépouiller et éliminer les collaborateurs en attente de départ.

Dans la soirée, on se chargerait de tuer Monsieur Jean.

Il parvint à son hôtel, demanda qu'on lui prépare immédiatement sa note et grimpa dans les étages.

Rachel attendit que le concierge se rende dans la pièce à côté du bureau pour entrer dans le hall et se faufiler dans l'escalier.

Elle monta les marches en serrant le manche du couteau dans sa main.

Une expression de mauvaise joie enlaidissait son magnifique visage.

Louis avança dans le couloir qui menait à sa chambre, ralentit soudain ses pas en entendant des cris de plaisir et s'approcha de la porte d'où

provenait ce bruit. Son cœur battit plus vite. Il avala difficilement sa salive, se baissa et colla son œil au trou de serrure. Sur le lit défait, une grande blonde chevauchait un homme couvert de sueur.

Le spectacle de l'étreinte le fascina.

Il se mordit les lèvres en retenant sa respiration.

Rachel le découvrit dans cette posture.

Elle progressa silencieusement, leva le bras, lui planta la lame du couteau dans le dos, la retira, frappa encore plusieurs fois sur le corps au hasard et acheva enfin en tranchant la gorge à trois reprises.

EXTERMINATEURS

Les cris étouffés de l'ancien milicien se mêlaient à ceux du couple.

Il agonisait sans comprendre la brusquerie de sa mort, s'accrochant à la porte afin de voir encore la copulation avant de s'écrouler au milieu du couloir.

La jeune femme remit le couteau dans la poche de son manteau, cracha sur le cadavre et redescendit calmement les marches pour se livrer à la police.

Le concierge de l'hôtel ne fit tout de suite pas attention à elle.

Dehors, la pluie tombait à nouveau.

Du côté de la rue des Martyrs, une voix jeune criait : ´ Vitrier ! ^a

17

Après s'être volontairement égaré dans les correspondances du métro, Yves s'était rendu dans l'estaminet du quartier latin où son chef devait lui téléphoner à 10 heures.

Peu de consommateurs étaient dans l'établissement. Une vieille femme lisait le journal. Deux étudiants parlaient à voix basse. Un facteur buvait du rhum au comptoir et discutait avec le cafetier.

- Si de Gaulle ne donne pas la direction de l'Armée, des Affaires étrangères et de l'Intérieur aux communistes, je te dis que ça va aller très mal. C'est le premier parti de France ! Ils ont le peuple avec eux.

- T'es coco, maintenant, Henri ? pouffa le patron du bistrot.

- Pourquoi pas ?

La sonnerie du téléphone interrompit leur dialogue.

- Allô ? Monsieur Yves ? Je vais demander.

- C'est pour moi, intervint l'intéressé. Il saisit le combiné.

Son correspondant ne lui donna pas le temps de parler.

- Je suis au courant de votre échec, dit la voix. Nous arrêtons les opérations. Soyez ce soir au petit café de

161

EXTERMINATEURS

la rue Oberkampf. Je vous y contacterai à 10 heures. D'ici là, ne faites rien.

Yves raccrocha, commanda un vin blanc, constata trop tard qu'il transpirait et laissa le verre lui échapper des mains.

Il éclata sur le carrelage.

* * *

Fauvert piétinait devant la sortie de l'école communale. Le magazine sur les bourreaux des camps de concentration dépassait de la poche de son pardessus. Il attendait que sonne midi et regrettait de n'avoir pas pu joindre Gabriel. Personne ne savait où était le commissaire. Alain s'en agaçait. Il aurait aimé lui parler de l'effroi du fils du concierge devant la photo de von Wunden.

Ses fonctions officieuses l'avaient obligé à passer la matinée au siège du parti.

Les membres du bureau politique y discutaient de l'attitude à prendre si Thorez ne pouvait pas imposer sa volonté à de Gaulle.

Dans ce contexte, il sentit inutile de leur parler de l'imminence d'une action subversive fomentée par Frédéric Covart, même si une nouvelle déception des militants favoriserait logiquement les plans du trotskiste.

Il n'évoqua donc pas l'affaire et repartit pour Montparnasse afin de cueillir le petit Léon à la sortie des classes.

Peu de parents se trouvaient sur le trottoir. La plupart des enfants regagnaient seuls leur domicile. Ils y déjeunaient rapidement et retournaient ensuite à l'école.

162

EXTERMINATEURS

Dès midi, le quartier devenait un terrain de jeux, de glissades en galoches sur les caniveaux gelés, de courses à chat perché d'un perron à l'autre, de bagarres hargneuses ou d'échanges de billes.

La cloche sonna enfin.

Le portail s'ouvrit et une rumeur de cris, de rires, d'insultes, de coups de cartables et de chutes sur les pavés envahit la rue.

Alain happa le bras du gamin qu'il attendait.

-N'aie pas peur, dit-il en souriant.

- Je vous connais, déclara Léon. C'est vous le médecin du soir de la bombe.

- Alors, tu as confiance en moi ?

Le gamin hésita en sentant peser sur lui le regard curieux de ses camarades.

-Tu as déjà vu ce visage ? interrogea l'adulte en dépliant le magazine et en désignant le portrait de von Wunden.

Le petit garçon baissa la tête.

- Je crois que oui.

- quand ?

- Dimanche dernier. Il était avec mon père.

- Raconte-moi ça.

Ils avançaient à présent en direction du boulevard du Montparnasse.

Léon parlait à mi-voix.

-Je n'ai pas entendu ce qu'ils se disaient. Un bonhomme était avec eux.

C'est lui qui a donné de l'argent à papa une fois que l'autre était déjà entré dans notre immeuble.

- Beaucoup d'argent ?

- Je crois. Mais on ne sait pas où il est. Maman et 163

EXTERMINATEURS

moi, nous l'avons cherché partout dans la maison. Sans le trouver.

- Ta mère était au courant ?

- Non. C'est moi qui le lui ai dit après la mort de papa.

Alain s'arrêta de marcher et s'agenouilla devant l'enfant.

-C'est bien, mon petit. Tu répéteras tout ça à mon ami policier. D'accord ?

Le gosse hocha affirmativement la tête d'un air boudeur.

- Maintenant, rentre à la maison et ne parle de rien à ta maman.

Léon s'enfuit en courant.

Fauvert rebroussa chemin pour rejoindre le commissariat. La présence de Richard von Wunden à Paris était maintenant certaine et sa responsabilité

dans le meurtre de Roger Lorient ne faisait pas de doutes. Il fallait donc prévenir Gabriel.

Le policier venait juste d'arriver à son bureau. Cavro se trouvait avec lui. Ils écoutèrent le communiste avec intérêt et décidèrent d'aller interroger Léon sans attendre.

Le corps de Barnabe ne se trouvait plus dans la loge. Les employés des pompes funèbres l'avaient emporté. L'enterrement devait se dérouler le lendemain.

Docilement, l'enfant répéta tout à Berthier. Sa mère était furieuse. Elle n'avait toujours pas trouvé l'argent et réalisait que la police continuerait cette recherche à sa place.

- Mon fils vous raconte n'importe quoi, dit-elle sans conviction. Il veut faire l'intéressant. Si c'est pas une honte alors que son père vient de décéder !

164

EXTERMINATEURS

Georges lui fit signe de se taire et regarda autour de lui.

Les traces de la fouille opérée par la veuve étaient partout visibles et cela prouvait l'authenticité du récit de son fils.

Il songea qu'elle avait surtout exploré les endroits susceptibles d'être une cachette compliquée, en négligeant sans doute les plus évidentes.

Une grande photographie de son mariage pendait au mur principal dans un lourd encadrement de bois sculpté. Il la décrocha, la retourna et découvrit une enveloppe collé au dos avec du sparadrap. Elle

contenait l'argent.

-Ces sous sont à moi, hurla l'épouse de Barnabe.

-Non, madame. Je les emporte comme pièce à conviction.

Il remarqua que les liasses étaient entourées d'une bande de papier imprimée du nom du Crédit Lyonnais.

-Ils doivent venir d'un hold-up, chuchota-t-il à l'oreille de Berthier.

-La succursale de Meaux, en octobre, murmura le policier. Un témoin y avait reconnu Lorient.

Il prit doucement le petit garçon par le bras.

-Tu n'iras pas à l'école cet après-midi. J'ai besoin de ton aide. Viens avec nous au commissariat.

Léon hésita et chercha l'accord de sa mère. Elle pleurait de rage en jetant des regards assassins en direction de Cavro. Alors, il s'approcha tendrement d'elle, l'embrassa sur la joue et partit avec les deux hommes.

Dès qu'il fut dans son bureau, Gabriel fit vérifier les numéros des billets et eut la confirmation qu'ils provenaient bien du butin de l'attaque du Crédit Lyonnais de Meaux.

165

EXTERMINATEURS

EXTERMINATEURS

Pendant cette opération, Fauvert montrait une photographie de Roger Lorient au fils du concierge.

- C'était pas lui, affirma le gosse. -Tu l'as jamais vu ?

- Jamais.

Georges étala les portraits d'autres membres de la bande.

Le téléphone sonna.

Berthier décrocha, prit à l'écoute de son correspondant et reposa lentement le combiné.

- Br'lis vient de mourir, dit-il d'une voix blanche. Alain ne savait toujours rien des événements de la

nuît précédente et pensa que l'ancien commissaire principal avait péri de maladie ou d'un accident. L'expression de désespoir de Gabriel le surprit.

- Tu te sens mal ? demanda-t-il avec gêne.

- Si je ne lui avais pas demandé de m'aider, il ne se serait pas fait descendre.

- Je ne comprends pas.

Le policier était trop triste pour donner davantage d'explications à son ami.

- C'est lui ! dit alors l'enfant.

Il tendait la photographie d'un homme au regard dur. -Ange, balbutia Berthier. Le lieutenant de Lorient avant la guerre !

Des terrains vagues entouraient la vieille villa délabrée où Paul cachait les collaborateurs. Renaud s'occupait de les nourrir. Engagé adolescent dans la milice, il

166

n'avait pas pu être blanchi à la Libération. Monsieur Jean s'y était opposé.

Le jeune homme restait à l'écart des opérations extérieures, obéissait aux ordres et rongait son frein. L'espoir de pouvoir franchir la frontière motivait seul sa soumission au groupe. Louis avait promis d'organiser bientôt sa fuite. Il ignorait que ses compagnons ne s'embarrassaient pas de scrupules pour assassiner ceux qui achetaient leur aide. Pour lui, la filière fonctionnait normalement.

quatre hommes attendaient encore de quitter la France. Ils logeaient chacun dans une pièce de la grande résidence, comptaient les semaines avec impatience et surenchérisaient discrètement pour partir les premiers. Paul refusait de leur accorder ce privilège. Sa fermeté semblait sans appel.

Renaud en profitait pour jouer les entremetteurs, exigeant d'importants pourboires destinés à peser sur les décisions de son chef

sur l'ordre des départs. Il ne trichait d'ailleurs pas et tentait parfois de convaincre Louis afin que ce dernier influence les choix de Paul. Ce manège lui avait rapporté un joli petit magot. De quoi pouvoir voir venir quand il serait enfin installé au Portugal.

Francis et Paul arrivèrent pendant le déjeuner. Tout le monde mangeait à la même table. Du bois flambait dans l'âtre et chauffait le vaste salon.

Les convives s'arrêtèrent de parler en les voyant. Ils se dévisagèrent les uns les autres en se demandant lequel d'entre eux serait du prochain convoi. Paul resta muet jusqu'à la fin du repas. Il calculait le meilleur moyen d'en finir avec ces collaborateurs, évaluait la fortune qu'ils possédaient, regrettait de n'avoir pas pris cette décision 167

EXTERMINATEURS

quand ils étaient plus nombreux et pensait à la part du lion que Monsieur Jean s'était toujours accordée sur le butin. La sympathie de Louis pour Renaud lui posait aussi un problème. Il venait d'ailleurs d'en discuter avec Francis. Ce jeune homme n'avait pas leur cynisme. Son engagement reposait uniquement sur le fanatisme. L'idéologie nazie l'habitait encore.

Il fallait s'en débarrasser.

Les heures passaient. Louis n'arrivait pas. Ce contretemps était inquiétant. Paul se résolut à prendre le vélo pour aller à la poste de la ville la plus proche et téléphoner au Coq de l'Est. Il pédala difficilement dans les ornières et la boue gelée. Un vent froid lui mettait les larmes aux yeux. Une sourde colère l'envahissait. Louis n'avait qu'un seul défaut.

C'était son vice de voyeur.

À Alger, il l'avait surpris dans sa chambre avec un couple d'adolescents qui s'exhibaient devant lui.

Ils en parlèrent ensuite. Louis expliqua son besoin d'une telle pratique.

Paul l'accepta, considérant que les perversions de son complice ne le regardaient pas. Sauf lorsqu'elles perturbaient leur mission, comme la fois où il avait creusé un trou dans le mur de la chambre d'un collaborateur en fuite avec sa maîtresse...

La préposée de la poste lui obtint la ligne après plusieurs minutes

d'attente.

Le concierge de l'hôtel était au bout du fil et bafouilla quand Paul demanda si son ami avait bien quitté l'hôtel dans la matinée.

Puis une autre voix parla dans le combiné.

- qui le demande ?

Il se méfia, raccrocha et décida de prendre le premier train pour Paris.

Au cours du trajet, une brusque lassitude l'envahit.

168

EXTERMINATEURS

Depuis des années, le vol et le meurtre occupaient toute sa vie. Il n'en prenait pas grand plaisir, mais l'acceptait sans états d',me. Contrairement à Louis, aucune passion ne l'habitait. Les femmes l'intéressaient peu et leur fréquentation ne lui était même plus nécessaire. Le jeu l'ennuyait.

Tout l'indifférait. Sans vice et sans désir, il appréhendait le lendemain.

Une fois les collaborateurs et Monsieur Jean supprimés, un vide évident s'installerait dans son existence. Veiller sur Louis serait alors son seul dérivatif.

Il sortit de la gare du Nord, se dirigea à pas pressés vers le Coq de l'Est et aperçut de nombreux badauds sur le trottoir en face de l'hôtel.

Des policiers en uniforme les empêchaient de traverser la rue.

Prudent, il se mêla à la foule et tendit l'oreille.

- Poignardé, le mec ! éructait un garçon de café. Paraît que c'est une femme qui a fait le coup. Elle s'est livrée d'abord aux flics, leur a fait des aveux, puis s'est jetée par la fenêtre du commissariat.

-Mon fiancé m'a dit que c'est une juive, intervint une jeune fille.

Ancienne déportée ! Et le mort a été milicien avant de faire de la résistance.

-C'est qui, ton fiancé ? demanda un titi.

- Il est journaliste, répondit fièrement la demoiselle. Certain que la victime était Louis, Paul jugea préférable de s'éloigner.

Il se souvint alors que son complice portait toujours le petit carnet noir sur lui. A présent, la police devait l'avoir. Fuir au plus vite s'imposait.

Mais sans rien laisser derrière soi !

18

Moreau apprit le décès de Br°lis par un coup de téléphone de Fauvert.

Il resta longtemps immobile dans la librairie, furieux de n'avoir pas pu lui sauver la vie et incapable de rassembler correctement ses pensées.

Cette mort lui semblait injuste. Le désir de pouvoir la venger lui-même le harcelait. Son unique piste était la chevalière au blason.

Edouard se calma, fouilla parmi les étagères, dénicha un ouvrage qui traitait du sujet par classement thématique, le compulsa, reconnut le serpent avec deux queues accrochées aux ramures d'un cerf et découvrit que c'était le sceau des von Wunden. Ce nom lui sembla familier, mais sa mémoire refusait d'aiguiller son souvenir. Il pensa que Cyril Vandekest pouvait l'aider.

La porte de la boutique s'ouvrit et Aude Follet entra.

-Je n'osais pas venir, dit-elle en esquissant un sourire. On m'a dit que vous étiez parti de chez Joinovici en compagnie d'Angéline Santos. Ce qui prouve votre bon go°t.

L'ironie amère de la jeune femme agaça Moreau.

-Je n'ai ni l'humeur ni le temps pour une scène de jalousie. Pardonnez-moi.

171

EXTERMINATEURS

- C'est déjà fait.

-Je voulais simplement dire que vous m'excusiez. Il faut que j'aille voir mon oncle. Immédiatement...

- Ma Delahaye est là. Je vous y conduis. C'est loin ? -Non. Tout près.

Et j'ai envie de marcher.

- Incroyable ! Je suis ridicule auprès de tous mes amis qui vous ont vu partir discrètement avec cette Brésilienne ! Au lieu de vous reprocher votre infidélité et de signifier que cela mérite une rupture, j ' essaie de vous dire que votre incartade ne change rien à mes sentiments et j'ai l'impression que je vous emmerde, mon petit vieux.

- Ce n'est pas faux. Et puis, je ne vous ai pas aimée hier soir. Prenons un peu de distance pendant un moment, voulez-vous. D'ailleurs, j'ai de très importantes choses à régler. Maintenant, sortez. Je dois fermer la librairie.

Elle le gifla.

- Espèce de raté !

Edouard la regarda partir sans répondre.

quand sa voiture démarra, il mit les volets sur la vitrine de la boutique, verrouilla la serrure et marcha jusqu'chez son oncle.

Tania lui ouvrit.

- Tu me promets de ne pas le contrarier, murmura-t-elle. Il est dans un état de surexcitation impossible !

Moreau emprunta le couloir encombré de livres qui menait au bureau de l'écrivain et l'y trouva en pleine colère.

- Démission ! De Gaulle démissionne !

- C'est pas vrai ? Cyril hurla.

-Et il nous accuse, nous les communistes, d'être responsables de sa décision ! Un copain député m'a

172

EXTERMINATEURS

raconté la scène. Le Général s'est mis en civil pour lire sa lettre. Un texte court et manuscrit o ̃ il a dit que l'Assemblée lui avait donné pour t

,che de faire un gouvernement d'unanimité nationale dans lequel les trois grands partis auraient les postes essentiels et la plupart des

portefeuilles. Il a ajouté que l'exigence de l'un des partis a rendu sa tâche impossible et qu'il remettait donc le pouvoir à l'Assemblée.

- Tu savais bien que vous n'auriez pas les plus importants ministères.

- C'est pas une raison pour nous désigner de la sorte au peuple ! Frédéric Covart doit être drôlement content. Parce que je connais plus d'un militant qui va repenser à la révolution armée !

Edouard attendit qu'il se calme pour lui donner la raison de sa visite.

- Von Wunden, ça te dit quelque chose ?

- L'un des bouchers d'Auschwitz ? J'ai justement un dossier sur ce salaud.

Il remua des journaux et des livres, puis posa un classeur sur la table.

- Pas plus tard que ce matin, j'y ai ajouté un élément, dit-il en montrant le magazine où figuraient les portraits des bourreaux des camps de concentration.

D'autres photographies glissèrent d'une chemise mauve.

- Voilà sa fiche, grogna Cyril. Von Wunden Richard. Né le 11 février 1902 à

Munich. Petite noblesse bavaroise sans fortune. ...tudes de chirurgie à

Leipzig et à Paris. Assistant du professeur Hyppolite Morel. Membre du parti nazi en 1934. Nommé au service des recherches sur les greffes au camp d'Auschwitz. Brûlé vif dans son laboratoire...

173

EXTERMINATEURS

Tout en écoutant la lecture de l'écrivain, Moreau contemplait les photos et il reconnut la chevalière au petit doigt du Munichois.

- On est certain de sa mort ? demanda-t-il.

- Des bruits courent comme quoi il s'en serait peut-être tiré. On dit la même chose pour Hitler... En quoi ce t'intéresse ?

Edouard raconta ses visions. Vandekest connaissait les dons de

prémonition de son neveu.

Il les prenait au sérieux.

- Tu devrais aller voir Br°lis.

Moreau se souvint à temps qu'il fallait ménager le vieil homme. Son oncle n'était pas en état de recevoir la nouvelle de la mort de l'ancien commissaire principal. Adossée à la porte, Tania sentit son hésitation.

- N'oublie pas ton médicament, Cyril. Je vais reconduire ton neveu.

Elle fixait des yeux suppliants sur le libraire.

- Je saluerai Ferdinand pour toi, dit Edouard en partant.

quand ils furent sur le palier, la femme le retint par le bras.

- Il est arrivé quelque chose à Br°lis ? demanda-t-elle en chuchotant.

- Ferdinand est mort tout à l'heure...

-Je le lui dirai quand la pilule aura fait son effet. Merci de ton mensonge.

Le libraire embrassa sa tante et descendit lentement les escaliers.

Dehors, le froid était toujours aussi vif. Aux arrêts d'autobus, les Parisiens commentaient l'événement du jour. Certains conspuaient les communistes pour être

174

EXTERMINATEURS

responsables du départ de l'homme de Londres. D'autres accusaient de Gaulle d'impuissance à gouverner. On en venait presque aux mains.

Tout cela laissait Edouard Moreau indifférent. Il se concentrait sur Richard von Wunden, en appelait à toute la force de ses étranges pouvoirs pour tenter de le situer dans la ville et reçut enfin une image incroyable.

Le chirurgien nazi gisait mort sur le sol d'une chambre vide.

Nozières rangea le plan de la demeure de Ferrand, regarda Coralie boucler ses bagages et ricana.

- Tu pars avec lui ?

- Pour Nice, répondit la jeune femme. David veut que nous y passions tout l'hiver. Son appartement restera donc vide. Pour toi, la voie est libre.

Notre train est à 7 heures du soir.

-Comment vas-tu le plaquer, une fois sur la Côte d'Azur ?

- Je ne compte pas le faire.

Il comprit qu'elle ne plaisantait pas.

Une expression de défi flottait sur son visage.

- On peut savoir pourquoi ? demanda Eustache.

- Notre petite association est terminée, mon ami. Le Franz Hais, c'est mon cadeau d'adieu. Je change de vie. Tu préviendras ce cher Wiederberg pour qu'il me trouve une remplaçante. Ce ne sont pas les aventurières qui manquent.

Le cambrioleur sentit la discussion inutile. Aucun 175

EXTERMINATEURS

argument n'entamerait la décision de sa maîtresse. Il la perdait ainsi pour toujours.

Mieux valait l'accepter avec élégance.

Sans laisser éclater sa colère.

- Alors, bonne chance, ma belle.

-   toi aussi, dit-elle en sortant de la pièce.

Il alluma une cigarette, décrocha le téléphone et appela le Claridge.

Vingt minutes plus tard, Maximilien le reçut dans sa suite, l'écouta en jouant avec le bouton de manchette de von Wunden, puis éclata de rire.

-Coralie n'est pas bête. L'Anglais ne lui résistera certainement pas. Je ne serais d'ailleurs pas surpris qu'il l'épouse. Je vous trouverai un autre app,t.

Eustache soupira. La réaction résignée de l'industriel le décevait beaucoup. Recommencer l'aventure avec une autre fille lui paraissait au-dessus de ses forces. Il préférait aller retrouver ses amis en Turquie pour y reprendre son existence de proxénète. Mais l'argent manquait pour le voyage. Ses commissions sur les vols s'étaient évaporées. Il n'avait plus un sou.

- quand voulez-vous que je pique le Hais ? demanda-t-il.
- Nous avons le temps, cher ami. Jusqu'au printemps, non ?
- En attendant, comment je vais vivre ? Je suis fauché.
- Ce n'est pas mon problème.
- Vous me laissez tomber ? Je ne me laisserai pas faire. Wiederberg hésita.

Le désarroi du Suisse l'inquiétait.

Son comportement le rendait dangereux pour sa propre sécurité.

- Amenez-moi le tableau de Ferrand, demain matin, dit-il avec dureté. Ce sera notre dernier contrat. Vous

176

EXTERMINATEURS

êtes trop sentimental. Tant de fragilité conduit tôt ou tard à la faute.

Il le raccompagna, referma la porte et se tourna vers la salle de bains.

Victor Weil en sortit.

- Tu as tout entendu ?
- Oui, répondit l'homme aux yeux pers.
- Descends-le.
- La fille aussi ?
- Pas nécessaire... Elle tiendra sa langue. Son riche mariage en dépend...
- Tu vois l'autre, cette nuit ?

- Il faut en finir avec sa bande. Avant, je dois régler un détail, puis aller livrer le Vélasquez. La presse n'a encore rien publié sur le meurtre d'Hyppolite Morel. Et l'acheteur paye comptant. En dollars ! Nous, demain, on quitte ce pays. Je hais les changements de régime ! C'est mauvais pour les affaires.

Il glissa un Beretta dans sa ceinture.

Guy Vouillade n'aimait pas la tension qui régnait dans le groupe de militants réunis autour de Covart et Ivan. L'audace du projet d'insurrection les excitait. Chaque parole du trotskiste trouvait un écho approbateur parmi les conjurés.

- A la même heure, chacun de nous brisera la glace d'une borne de police dans tous les quartiers de Paris, répétait Frédéric. Il s'ensuivra une telle pagaille que les forces de l'ordre seront impuissantes à protéger la Chambre des députés.

177

EXTERMINATEURS

Il semblait s'enivrer de ses paroles.

- Ivan et moi avons minutieusement préparé l'investissement des endroits stratégiques. Si l'on ne peut pas éviter l'affrontement direct, tant pis !

L'essentiel est de ne surtout pas négliger les forces adverses. Dans un premier temps, nous assurerons des alliances forcées en prenant les membres du Comité central comme otages. quand ils verront notre succès, je pense qu'ils passeront dans notre camp.

Un jeune ouvrier demanda la parole.

- On devrait attendre un jour ou deux, déclara-t-il timidement. De Gaulle parti, les communistes peuvent très bien prendre la tête du gouvernement.

Mon chef de cellule le pense.

Vouillade intervint.

-Je suis d'accord pour attendre, mais pour une tout autre raison. Avec la démission du Général, les flics sont sur les dents. Ils craignent des manifestations. Cela diminue nos chances.

La porte du local s'ouvrit et Alain Fauvert entra.

- Tu es venu te joindre à nous ? ricana Ivan.

- Guy m'a indiqué votre lieu de réunion. J'ai quelque chose à dire à Covart. Seul à seul. Tu ne dois pas avoir peur, personne ne m'a suivi.

Le Russe fixa Vouillade dans les yeux.

- Tu joue les espions ?

Son interlocuteur soutint son regard.

- Non. J'essaie de vous empêcher de faire une conne-rie.

Le trotskiste soupira et sortit avec Fauvert.

- Renonce, dit simplement le communiste. Le contexte est défavorable. Tu vas envoyer les camarades au casse-pipe et moi, je sais que tu es un type sincère. Jusqu'ici,

178

EXTERMINATEURS

tes mains ont toujours été rouges du sang des salauds. Pas de celui des braves gens ! Et puis, pas mal des gars que tu as excités ne sont pas prêts à se battre avec leurs copains. Parce que, quoi que tu fasses, il y aura aussi des communistes sur ton chemin. Des gars de la base qui ne veulent pas qu'un coup fourré discrédite à jamais leur parti.

- Guy et toi n'arrêterez rien. Je ne vous permettrai, pas de donner l'alarme. Un mot de moi et les copains vous mettent hors course. Avec Ivan...

Fauvert l'interrompt.

- Le commissaire Berthier sait tout et il en a prévenu ses chefs. La garde républicaine est prête. L'armée aussi. Aucune diversion ne pourra leur faire quitter les postes qu'on leur a assignés.

-Tu bluffes.

- Alors, prends le risque. Vouillade et le Russe les rejoignirent.

- Tu décides quoi, Frédéric ?

- J'annule tout, grogna Covart. Je suis un révolutionnaire. Pas un boucher.

Ivan et lui retournèrent dans le local en baissant la tête.

- Tu le crois ? demanda Guy.

- Oui. C'est un mec bien.

19

Paul sortit de la gare de Taverny, dégagea le vélo de la consigne et pédala dans la nuit. Il se sentait mal. La mort de Louis le vidait de toute son énergie.

Les roues de la bicyclette s'enfonçaient dans la boue. Des flocons de neige fondue volaient autour de lui. Un vent venu du nord l'attaquait de face.

Monsieur Jean devait le rencontrer à minuit devant une péniche au quai de Bercy. Cela lui laissait le temps de tout régler. Il retrouva son calme en arrivant à la cachette.

Renaud lui tendit une tasse de café chaud.

- Et Louis ? demanda Francis.

- On ne l'attend plus, répondit simplement Paul.

- Du nouveau pour notre départ ? s'enquit l'un des collaborateurs.

- Montez dans vos chambres et préparez vos affaires. Nous vous emmenons tous les quatre. Cette nuit. Renaud, fais le plein du camion.

Le jeune homme s'étonna.

- Un voyage groupé ?

- Exact. Nous avons un contact qui attend à la frontière.

Francis resta seul avec lui.

181

EXTERMINATEURS

- Paul, je ne comprends pas.

- Louis est mort. Nous n'avons plus le choix. Débarrasse-nous de Renaud.

Le colosse ne discuta pas l'ordre. Il sortit dans la cour, approcha de son compagnon et attendit qu'il termine sa besogne.

- Je trouve que c'est imprudent, r,la le jeune milicien en fermant le bouchon du réservoir à essence. quatre à la fois ! Au moindre barrage, nous...

Un coup de tournevis dans la nuque le fit taire.

Le géant traîna son cadavre sous la grange.

Dans la cuisine, Paul versait du poison dans une bouteille de vin rouge.

Les collaborateurs descendirent avec leurs valises.

Ils déposèrent l'argent du passage sur la table et se regardèrent les uns les autres avec euphorie.

- ç la fin de vos ennuis, messieurs, dit Paul en leur versant à boire.

quand Francis revint de la cour, les quatre hommes se tordaient de douleur en rampant sur le plancher.

Leur agonie fut de courte durée. Le colosse les acheva en leur défonçant le cr,ne, puis fouilla les corps et les bagages. Argent, lingots d'or, montres de prix, diamants et bijoux s'entassèrent sur la table.

- Nous partagerons plus tard, dit Paul en mettant le tout dans un sac.

- Avec ce qu'il y a déjà dans les malles à Montparnasse, on est riches, affirma la brute. C'est d'ailleurs peut-être pas la peine de tuer Monsieur Jean. Moi, je pense...

- Ne pense pas, Francis. Tu en es incapable.

Il s'approcha du colosse et lui enfonça la lame d'un poignard dans le cour.

182

EXTERMINATEURS

- Mais pourquoi ? demanda le chauve.

-J'ai décidé de voyager seul.

Son complice s'affala sur le sol.

Paul porta le sac dans le camion, mit le moteur en marche, laissa le frein, prit un bidon d'essence et retourna dans la maison pour en asperger le sol, les murs et l'escalier.

Ensuite, il craqua une allumette.

Le feu prit instantanément.

Il sortit rapidement du brasier, sauta dans le camion et démarra.

Les flammes éclairaient sa fuite.

Paul n'en tenait pas compte.

Il filait récupérer le reste du butin à la consigne de la gare Montparnasse et comptait retrouver ensuite Monsieur Jean au rendez-vous de minuit.

Guy Vouillade éprouvait un soulagement à la suite du forfait de Covart et Ivan.

Il retournait à l'hôtel Deville en caressant l'espoir que la réunion des cinq principaux chefs de chaque parti principal de l'Assemblée pourrait aboutir à la nomination d'un homme de gauche à la tête du nouveau gouvernement. Les quinze délégués devaient déjà avoir commencé leurs discussions, mais les chances de Maurice Thorez pour remplacer le général de Gaulle étaient bien minces.

Plutôt qu'avoir un communiste comme chef, le MRP et la SFIO s'allieraient pour demander à Léon Blum de sortir de sa retraite.

183

EXTERMINATEURS

Il atteignait la Butte-aux-Cailles et se souvenait de la mobilisation autour du Front populaire, de la semaine de 40 heures, des congés payés et du grand défilé du 14 Juillet 1936 avec Marie-Hélène enceinte.

L'illusion de voir enfin revenir des lendemains qui chantent l'étourdissait de bonheur.

Sa femme l'attendait devant l'hôtel.

- Patrice a disparu, cria-t-elle en courant vers lui. Guy la prit dans ses bras, attendit que les sanglots

s'arrêtent et se tourna vers les autres locataires agglutinés autour d'eux.

- On l'a cherché partout dans le quartier, dit la vieille cartomancienne de la chambre 7 au premier étage.

-Faut prévenir la police, conseilla quelqu'un. Vouillade écarta la foule.

- Personne n'a rien vu ?

Les têtes se baissèrent dans un murmure négatif.

- Je vais faire le nécessaire, soupira le communiste. Il se dirigea vers un café ouvert, feuilleta l'annuaire

téléphonique et composa le numéro d'un commissariat à Montparnasse.

- Je voudrais parler à Gabriel Berthier.

Son correspondant lui demanda de décliner son identité et d'attendre.

Le patron du bistrot s'approcha de Guy.

- On ne s'aime pas tous les deux, dit-il en lui versant un verre d'alcool.

Je ne peux pas blairer les cocos, mais un enfant, c'est sacré. Bois ça !

C'est ma tournée.

La voix de Gabriel se fit entendre dans l'écouteur.

-Berthier. J'écoute.

-C'est Vouillade. Tu te souviens de moi ?

- Oui. T'es le pote à Fauvert.

- Mon fils a disparu. Il a neuf ans.

- Une fugue ?
- Je ne crois pas. Il avait de la fièvre et gardait la chambre.
- O t'habites ?
- La Butte-aux-Cailles. Hôtel Deville.
- Je t'envoie le collègue qui couvre le district. Un nommé Bertrand.
- Merci...

Il raccrocha, avala le rhum offert par le cafetier et revint devant l'hôtel au moment où un homme au pardessus chocolat y pénétrait.

L'agitation qui régnait dans l'immeuble inquiéta d'abord Yves.

Il craignait un acte désespéré de la part d'Hubert.

Les commentaires des voisins le rassurèrent.

On cherchait un enfant et personne ne faisait attention à lui.

Parvenu devant la chambre de son complice, il frappa trois coups discrets à

la porte et ouvrit. La pièce était vide. Un jeu de dominos traînait sur le plancher, à côté d'un illustré à la couverture jaune et rouge : Le Papyrus des Ming.

Il devina qu'Hubert avait emmené le gosse, referma la porte et redescendit les marches.

Un couple de vieilles filles le croisa.

- La police va venir, dit l'une d'elles en passant près de lui.

Yves s'en voulut aussitôt de n'avoir pas pensé à fouiller la chambre de son acolyte.

Des preuves de leurs activités pouvaient s'y trouver.

Il se contrôla pour ne pas courir, sortit normalement de l'hôtel et marcha en direction du métro.

Son chef devait lui téléphoner à Oberkampf à 10 heures. Il lui raconterait tout.

* * *

Les ciseaux brillaient sous la lumière jaune des cierges.

Au loin, l'église en ruine paraissait hantée par des myriades de feux follets.

La nuit venue, personne du hameau voisin n'osait en approcher.

Accoudé à l'autel brisé en son milieu, Julien fumait une cigarette et regardait la scène. Une cuvette d'eau bouillie était posée sur une chaise.

L'homme au visage couvert de pansements se tenait contre un prie-Dieu à

côté de la chaire.

Ange lui dégrafa le col de sa chemise, imbiba d'alcool du coton hydrophile, nettoya soigneusement la chair qui dépassait du masque et trancha le sparadrap qui retenait l'extrémité du tissu protecteur.

Ses mains déroulaient le long ruban, s'arrêtant seulement pour essuyer la transpiration de son compagnon ou dénouer un croisement compliqué par un habile coup de ciseaux.

Des portions de gaze épaisse apparaissaient entre les différentes couches de pansements.

Ange n'y touchait pas encore.

Il les contournait avec des gestes précis.

-L'eau ! exigea-t-il soudain.

Julien apporta la cuvette et mouilla les dernières por-186

EXTERMINATEURS

lions de bandage, pendant que l'autre les soulevait délicatement.

Un visage couvert de barbe apparut enfin.

-C'est réussi ? demanda leur chef.

- Nous le saurons bientôt, répondit Ange.

Il le guida jusqu'au bénitier sur lequel était appuyé un miroir, sorti de sa poche un blaireau, du savon et un rasoir droit.

- J'espère que Richard von Wunden n'a pas perdu la main.

20

L

Soulagé du revirement de Frédéric Covart, Alain s'était présenté au siège du parti communiste pour prendre connaissance des derniers événements. Le bureau politique échafaudait des stratégies en secret, tout en attendant officiellement le résultat des discussions de leurs chefs avec les responsables du MRP et de la SFIO. Fauvert ne leur avait rien dit à propos des plans du trotskiste. En revanche, il en avait bien informé son ami Berthier.

Morin l'aperçut et l'entraîna à l'écart.

- Tes vacances sont bientôt terminées, Alain. Jeudi, tu files à Nuremberg.

- Pour suivre le procès des nazis ?

- Ne dis pas de bêtises. Nous voulons que tu contactes les camarades tchèques qui seront présents. Je t'expliquerai les détails de ta mission avant ton départ.

Fauvert ne posa plus de questions et quitta la permanence pour se rendre au bureau de Berthier.

Dans la rue et dans le métro, tout le monde commentait la crise politique.

De Gaulle avait ses partisans. Le PCF aussi. Les discussions étaient tendues.

Alain s'en désintéressa vite. Les ordres reçus le 189

EXTERMINATEURS

contrariaient. Son voyage allait l'empêcher de continuer à suivre l'enquête sur l'assassinat de Lorient.

Au commissariat, Berthier travaillait toujours avec Cayro.

à son entrée, les deux hommes levèrent la tête vers lui.

- Du nouveau sur Ange ? demanda le communiste à Gabriel.

-Pas seulement, déclara Georges en désignant un calepin noir. La journée a été riche en événements. Je pense qu'on peut avoir confiance en vous. Bien que vous soyez du Komintern...

Le policier intervint.

-Ton ami Guy Vouillade m'a téléphoné.

- Pourquoi ?

- Son fils a disparu.

- Patrice ?

- Ce ne serait pas lié à une vengeance de ce trotskiste dont tu m'as parlé ?

- Non. Je venais justement te dire que tout est réglé de ce côté-là. Covart et son ami russe renoncent à leurs plans.

Le jeune homme blond bondit de sa chaise.

- Frédéric Covart ? quel plan ?

-Plus d'importance, répondit Berthier. Alain savait qu'une insurrection se préparait. Il me l'a raconté. Alors, j'ai tout verrouillé. Pour rien, apparemment... Revenons à notre sujet, Georges.

-Pas avant de savoir où l'on peut coincer ce révolutionnaire !

-La délation n'est pas mon fort, s'agaça Fauvert. Vous ne pensez quand même pas que je vais livrer un camarade à vos services ?

190

EXTERMINATEURS

- Vous préférez que vos frères staliniens s'en occupent ? Ils ont des tueurs pour ça et...

Cavro ne put terminer sa phrase et s'écroula sur le sol.

Alain l'avait frappé à la mâchoire.

-Vous l'avez bien cherché, soupira Berthier en aidant le jeune homme à se relever. Maintenant, passons aux choses sérieuses.

-Un instant, dit le communiste. Pour le gosse de Guy?

-Des collègues s'en occupent. J'ai prévenu Bertrand.

Chacun tenta de retrouver son calme.

Georges essayait le sang qui coulait de sa lèvre fendue.

- Une sacrée droite pour un vieux de cinquante ans, admit-il en grimaçant.

Le commissaire ouvrit un tiroir, en sortit une bouteille de rhum et remplit les tasses à café.

- Buvons en signe de trêve.

Ils trinquèrent et le jeune homme blond brandit le petit calepin noir.

- Tout à l'heure, un meurtre a été commis au Coq de l'Est. Un hôtel du nord de Paris. Un homme a été poignardé par une ancienne déportée. Rachel Béhar.

Une jeune juive rentrée d'Auschwitz. Sa victime n'est autre que Louis Mocanio. Un milicien qui aurait servi aussi la Résistance. Selon son dossier, il a bénéficié de l'appui d'un fonctionnaire chargé de statuer sur cette question. Grégoire Zandler. Je crois que Berthier le connaît.

-Très bien, déclara le policier. Il était dans mon réseau.

191

EXTERMINATEURS

- Comme agent de transmission, précisa Fauvert. Un gars efficace et de toute confiance.

Cavro vida son verre et continua.

- Avant de se suicider, elle a raconté que Mocanio avait défenestré son père au moment de l'arrestation de toute sa famille. Curieux qu'un gars pareil ait pu être blanchi... Mais l'essentiel n'est pas là. Dans sa poche, la victime avait un billet de consigne à la gare Montparnasse. Sur ma demande, un inspecteur a retiré le bagage et nous avons découvert une grande quantité d'argent, des bijoux et des diamants. Ce

n'est pas tout. Il possédait aussi ce petit carnet noir. On y trouve une liste de noms de collaborateurs en fuite. Devant chacun de ces noms, il y a des sommes écrites et la description d'objets de valeur. Tout est divisé en deux colonnes. Celle de gauche a 'Nous' ^a comme intitulé. À droite, on lit : '

Monsieur Jean' ^a. C'est une comptabilité pour un partage. Elle est précise.

J'ajoute que certains des bijoux décrits à gauche se trouvaient dans la malle de la consigne.

Alain prit le carnet, tourna les pages et le referma.

- Ce mec dirigeait une filière pour passer à l'étranger. Georges eut un rire moqueur.

- Oui et non. Nos services sont bien renseignés sur les salauds qui ont pu se réfugier en Espagne, au Portugal ou en Amérique du Sud. Ce n'est le cas d'aucun des collaborateurs figurant sur ce calepin. De plus, un fuyard ne paye pas son passeur en or, pierres précieuses ou bijoux. Il les garde comme capital pour s'installer dans un autre pays. J'en conclus que ces collaborateurs n'ont jamais quitté la France. Louis et ses copains devaient appliquer sur eux les mêmes méthode que celles des assassins qui trafiquaient autour de la ligne de démarcation.

192

EXTERMINATEURS

- Abattre et dépouiller les juifs qu'ils devaient aider à filer, dit Fauvert.

Cavro l'approuva d'un signe de tête.

- Rien à voir avec les ' Vengeurs' ^a ou les justiciers idéalistes.

- Ce serait plutôt dans les habitudes de Roger Lorient.

- Personne ne connaît un groupe appelé ' Les Vengeurs' ^a, dit Berthier. Et les exécutions de Lorient, du vieux Dosnard et de Morel n'ont rien d'aussi crapuleux. Les coupables les ont tués pour récupérer des documents.

- Cependant, j'ai trouvé un point commun aux deux affaires, dit Georges.

Malgré son passé trouble sous l'Occupation, ce Robert Laurentaux

qu'on a poussé hier sous le métro, il a aussi été reconnu comme résistant sur un certificat établi par Zandler.

Le policier p,lit.

- Vous ne pouvez pas soupçonner Grégoire ! cria Alain.

- Je vais me gêner !

Fauvert songea que le jeune homme blond réagissait comme un commissaire politique au temps des procès de Moscou. Sa ténacité n'égalait que son manque de patience. Il ignorait que Zandler avait autrefois sauvé la vie de Gabriel et d'une bonne partie du réseau.

-Grégoire n'est pas un traître, affirma-t-il. J'en réponds.

Cavro sortit plusieurs papiers de sa poche.

- Maintenant, voici les fiches des victimes de la fusillade d'hier soir dans la rue des Saules, dit-il lentement. Je passe sur les gardes du corps du Flamand. Mais pour les autres, c'est très intéressant. Tous de vulgaires criminels de droit commun. Avec leur casier judiciaire mystérieusement redevenu vierge après la Libération.

193

EXTERMINATEURS

Heureusement que mes services conservent une copie des fiches de chaque malfrat réhabilité. C'est encore votre cher Zandler qui est à la base de ces opérations.

Il se tut. Berthier restait muet. Alain prit une décision.

- Nous n'avons qu'à lui rendre visite dès maintenant.

- Sans moi, dit alors Gabriel. J'attends du nouveau pour Ange.

Georges regarda sa montre.

- 9 h 10. O` habite Zandler ?

- Boulevard Richard-Lenoir. Il regarda Alain.

- Allons-y tous les deux. Ils quittèrent le bureau.

Berthier attendit cinq minutes avant de décrocher le téléphone et

composer le numéro de Zandler. Personne ne lui répondit. Il n'en fut pas rassuré

pour autant.

21

Hubert ne pensait plus au massacre de la nuit précédente.

Il admirait les images du film qui défilaient devant lui.

Assis sur le fauteuil voisin, Patrice suivait aussi cette histoire de gangster au grand cour, sans en comprendre toutes les péripéties.

Après plusieurs parties de dominos, l'enfant avait lu Le Papyrus des Ming à

l'assassin.

-C'est de l'aventure et je trouve ça presque aussi beau qu'au cinéma, avait-il dit en tournant les pages.

- Si on y allait ? proposa l'adulte.

- O~ ? En Chine ?

- Non. Au cinéma !

- Ma mère va s'inquiéter si je ne suis pas là quand elle rentre.

-Moi, j'y vais...

Le petit garçon hésitait.

- Vous lui expliquerez pour qu'elle m'excuse ?

- Bien s'r. Va enfiler ton manteau. Je cherche un bon film dans le journal.

Patrice se couvrit chaudement et suivit le colosse dans les escaliers.

195

EXTERMINATEURS

EXTERMINATEURS

Aucun locataire ne les vit quitter l'hôtel Deville. Ils traversèrent Paris

en métro.

- O' c'est votre cinéma ?

- Place Blanche. Cinq stations après ce changement. Les voyageurs se bousculèrent pour descendre de la rame.

L'enfant suivait péniblement son compagnon.

- Pas si vite, dit-il.

- Monte sur mes épaules.

Les gens souriaient en pensant voir un père et son gosse.

Hubert courait en riant.

Ils arrivèrent enfin devant le Moulin Rouge et aperçurent le grand panneau publicitaire au fronton de la salle^

Deux visages d'hommes y entouraient le titre : A chaque aube, je meurs.

- Ce doit être bien, murmura Patrice.

Son nouvel ami s'excita en montrant les photos punaisées dans le hall.

-On y parle d'une prison en Amérique. Moi, je connais la prison, mais en France... Tu aimes George Raft et James Cagney ?

-qui c'est ?

- Tu verras. Ils sont formidables. Avant guerre, je voyais tous leurs films et je rêvais de leur ressembler.

Ils s'installèrent à l'orchestre au moment du générique.

Hubert se rongea les ongles pendant toute la séance.

Patrice oublia ses parents et souhaita que le film ne se termine jamais.

* * *

Ferrand. Sa montre-bracelet marquait 9 h 30. Il savait que Coralie et le millionnaire roulaient déjà en direction de la Côte d'Azur.

S'introduire dans l'immeuble fut un jeu d'enfant. Ses facultés de nyctalope lui permirent de progresser dans l'obscurité, de forcer aisément la serrure et de se repérer sans lumière dans l'appartement.

Victor Weil ignorait que Nozières avait ce pouvoir. Assis dans un fauteuil à côté du Franz Hais, il l'attendait. Sa main gauche tenait une torche électrique. Sa droite serrait la crosse d'un automatique muni d'un silencieux. Tuer son homme sur place lui convenait. Personne ne découvrirait le corps avant plusieurs mois. Maximilien et lui seraient alors très loin de Paris.

Il entendit le bruit feutré de la serrure qui cédait.

Eustache approchait lentement. Il vit l'homme aux yeux pers et se figea sur place en apercevant l'arme.

Le tueur ne discernait pas encore sa silhouette. Battre en retraite ne servait à rien. Sa panique fut de courte durée. Il se glissa silencieusement dans la chambre et aperçut la panoplie d'armes accrochée devant le lit.

Le complice de Wiederberg tendait l'oreille afin de repérer où se trouvait sa victime. Aucun bruit ne lui parvenait. Pas une seule lumière n'apparaissait. Il se demanda si le craquement entendu n'était pas le fruit de son imagination.

Nozières s'empara de l'arc et des flèches, se souvint avoir joué aux Indiens pendant son enfance et retrouva le geste exact pour décocher son tir en direction de l'homme aux yeux pers.

Touché à la poitrine, Victor l'cha l'automatique et la torche.

197

EXTERMINATEURS

Eustache visa la tête.

La seconde flèche traversa l'œil bleu du tueur.

Georges Cavo gara sa voiture de fonction devant l'immeuble bourgeois où

habitait Grégoire Zandler.

- Vous désirez le prévenir de ma visite ? demanda-t-il à Fauvert.

- Non. Montons régler ça en vitesse.

-Je comprends très bien votre amertume, mais ce n'est pas la première fois qu'un héros de la Résistance se laisse acheter. Les hommes sont faibles.

Tous ! Sans exception. Vous comme moi. L'héroïsme absolu est la vertu des fous.

Ils poussèrent le portail en chêne massif, gravirent des escaliers recouverts d'un tapis rouge grenat et sonnèrent chez le fonctionnaire.

- Pas là, dit Alain au bout de trois minutes.

Le jeune homme blond appuya sur la porte qui s'ouvrit en grinçant.

- Entrons quand même voir.

Un feu de bois éclairait une pièce au fond du corridor.

Ils avancèrent dans cette direction et découvrirent Grégoire Zandler étendu au pied de la cheminée de marbre.

Avec une balle dans la tête.

- Ce n'est pas un suicide, déclara Cavro en examinant le cadavre. Tué à bout portant. Il n'y a pas longtemps. Le corps est encore chaud.

Fauvert examina la pièce et s'approcha d'un secrétaire fracturé.

198

EXTERMINATEURS

- L'assassin savait ce qu'il voulait, dit-il en désignant le meuble.

Son compagnon l'approuva.

- Oui. Il cherchait la même chose que moi. Les fonctionnaires sont vraiment des gens incorrigibles. Ils conservent toujours des fichiers. Même si ce sont des fichiers qui peuvent les compromettre ou leur coûter la vie.

à 10 heures, Yves saisit le téléphone que lui tendait le patron du café de la rue Oberkampf.

Son correspondant lui ordonna de quitter immédiatement Paris.

-Hubert est le seul survivant avec moi, murmura Yves. L'ennui, c'est qu'il est parti de la Butte-aux-Cailles en emmenant le gamin de ses voisins. La police les recherche.

à l'autre bout du fil, la voix se taisait.

-qu'est-ce que je dois faire ? s'inquiéta-t-il.

- Rien. Disparaître. Le type du bistrot a une enveloppe pour vous. Avec l'argent de l'opération d'hier.

On raccrocha.

Yves paya sa communication et erra dans le quartier. La disparition d'Hubert l'obsédait. Il s'en sentait responsable.

* * *

Moreau ne parvenait pas à se concentrer. Il attendait de recevoir d'autres images de Richard von Wunden. Elles se refusaient à lui.

201

EXTERMINATEURS

La mort tragique de Br°lis pouvait être la cause du blocage. Edouard s'en sentait responsable. Il regrettait amèrement de s'être évanoui chez Joinovici.

Sans cette syncope, l'ancien commissaire principal vivrait encore.

Angéline et lui seraient arrivés à temps pour le prévenir du danger.

En pensant à la belle Brésilienne, il éprouvait un malaise. Son intuition lui soufflait confusément qu'elle était mêlée à la mort d'Hyppolite Morel.

L'hypothèse lui déplut. Il l'abandonna avec colère, saisit l'exemplaire de Chez Krull pris dans la bibliothèque de Dos-nard et le jeta au travers de la pièce.

- Rien ! hurla-t-il. Je ne trouve rien !

Le livre de Simenon s'était ouvert dans sa chute.

Moreau se baissa pour le ramasser et arrêta son geste en voyant que le texte imprimé n'était pas celui du roman.

Les pages portaient une écriture manuscrite.

Il les tourna une à une et comprit que c'était un fichier d'une bonne centaine de noms. Des collaborateurs ou des personnalités importantes de tous les milieux. Avec la nature exacte de leurs activités sous l'Occupation. Faute de témoignage défavorable, beaucoup d'entre eux n'avaient jamais été inquiétés, mais la preuve de leur culpabilité était inscrite ici. Détaillée, précise et imparable.

Hyppolite Morel, le Flamand et Roger Lorient figuraient dans le faux roman.

Le fils d'Auguste Dosnard y avait tout consigné.

C'était donc ça que cherchaient les assassins de son père.

Et le coupable figurait forcément dans ce fichier !

202

EXTERMINATEURS

L'excitation provoquée par sa découverte libéra son esprit.

Une image lui arriva enfin sans opacité.

Angéline Santos accrochait le Vélasquez d'Hyppolite Morel sur le mur de son jardin d'hiver, puis donnait une importante somme d'argent à un homme dont il ne put discerner le visage.

*

* *

-Von Wunden a fait du bon travail, dit Ange en caressant les joues rasées de son complice. C'est le Flamand tout craché ! On est au bout de nos peines. Si Denis et la bande de La Roulotte pensent que t'es leur patron, ton changement d'identité deviendra officiel. Tu n'as plus qu'à prendre la même voix brisée que lui et tout le monde t'appellera Manuel.

Roger Lorient contempla son nouveau visage avec satisfaction.

Aucune cicatrice n'était visible.

Même les rides du Flamand étaient à leur place.

Il alluma une cigarette et reposa le miroir sur le bord du bénitier.

- Pas mécontent d'être débarrassé de ces bandages. Trois semaines là-dessous ! De quoi devenir dingue. Heureusement que ça ne m'empêchait pas d'agir ! Sinon, je serais devenu neurasthénique à jouer les momies.

Il boutonna le manteau du Flamand, laça ses souliers et marcha en grimaçant dans l'église en ruine.

- Ses vêtements sont juste à ma taille, mais pas les 203

EXTERMINATEURS

chaussures. C'est une bonne pointure en moins que la mienne.

- Faut aussi que tu mettes ses bagues. Lorient peina pour les enfiler.

- Il avait les doigts moins gros que moi, ce con ! Julien rangeait plusieurs documents dans une mallette de cuir.

-Dommage quand même que vous n'ayez rien trouvé chez le vieux Dosnard, dit-

il en soupirant.

Roger l,cha sa cigarette et empoigna le chauffeur par le revers de sa veste.

- Parce qu'il n'y avait rien ! hurla-t-il. L'autre se dégagea.

- Mon oil ! quand je faisais équipe avec le petit ...ric à la rue Lauriston, il n'arrêtait pas de gribouiller des trucs sur tout le monde. Nous compris ! Une vraie manie ! Il consignait les détails des actions et les responsabilités que chacun y avait prises. Moi, je n'aime pas ça. Un fichier pareil qui se promène en liberté ! C'est un truc à nous conduire en taule.

- Non, dit le faux Manuel. ¿ te conduire en taule. Toi seulement ! N'oublie pas que Roger Lorient est mort l'autre nuit à Montparnasse et qu'Ange était à Londres pendant l'Occupation.

Julien blêmit et recula vers l'autel brisé.

- qu'est-ce que tu veux dire ?

- C'est simple, répondit son interlocuteur. Je possède maintenant plusieurs dossiers qui vont m'être très utiles pour régner complètement sur Pigalle en me faisant passer pour le Flamand. Il est regrettable que je n'aie pas pu m'emparer des preuves accumulées par ton copain ... ric, je l'admets. Cela nous empêche de faire pression sur ceux qui doivent figurer uniquement sur 204

EXTERMINATEURS

cette liste. Cependant, je connais leurs noms et j'ai d'autres moyens pour les neutraliser. Les tueurs de Manuel aiment l'action. Alors, ils en auront. Le chauffeur tentait de dissimuler sa peur.

- D'accord ! Il n'y a pas de problèmes, dit-il en respirant mal.

- Erreur. Il y a un problème. Ce problème, c'est toi. Et en plus, tu ne nous sers plus à rien.

- C'est pas possible ! cria Julien. J'ai fait mon boulot correctement. J'ai écrasé le concierge. Merde, je suis votre ami. Mon Dieu...

Il leva les yeux vers un crucifix épargné par les bombardements.

-Le temps nous manque pour te laisser faire une prière, s'excusa Ange en dépliant le rasoir droit encore couvert de mousse.

Julien tenta de fuir, mais Lorient lui lança un prie-Dieu dans les jambes.

Il s'écroula sur les dalles poussiéreuses.

La lame se posa contre sa gorge.

- Gigote pas comme ça, ricana Ange. Tu vas mettre du sang partout.

23

La lumière se ralluma dans la salle du Moulin Rouge.

- Ce George Raft, quel type î dit Hubert avec enthousiasme. T'as pas aimé ?

Patrice somnolait.

- Faut rentrer. Mes parents doivent s'inquiéter. C'est tard.

Son compagnon regarda sa montre.

- 11 heures du soir. Moi, j'ai soif.

Il entraîna l'enfant sur le boulevard de Clichy.

Malgré la pluie, une grande animation régnait dans le quartier. Les portiers des cabarets donnaient du boniment. Des prostituées racolaient discrètement à cause de la présence de patrouilles de police à la station de métro.

La vue des uniformes inquiéta Hubert.

- On va rentrer à pied, dit-il en renonçant à entrer dans un café.

Trop fatigué pour protester, Patrice le suivit vers Pigalle.

* * *

207

EXTERMINATEURS

Moreau était trempé en arrivant chez Angéline. Le besoin de vérifier son intuition l'exaspérait. Il aperçut de la lumière au rez-de-chaussée, s'efforça de retrouver son calme et sonna.

Le serviteur noir lui ouvrit.

- Je veux parler à madame, exigea le libraire en forçant la porte.

L'Africain n'opposa pas de résistance.

- Elle est au jardin d'hiver. Edouard s'y précipita.

La Brésilienne l'accueillit avec un sourire.

- J'espérais que vous viendriez, dit-elle. J'avais d'ailleurs dit au domestique de vous laisser entrer. Mais vous grelottez, mon ami ! Enlevez vite ce manteau, sinon vous allez inonder mes tapis et attraper une pneumonie.

Il ne l'entendait pas.

Ses yeux fixaient le Vélasquez accroché au mur à la place du Picabia.

Angéline suivit son regard.

- C'est une toile magnifique, n'est-ce pas ? Dans cette pièce, elle dépare un peu avec les autres tableaux. Trop de différence de style. Je l'ai pendue seulement pour l'admirer ce soir. Tout à l'heure, je la monterai dans ma chambre.

Moreau la saisit par les poignets.

- Vous savez d'où vient cette peinture ? cria-t-il. La Sud-Américaine se dégagea.

- Bien entendu ! répondit-elle d'un ton sec. Je l'ai achetée à l'homme qui l'a volée chez Hyppolite Morel. Cet imbécile de chirurgien n'est qu'un spéculateur sans goût. Il ne mérite pas de jouir d'un tel chef-d'œuvre.

Edouard fut décontenancé par la franchise de la Sud-Américaine. Il perdit toute colère et se souvint alors

208

EXTERMINATEURS

que la police avait interdit de diffuser la nouvelle de l'assassinat d'Hyppolite Morel. La complicité d'Angéline Santos dans ce crime lui apparut moins évidente. Elle alluma nerveusement une cigarette, se planta devant son visiteur et le regarda avec un vague mépris.

- Vous êtes choqué parce que je m'offre des œuvres d'art dérobées à

d'autres collectionneurs ? Vous n'ignorez quand même pas que toutes les passions se passent de scrupules. L'argent m'aide uniquement à obtenir ce "

que je veux vraiment. Je possède d'ailleurs d'autres toiles volées.

qu'allez-vous faire ? Me dénoncer ?

- Vous êtes mêlée à un meurtre. Angéline Santos sursauta sous l'accusation.

- Moi ? Le meurtre de qui ?

Moreau raconta l'assassinat du chirurgien. La femme écoutait avec stupeur.

Elle perdait son assurance.

Dehors, la pluie tombait plus fort. Les gouttes d'eau tambourinaient sur les vitres de la véranda. Un vent soudain balançait les branches sans feuilles des arbres du jardin.

- Je ne pouvais pas savoir, dit la Brésilienne quand le libraire eut terminé son récit. C'est trop atroce.

Elle se blottit dans ses bras, gémit et éclata en sanglots. Il était ému de la voir pleurer comme une petite fille. Son innocence ne faisait pas de doute.

- qui vous a vendu le Vélasquez ? demanda-t-il doucement.

- Maximilien Wiederberg. Il est venu me l'apporter vers 10 heures.

- qui est-ce ?

-Un Suédois que j'ai connu par l'intermédiaire de Victor Weil, l'homme aux yeux pers que vous avez vu chez Joinovici. C'était trois semaines après mon retour

209

EXTERMINATEURS

à Paris. Je venais d'acheter le beau Renoir qui est dans le salon. Il m'a dit travailler pour une personne susceptible de m'obtenir de superbes toiles par un marché parallèle et il m'a mise en contact avec Wiederberg.

Un riche industriel spécialisé dans le trafic d'œuvres d'art. Maximilien m'a d'abord procuré un très joli Vermeer. Et la semaine dernière, lors d'une vente où Ferrand s'est approprié le Franz Hals, il m'a proposé ce Vélasquez. J'ai accepté qu'on le vole pour moi.

Edouard pensa que Wiederberg et von Wunden ne faisaient qu'un.

En regardant le tableau, il recevait l'image de la chevalière au blason.

Un serpent avec deux queues accrochées aux ramures d'un cerf.

Mais simultanément, une autre vision vint s'y superposer.

Celle de Richard von Wunden mort dans une chambre vide.

Une chambre qu'il connaissait sans pouvoir la situer.

- O^ù peut-on trouver ce Suédois ?

- Il occupe une suite au Claridge, répondit la Brésilienne.

- J'appelle la police, dit Moreau en se dirigeant vers le téléphone.

Il stoppa son geste en pensant aux conséquences. Si la justice n'impliquait pas Angéline dans l'assassinat du chirurgien, elle serait sûrement poursuivie pour complicité de vol et recel. Cette idée lui fut intolérable.

La seule solution restait de négocier son immunité avec Berthier.

Il composa le numéro de son bureau au commissariat. Gabriel y était encore.

Le libraire lui demanda de le

210

EXTERMINATEURS

rejoindre chez la Sud-Américaine, raccrocha, constata avoir emporté le faux exemplaire de Chez Krull et se demanda si le jeune Dosnard y avait fiché

Wiederberg. Personne ne figurait sous ce nom.

* * *

I

Eustache ramassa le peu d'argent qui traînait encore chez David Ferrand, fit les poches de Victor Weil et n'y trouva que quelques billets de cent francs.

Cela ne suffisait pas pour repartir en Turquie.

Comme Maximilien avait donné l'ordre de le tuer, voler le Franz Hais n'avait plus de sens.

Il décida de se rendre au Claridge.

Le concierge du palace le reconnut.

-M. Wiederberg n'est pas là, prévint-il avec obséquiosité.

-Il a quitté l'hôtel?

- Non. Il part demain matin.

Eustache simula une sortie et profita d'un instant d'inattention de l'employé pour s'introduire dans les étages.

La serrure de la chambre de l'industriel céda en un instant.

Il entra dans la suite sans allumer la lumière, explora les moindres recoins de deux pièces adjacentes, ne trouva pas d'argent, vit une pendule qui marquait presque minuit et s'installa dans un fauteuil.

Le fait d'avoir tué un homme l'épatait. Lui qui fuyait toujours les bagarres et détestait la violence, il venait d'assassiner quelqu'un. Et cela lui avait même plu !

211

EXTERMINATEURS

Un sentiment de puissance insoupçonnée le galvanisait depuis son crime.

En découvrant le plaisir de donner la mort, il se sentait euphorique.

L'arme de Victor pesait dans sa poche.

Il la prit dans sa main, caressa le silencieux et attendit l'arrivée du Suédois.

24

quand Fauvert et Cavro revinrent dans le bureau de Berthier, l'inspecteur Laurent les informa que le commissaire était parti en expédition.

-C'est à propos d'Ange ? demanda Alain.

- Peut-être que oui. Ou bien c'est pour le mioche qui a fugué. Son collègue Bertrand lui a téléphoné qu'on avait repéré un homme ivre avec un enfant du côté de la Bastille. Mais on les a perdus dans les ruelles qui descendent vers la Seine.

Le téléphone sonna.

Laurent prit la communication.

- Non. Gabriel n'est pas là... D'accord. Je le préviens dès son retour.

Il raccrocha et se frotta les mains.

- qu'est-ce qui vous rend si joyeux ? demanda Georges.

- Ange a été repéré à Pigalle. Il conduit une voiture. Et vous savez qui est son passager ?

- Von Wunden, dit Alain.

- Non. Le Flamand !

Le jeune homme blond regarda le communiste.

- Si on allait à Montmartre ? Fauvert sourit.

213

EXTERMINATEURS

EXTERMINATEURS

-J'allais vous le proposer.

Avant de sortir, Georges se retourna vers Laurent.

- quand vous verrez Berthier, dites-lui qu'on a assassiné Grégoire Zandler.

Mes hommes sont sur le coup.

*

* *

Ange gara son automobile devant La Roulotte.

- Fais-moi entendre comment tu prends la voix du Flamand, conseilla-t-il à

Lorient.

Le faux Manuel s'exécuta.

- Au poil, dit son complice. Tu aurais pu être acteur. Ils descendirent du véhicule et entrèrent dans le cabaret.

Leur arrivée étonna le personnel de la boîte de nuit. La fille du vestiaire s'évanouit. Le barman abandonna son poste pour avertir Denis du retour du patron. Un dandy approcha d'eux en bafouillant.

- On vous croyait mort.

- Sans Ange, je le serais, répondit Roger en imitant parfaitement le timbre éraillé de la voix du Flamand.

*

* *

Gabriel Berthier feuilletait le faux exemplaire de Chez Krull en écoutant le plaidoyer de Moreau.

- Si Angéline restitue à leurs propriétaires les tableaux achetés au Suédois, on peut annuler les poursuites contre elle. L'important est de coincer Wieder-berg. Si mes visions sont justes, il est en cheville avec

Richard von Wunden. Parce que je suis certain que von Wunden n'est pas du tout mort brûlé dans son laboratoire à Auschwitz !

- Nous le savons depuis ce matin, dit le commissaire. Par le témoignage du fils du concierge de la maison où Lorient a explosé. Au début de la semaine, il a vu son père discuter avec lui et Ange.

- Ange ? Le truand réfugié à Londres pendant la guerre ? Le grand copain de Roger Lorient ? Ce qui voudrait dire qu'Ange et von Wunden travaillent ensemble.

Berthier ne répondit pas et fronça les sourcils en lisant une des fiches écrites par ...ric Dosnard.

- Avec ça, on tient Manuel ! cria-t-il. Toutes les preuves de ses crimes sont rassemblées dans ce fichier ! Je tiens enfin ce fumier !

- On sait ce qu'il est devenu depuis la fusillade de la rue des Saules ?

- S'il est vivant, il va réapparaître tôt ou tard. Maintenant, ses protections ne seront plus assez fortes pour lui éviter le peloton d'exécution ou la guillotine.

La Brésilienne s'impatienta.

- Si vous désirez arrêter Maximilien, dépêchez-vous de le faire. Rien

qu'avec l'argent que je lui ai donné pour le Vélasquez, il peut quitter Paris à tout moment Je me souviens d'ailleurs qu'il m'a dit avoir une dernière formalité à régler avant de plier bagage.

- Vous avez raison, admit Gabriel. Je vous emmène au Claridge.

- Prenons ma voiture, proposa Angéline. Elle est plus rapide.

IL

25

La promenade nocturne de Patrice et Hubert s'interrompait à chaque café

encore ouvert.

Le petit garçon y regardait l'adulte boire du vin.

Après quelques verres, ils reprenaient leur marche sous la pluie.

- C'est beau la Seine dans la nuit, balbutia l'ivrogne. Faut que je te montre ça.

Des poussées de fièvre étaient toute résistance au petit garçon. Les cheveux trempés, il avançait en grelottant. Le vent lui glaçait les os.

Hubert monologuait.

- quand j'avais ton âge, je me sauvais du lit pour voir Paris la nuit. Il y avait du monde partout. Et plein de lumières, des autos, des marchands de guimauve, des stands de tir, des manèges de chevaux de bois, des bals...

Moi, j'y ai appris la vie autant qu'au cinéma. Maintenant que t'es mon ami, je vais te raconter comment on devient un caôd. D'abord, faut pas avoir peur de la prison.

Le colosse était ivre et faisait sans cesse des détours pour éviter de trop approcher les patrouilles de police.

- Faut pas non plus avoir peur de la bagarre, ajoutait-il en hochant la tête. Ni de tuer. Mais moi, j'ai trop tué. Je ne veux plus.

217

EXTERMINATEURS

Il s'arrêta pour pleurer en silence. Patrice chercha le moyen de le consoler.

- Un héros pleure pas, monsieur.

Hubert essuya ses larmes, prit la main de l'enfant et se baissa vers lui.

-T'as raison... Mais je ne suis pas un héros.

Ils descendirent vers les quais de la Seine. La pluie redoublait de force et la bourrasque soufflait toujours. Patrice n'en pouvait plus.

Il s'écroula sur les pavés.

Hubert réalisa enfin l'épuisement de l'enfant et le prit dans ses bras.

- On va s'abriter là. Aux entrepôts de Bercy. Ils descendirent sur le quai.

Le fleuve se gondolait sous les rafales de pluie. Les coques des bateaux se heurtaient dangereusement les unes contre les autres. De gros tonneaux de vin mal arrimés roulaient parfois avec un bruit de tonnerre.

L'homme porta le gamin sous un hangar délabré. Le toit fuyait de partout.

D'énormes rats cavallèrent à leur approche.

-Repose-toi, mon gars, dit Hubert en posant le gamin sur le sol. Et n'aie pas peur, je veille parce que...

Il s'interrompit en entendant quelqu'un siffler.

Un homme avançait le long d'une péniche chargée de caisses et de bonbonnes.

Ses épaules se courbaient à peine sous la tempête. Un sac pendait à son bras. Il n'avait rien d'un marinier. Son pardessus trempé semblait être de bonne coupe. Un chapeau aux larges bords le protégeait de la pluie.

Hubert entendit bientôt un autre sifflement et tourna la tête dans la direction opposée.

EXTERMINATEURS

Une silhouette se découpait dans un rideau de pluie tourbillonnante.

Paul plongea la main dans le sac, serra le manche de son couteau et attendit que Monsieur Jean parvienne à sa hauteur.

L'autre avançait lentement.

Hubert distingua un personnage d'une grande élégance.

Maximilien Wiederberg était à l'heure pour son rendez-vous de minuit.

-Fichu temps, r,la l'industriel. Louis n'est pas là ? Ce n'est pas trop grave. Donnez-moi le petit carnet pour qu'on fasse nos comptes.

-Louis est mort, Monsieur Jean. Et je n'ai pas de carnet.

- Je ne comprends pas.

-D'ailleurs, tout le monde est mort. Sauf moi. Et vous.

La distance empêchait Hubert d'entendre ce qu'ils se disaient.

- La police ? demanda le Suédois. J'espère que vous n'avez pas été suivi.

- Rien à craindre de ce côté-là, ricana son interlocuteur.

Il sortit sa main du sac et lança son couteau.

Maximilien tira au travers de la poche de son pardessus d'astrakan.

Paul reçut la balle en plein cour et s'affala sur le quai.

Son adversaire avait évité la lame de justesse.

En voyant cette scène, Hubert repensa à la fusillade de la rue des Saules.

Il hurla en se précipitant vers le Suédois.

219

EXTERMINATEURS

- Assez de tueries !

D'instinct, le petit Vouillade recula dans l'obscurité. Wiederberg arrêta la course du colosse en vidant son chargeur sur lui.

Le nouvel ami de l'enfant criait :

- Trop de sang ! trop de sang !

Criblé de balles, il tomba à genoux en pleurant.

Le Suédois lui donna le coup de gr,ce et avança vers le hangar.

Patrice se cacha derrière un wagonnet et retint sa respiration.

De l'autre côté de la Seine, des ombres sortaient d'une cabane.

Maximilien s'arrêta.

La police allait être alertée.

Il s'enfuit en regrettant de ne pas pouvoir fouiller les deux cadavres.

Gare de Lyon, un taxi le dépassa et ralentit.

- Je vous pose quelque part, mon prince, proposa le chauffeur.

- Opéra, répondit Wiederberg.

L'homme démarra et rouspéta contre la pluie.

Son passager ne l'écoutait pas.

Il songeait à brouiller les pistes, au cas o' des témoins l'auraient vu.

Arrivé à destination, il marcha jusqu'à la place de la Bastille, entra dans un bar, commanda de l'alcool, joua machinalement avec le bouton de manchette de von Wunden et vida son verre.

26

Assis à une table de La Roulotte, Roger Lorient s'appliquait à emprunter les tournures de phrases de Manuel, répétait ses gestes familiers et imitait son regard.

L'illusion était parfaite.

On le prenait pour le Flamand.

Ange restait à l'écart, lustrant la chevalière de von Wunden sur le

manche de sa veste et se félicitant de la justesse de son plan.

-Les flics sont venus poser des questions, disait Denis. La rumeur de ta mort courait dans Montmartre et ça aiguisait les appétits. Les bandes adverses se sont aussi demandé ce que tu fabriquais avec Br°lis.

- On a identifié les gars qui m'ont attaqué ? demanda le faux Manuel.

Denis baissa les yeux, visiblement embarrassé.

-Tout ce qu'on sait, c'est qu'ils ne travaillaient pas pour tes rivaux. Ce ne sont pas des types de Montmartre. Si Lorient n'était pas mort, je dirais que le coup vient de lui.

Il se tut en jetant un regard dur en direction d'Ange.

-Roger n'aurait pas fait ça, affirma l'imposteur. Tu le juges mal.

221

EXTERMINATEURS

- Ce n'est pas toujours ce que tu as dit. Ange sourit.

- quand j'ai appris que les ´ Vengeurs ^a avaient exécuté mon chef, j'ai pensé que Manuel allait être leur prochaine cible. ç cause des accords qu'ils avaient conclus récemment par l'intermédiaire de notre ami allemand.

Alors, je me suis tenu prêt à intervenir pour le protéger. Ce n'était pas du luxe parce que ce sont forcément eux qui ont fait le coup de la rue des Saules. Des idéalistes, mais très maladroits ! Pas un n'en a réchappé. Et moi, j'ai sauvé la vie de votre patron.

- Je ne crois pas dans ces ´ Vengeurs ^a, s'entêta le gérant.

Le faux Flamand contrôla son agacement devant les doutes de Denis.

- Tu dis ça parce que Ange devient mon lieutenant à ta place.

Les derniers clients avaient quitté le cabaret. Il ne restait plus là que les hommes de la bande. Ils se regardèrent avec stupéfaction.

- On peut en discuter ? questionna le truand d'une voix ferme.

Lorient le fixa dans les yeux.

-J'ai de grands projets. Tu y tiendras un rôle de premier plan. En fait, je pense faire de toi mon associé.

Denis se méfia.

-Toute la pègre est contre nous. On résiste parce qu'on a transformé La Roulotte en forteresse et que tes amis politiques craignent la diffusion de certains documents qui les saliraient. Ce n'est vraiment pas le moment de faire des vagues. Surtout après le massacre de la rue des Saules.

222

EXTERMINATEURS

- Ange n'est pas venu les mains vides. Dans quelques jours, la ville nous appartiendra et...

Il s'interrompt en entendant la porte du cabaret s'ouvrir.

Cavro et Fauvert pénétraient dans La Roulotte.

- On ferme, signala le barman.

Les deux hommes aperçurent Ange et celui qu'ils crurent être Manuel.

- Juste un verre, insista Georges. On est gelés. Lorient identifia aussitôt Fauvert et voulut tester sa

métamorphose.

- Venez donc boire quelque chose avec nous, dit-il de sa voix contrefaite.

Le jeune homme blond redouta un piège. -C'est gentil, mais on ne compte pas rester. -Ne vexons pas ces messieurs, déclara Alain en entraînant son compagnon vers le groupe. Ils s'installèrent à leur table. Ange posa la main sur le bras de Cavro.

- Nous nous connaissons, je crois. Londres. En 1942. Vous y étiez très actif. Moi aussi, mais pas dans la même branche.

- En effet, Ange. Je me souviens très bien de vous. Lorient décida de jouer serré.

- Alors, Fauvert, toujours ami du commissaire Ber-thier ? Je l'aime bien...

C'est un flic courageux, mais un peu téméraire. Prenons une coupe de Champagne entre amis.

T

27

Le concierge du Claridge informa Berthier que Maxi-milien Wiederberg n'était toujours pas rentré.

- On l'attend, décida Moreau.

Angéline Santos se laissa tomber dans un fauteuil et alluma une cigarette.

- Demandez si Weil est dans sa chambre. Il loge ici. L'employé donna une réponse négative au commissaire.

- Ils doivent être quelque part ensemble, déclara la Brésilienne.

Gabriel hésitait.

- Je vais téléphoner à mon bureau.

À l'autre bout du fil, Laurent l'informa de la présence d'Ange et du Flamand à Montmartre et le prévint que Cavro et Fauvert s'étaient rendus à

La Roulotte.

- Ils ont vu mon ami Zandler ?

Laurent hésita quelques instants avant de répondre.

- Oui, mais... Ils l'ont trouvé mort. Assassiné. Berthier se troubla et resta silencieux.

- Gabriel ? s'inquiéta son correspondant. Le commissaire se reprit.

- Et pour le petit Vouillade ? Rien de neuf ?

- Pas encore.

225

EXTERMINATEURS

- Lagneau est là ?

- Oui. Besoin de lui ?

-Dis-lui de venir tout de suite au Claridge. Avec deux hommes. Pour qu'il s'y mette à la disposition d'Edouard Moreau. Il lui expliquera tout.

Il raccrocha d'un geste las et revint vers le libraire.

- J'ai demandé du renfort, murmura-t-il pour ne pas que le concierge puisse l'entendre. Lagneau arrive. Moi, je ne peux pas rester avec vous. Il faut que j'aille à Pigalle. Vous êtes armé ?

-Non.

- Alors, planquez-vous dans la voiture de madame. Si le Suédois arrive avant Lagneau, il vaut mieux qu'il ne vous voie pas. Je vais demander un taxi.

L'annonce de la mort de Zandler l'assommait. Le portier du Claridge lui trouva une voiture.

- Montmartre, ordonna le commissaire. Le chauffeur démarra sous la pluie.

Hébété à l'arrière du véhicule, Berthier voyait les rues de Paris défiler comme des paysages de cauchemar.

Les fantômes émergeaient de partout.

Tout avait commencé plusieurs mois auparavant. De nombreux miliciens et collaborateurs étaient alors blanchis du jour au lendemain. D'autres fuyaient le pays avec une facilité déconcertante. Gabriel ne le supportait pas. Sans en avoir la preuve, il soupçonnait Zandler de livrer des certificats de complaisance.

À cette époque, Georges Cavro n'était pas encore chargé du dossier. Son zèle servait les états-majors gaullistes pour la mise en place d'une nouvelle Assemblée. La politique prenait le pas sur son instinct de justice.

Berthier avait fini par inviter Grégoire Zandler à dîner dans un restaurant discret de l'avenue Montaigne. Leur

conversation porta d'abord sur les lenteurs de l'épuration. Le fonctionnaire biaisait à chacune des questions embarrassantes de son compagnon de Résistance. Le policier finit par lui livrer ses doutes.

- Tu as tellement besoin d'argent, Grégoire ?

- J'aime les femmes, mon vieux. Avec mon physique ingrat, je dois les payer. Tu n'imagines pas comme elles peuvent être rapaces ! Mais il m'est impossible de m'en passer. Alors, je m'arrange pour avoir des ressources parallèles.

- En trahissant ton idéal.

- J'ai fait ma part, répondit Zandler en désignant les cicatrices de brûlures qui descendaient le long de son cou. Tu te souviens ? J'ai eu la gorge, le torse et le ventre brûlés en te sauvant la vie sous les bombes ennemies. Un peau pareille, ça n'a rien de bien séduisant pour les jeunes filles. Avec ma gueule, ce n'est déjà pas facile ! Tu comprendras qu'une cuirasse de lézard violacé n'arrange rien.

- Je suis flic, Grégoire.

- Alors, arrête-moi ! Je te signale quand même que d'autres fonctionnaires en croquent aussi. Et eux, ils n'ont pas l'excuse d'être un grand brûlé !

En regardant son ami, Gabriel souffrait. Une étrange idée succéda bientôt à

sa compassion. Elle était en contradiction avec son éthique. Il tenta de l'écarter de son esprit. Sans y réussir.

- Je te propose un marché, finit-il par articuler d'une voix blanche.

- Je démissionne et on oublie tout ? ricana le fonctionnaire.

- Non. Je veux que tu fasses libérer certains condamnés-227

EXTERMINATEURS

nés de droit commun et que tu blanchisses leur casier judiciaire. Et moi, je te couvre pour le reste.

Zandler fut stupéfait de la proposition du commissaire.

Il accepta pourtant l'arrangement et ne chercha jamais à savoir ses raisons.

Berthier échafauda son plan d'action avec la complicité de Pascal, un voyou de Belleville devenu authentique héros de la Résistance.

Il monta une bande de tueurs dont Zandler blanchissait le pedigree.

Leurs missions consistaient à éliminer des collaborateurs et des miliciens ayant échappé à la justice. Dans la confusion générale qui suivit l'armistice, ces exécutions posèrent peu de problèmes. Yves avait déjà

rejoint le groupe, mais Pascal était le seul à savoir que Berthier commandait les meurtres. Il en profita pour tenter de le faire chanter.

Gabriel le tua et continua de diriger le groupe en donnant ses ordres à

Yves, sans jamais se faire connaître de lui.

Personne de la bande ne connaissait donc son identité.

Il se ruinait à payer les contrats qui prenaient les pires traîtres pour cibles. Tortionnaires de la rue Lau-riston. Complices français de la Gestapo. Miliciens fanatiques comme Robert Laurentaux. Truands à double jeu. Mais la veille, l'opération contre Manuel avait été un désastre et il s'en voulait de s'être servi de Ferdinand Br°lis pour tenter de coincer le Flamand.

Zandler aussi était mort. Assassiné par qui ? Il l'ignorait. Sa disparition ne le protégeait pas des recherches de Cavo. Le fonctionnaire pouvait avoir laissé des tra-228

EXTERMINATEURS

ces de leur accord. Georges les avait peut-être déjà trouvées.

Tout à l'heure, Yves lui avait dit qu'Hubert était parti avec le fils de Guy Vouillade. Bertrand les recherchait. L'étau se resserrait donc aussi de ce côté-là. Hubert pourrait parler à son collègue. Cavo s'en mêlerait alors et ne l'cherait pas le morceau ! Son anonymat deviendrait fragile.

Il voulut prendre son étui à cigarettes dans sa poche intérieure et sa main rencontra le faux exemplaire de Chez Krull.

Son humeur changea aussitôt en songeant que ce livre contenait suffisamment de preuves contre le Flamand pour le faire condamner à

mort.

Il ordonna au chauffeur du taxi de le déposer au commissariat le plus proche.

28

Eustache Nozières s'impatiait.

Son envie de tuer diminuait. L'idée de renoncer à sa vengeance germa en lui. La mort de l'homme aux yeux pers tenait de la légitime défense, mais pour abattre Wiederberg, il manquait trop de sang-froid.

Le courage lui manquait pour être un véritable assassin.

Les bagages de l'industriel encombraient la chambre. Il les avait fouillés sans y trouver d'argent. Seule la nécessité de rançonner son ancien patron le retenait donc encore dans la luxueuse suite.

Au plus profond de lui-même, il ne regrettait pas de retourner à son ancienne existence de proxénète sur les rives du Bosphore. Peut-être même reprendrait-il la peinture. Au cours de ces années d'aventure avec le Suédois, des bouffées de nostalgie le gagnaient souvent. La nonchalance orientale lui convenait davantage que la tension subie lors des cambriolages.

Une valise posée sur le lit attira son regard. Il l'avait déjà inspectée sans succès. Mais à présent, un détail l'intriguait.

L'épaisseur du bagage ne correspondait pas à la masse contenue.

231

L

EXTERMINATEURS

Eustache se leva, renversa le contenu sur la couverture et palpa les parois. Ses doigts rencontrèrent un bouton minuscule. Il le pressa.

Un double fond s'ouvrit.

Ses yeux de nyctalope découvrirent alors des bijoux, des diamants et quelques papiers officiels.

Le texte de certains d'entre eux était rédigé en allemand.

Comme beaucoup de Suisses, Nozières maîtrisait parfaitement cette langue.

Il compulsa l'ensemble et frémit d'horreur. La vraie personnalité du trafiquant de tableaux lui apparut dans toute sa cruauté.

Le tuer était la seule chose à faire.

Il retourna s'installer face à la porte et serra la crosse de l'automatique.

* # *

Sur le quai de Bercy, les policiers s'agitaient autour des deux cadavres.

Un inspecteur avait déniché Patrice dans le hangar. Le gosse tremblait de fièvre et de peur. Il déclina pourtant son identité, raconta comment Hubert l'avait emmené au cinéma et décrivit vaguement la tuerie.

Prévenu par un collègue, Bertrand arriva et raccompagna le petit garçon à

la Butte-aux-Cailles. Personne ne dormait à l'intérieur de l'hôtel Deville.

Le café d'en face était resté ouvert pour la circonstance. Yves se trouvait au comptoir.

Le retour du petit Vouillade déclencha une joie générale.

Guy fondit en larmes et son épouse embrassa l'agent 232

EXTERMINATEURS

en uniforme qui portait l'enfant dans ses bras. Le patron du bistrot offrit une tournée générale. Bertrand refusa. La santé du gamin l'inquiétait. Il suivit les parents dans leur chambre et leur fit part de ce que Patrice avait raconté.

L'autre policier attendait dehors en crevant de froid.

Des gens insistèrent pour qu'il vienne boire avec eux. L'homme accepta, avala plusieurs verres et finit par oublier son devoir de réserve. Tous l'écoutaient.

Yves apprit ainsi la mort d'Hubert.

Profitant du départ de quelques locataires de l'hôtel Deville, il quitta

le bar et marcha dans les rues. L'enveloppe pleine d'argent gonflait la poche de son manteau couleur chocolat. Sa main la serrait avec nervosité. Son pas restait lent malgré la violence de la tempête. Aucune inquiétude n'accompagnait sa promenade nocturne. La bande n'existait plus. Son casier judiciaire était blanchi. Les derniers contrats lui avaient suffisamment rapporté pour monter une affaire n'importe où.

Pour lui, tout finissait plutôt bien.

#

* *

Maximilien approchait du Claridge. Malgré l'intervention de l'énergumène sur le quai de Bercy, il estimait maîtriser parfaitement la situation.

Victor le rejoindrait dans sa chambre dès l'élimination de Nozières. Ils boucleraient les malles ensemble et s'embarqueraient dans la journée pour le Venezuela.

Le Suédois estima être toujours à la tête d'une fortune considérable.

Depuis la fin de la guerre, la majorité de ses usines tournaient sans arrêt. Il en possédait dans

233

EXTERMINATEURS

tous les pays du monde. Le vol de tableaux n'était qu'une de ses marottes.

Moins lucrative que ses activités d'industriel ou l'assassinat de riches fuyards. Son goût du crime primait pourtant sur toutes ses autres passions.

En revenant en France, l'opportunité d'organiser un faux réseau de passeurs l'excita au plus haut point. Par l'intermédiaire de Victor, il engagea Paul pour s'en occuper. Un de ses amis le mit en relation avec un fonctionnaire sans scrupules qui pouvait blanchir les casiers judiciaires. C'était Zandler.

Il venait de l'abattre par prudence et avait aussi récupéré l'ensemble de ses fichiers secrets. Plus rien ne persistait de ses actes sur le

territoire français. Sauf les toiles qu'il avait fournies aux collectionneurs.

Trop heureux de posséder ces magnifiques tableaux, ils ne le dénonceraient certainement pas.

Maximilien pénétra dans le palace.

Tapie à l'avant de la SS 100, Angéline posa la main sur le bras de Moreau.

- C'est lui !

-Lagneau n'est pas encore arrivé, r,la Edouard.

- Je vais y aller, proposa-t-elle.

- Pas question ! C'est trop dangereux.

Il la retint de force et la serra dans ses bras.

-Je n'ai pas envie de vous perdre, dit-il en lui embrassant les cheveux.

Le Suédois montait lentement les marches, prenait le long couloir menant à

sa suite et introduisait la clé dans la serrure.

Eustache l'entendit et visa la porte.

Une voiture de police se gara en bas de l'hôtel.

Moreau bondit de la S S 100 et mit Lagneau au courant de la situation.

234

EXTERMINATEURS

Le concierge les regarda passer avec surprise. Wiederberg entra chez lui, referma la porte et cherchait l'interrupteur.

- Levez les mains, Maximilien, ordonna Nozières.

- Pourquoi donc ? Vous ne pouvez pas me voir dans le noir.

Il entendit une sourde déflagration et sentit son bras gauche exploser.

- Maintenant, je vise la tête, prévint Eustache.

- Vous êtes devenu complètement fou.
- Fallait pas essayer de me faire descendre.
- O' est Victor ? -Je l'ai tué.

Le Suédois calcula ses chances de porter la main à sa poche et se souvint avoir vidé tout le chargeur de son arme sur l'homme du quai de Bercy.

Du bruit se fit entendre dans le couloir.

Il en profita pour se jeter sur le sol.

Son cr,ne éclata sous l'impact de la deuxième balle.

Moreau entra dans la suite et alluma la lampe.

Un policier tira sur Eustache.

Le cambrioleur l,cha l'automatique et se tint l'épaule.

- C'est pas grave, dit-il en ricanant. J'ai eu le temps de l'abattre.

Angéline Santos pénétra sur les lieux. Elle regarda le cadavre de Maximilien. En mourant, il avait l,ché le bouton de manchette au blason de von Wunden.

Edouard le ramassa.

- C'est donc bien lui qui a tranché la gorge de Morel, dit-il en soupirant.

Ma vision était juste.

Nozières intervint en haletant.

- Non ! Ce n'est pas lui. Le bijou, c'est moi qui l'ai 235

EXTERMINATEURS

trouvé chez le chirurgien. quand j'ai volé le Vélasquez. Avant de mourir, la bonne m'a parlé d'un homme au visage couvert de pansements qui avait tranché la tête de son patron.

Edouard se souvint de l'image reçue chez Dosnard. Il se concentra en vain pour la revoir. Tout se brouillait à nouveau.

Son pouvoir le fuyait.

Le blessé continuait son récit.

- Maximilien m'envoyait cambrioler les collectionneurs de toiles de maître.

Je suis arrivé chez le chirurgien après le crime. Mais cette nuit, il a voulu me faire descendre par son copain aux yeux pers.

- Victor Weil, murmura la Brésilienne.

-J'ai tué ce salaud. Vous le trouverez chez David Ferrand. Et ensuite, je suis venu ici pour me venger.

- Ce type n'était qu'un escroc un peu assassin, soupira l'inspecteur Lagneau en retournant le corps du Suédois.

Eustache hurla.

- Croyez pas ça ! Sur le lit. Les papiers en allemand ! Vous allez voir qui était ce fumier !

- Je lis l'allemand, dit simplement Angéline en prenant les feuilles.

- Ce sont des contrats officiels avec le Reich, reprit Nozières. L'un stipule que Maximilien Wiederberg, industriel suédois, a l'autorisation d'exploiter une usine en haute Silésie. La main-d'œuvre lui sera fournie par la direction du camp de concentration d'Auschwitz et sera composée de déportés juifs. En contrepartie de cette licence, un secteur de la fabrique se chargera de recycler les ossements humains en engrais. Au profit du Reich.

236

EXTERMINATEURS

-Mais l'autre est encore plus atroce. Angéline l'interrompt d'une voix bouleversée.

- Il consigne l'achat de tatouages dessinés sur des peaux de jeunes enfants par des artistes en captivité.

D'un geste de colère, Lagneau renversa les bijoux et les diamants entassés dans le double fond de la mallette.

- Salaud de neutre !

Un de ses hommes lui tendit le Beretta et une grosse enveloppe. -J'ai trouvé ça sur lui.

- Très bien. Le mieux, c'est que je rejoigne Berthier à Pigalle. Embarquez l'autre et fouillez-moi toute cette piaule.

Il ouvrait l'enveloppe en parlant.

- On dirait des fiches...

Moreau eut un éblouissement. Le cadavre de von Wunden lui apparut dans une chambre vide. Et il reconnaissait la chambre. C'était celle où Roger Lorient avait été déshabillé.

- Lorient, cria-t-il.

Tout le monde le regarda.

- Lorient n'est pas mort. C'est von Wunden qu'on a tué à sa place.

29

Les gardes du corps du Flamand s'étonnaient de l'attitude de leur chef envers les deux hommes qui s'étaient imposés à La Roulotte. D'ordinaire, Manuel faisait preuve d'une plus grande méfiance. Sachant sa vie menacée, il évitait de s'exposer ainsi dans la salle du cabaret.

Denis remarquait aussi des changements de comportement chez son patron. Il le voyait boire du Champagne en quantité. Ce qui n'était pas dans son habitude.

Les bouteilles se succédaient à vive allure. Une étrange décontraction gagnait le Flamand et troublait ceux de sa bande. Il semblait se sentir invincible.

- Je ne pense pas que vous êtes venus ici par hasard, dit-il en fixant des yeux rieurs sur Cavro et Fauvert.

Georges et Alain évaluaient calmement le danger. Ils étaient seuls face à

une dizaine d'individus armés. S'attarder davantage tenait du suicide, mais partir sans donner de raison logique à leur visite n'était pas possible.

Le jeune homme blond prit l'initiative.

- Je suis mandaté pour enquêter sur les assassins de Roger Lorient, dit-il en remplissant sa coupe. Certains indices me conduisent à déduire que ces ´

Vengeurs ^a

239

Ô

EXTERMINATEURS

sont les mêmes types que ceux qui vous ont attaqué rue des Saules. A propos, comment leur avez-vous échappé ?

Ange intervint aussitôt.

-J'avais pensé comme vous et je surveillais Manuel de loin. Alors, il...

Fauvert l'interrompit.

- Depuis quand connaissez-vous Richard von Wun-den?

- Jamais rencontré ce type-là !

- On vous a pourtant vu avec lui en bas de l'immeuble où Lorient est mort.

Denis fixait Ange d'un regard méfiant.

- Comment est ce von Wunden ? demanda-il au communiste.

- La cinquantaine. Brun. Une silhouette assez proche de Manuel. Avec une petite cicatrice sous l'œil gauche.

- C'est le Boche ! dit un des gardes du corps. Le gars qui faisait le contact entre Roger et vous, patron.

Lorient s'impatiente.

-Non. Cet intermédiaire s'appelle Otto.

Cavro sentit son agacement.

- Où est-il, cet Otto ?

-Je n'aime pas du tout cet interrogatoire, répondit le faux Manuel. Même à

une heure aussi tardive, il me suffit de donner un coup de téléphone pour que vos supérieurs vous passent un sacré savon pour m'avoir ainsi importuné. Pourtant, je vais quand même satisfaire votre curiosité. Parce que je n'ai rien à craindre de vous. Absolument rien ! quand Lorient m'a fait contacter par Otto, il voulait que j'utilise mes relations pour le faire passer en Espagne. Au nom de notre très vague amitié d'avant-guerre.

Je lui ai laissé croire que c'était en mon

240

EXTERMINATEURS

pouvoir. Et puis, on l'a tué. Ensuite, Ange m'a sauvé la vie. J'ignore ce que l'Allemand est devenu.

- Moi de même, enchaîna Ange.

On entendit frapper des coups à la porte. Denis alla voir qui c'était.

- Berthier, dit-il en se retournant vers le groupe. Avec des flics.

-qu'ils entrent, décida Lorient sans aucune inquiétude.

Gabriel pénétra dans le cabaret.

- Ravi de te voir vivant, Manuel, déclara-t-il en pointant son arme sur l'imposteur. Ne bougez pas, vous autres. Mes hommes ne plaisantent pas.

Les policiers tenaient des mitraillettes.

- Vous êtes devenu complètement fou ! cria Roger. Fauvert et Cavro se levèrent en échangeant des

regards incrédules.

-Tu es en état d'arrestation, continua le commissaire.

- Tu es sûr de ce que tu fais ? lui demanda Alain.

- Lis ça, répondit son ami en tendant le faux exemplaire de Chez Krull à la page où il était question du Flamand. C'est le fichier d'...ric Dosnard. Il contient assez de preuves pour envoyer ce fumier à la guillotine.

Ange renversa la table, tandis que Lorient dégainait son automatique, prenait Cavo comme bouclier et tirait sur Gabriel.

Berthier reçut la balle en plein cour et s'écroula.

Ses hommes tenaient les autres truands en joue.

Fauvert ramassa l'arme du commissaire.

- Tu ne t'en sortiras pas comme ça, Manuel, dit-il en avançant vers lui.

241

EXTERMINATEURS

Roger posa le canon de son automatique sur la tempe de Georges et reprit sa vraie voix.

- Un pas de plus et je tue ton copain.

Denis reconnut la voix de Lorient et n'en crut pas ses oreilles.

Moreau, Laurent et Angéline entraient à leur tour dans le cabaret.

En voyant les hommes armés se tenir face à face, le libraire repoussa la Brésilienne dehors.

- Restez dans la voiture, dit-il. Fauvert ne bougeait plus.

Lui aussi était surpris d'entendre la voix de Lorient sortir de la bouche de Manuel.

Le truand reculait vers le bar.

Ange le suivait.

Edouard aperçut la chevalière qui ornait son petit doigt. Plusieurs images le traversèrent en rafales. Richard von Wunden étranglé par un homme au visage recouvert de bandages dans la chambre vide de l'immeuble voisin de La Closerie des lilas. Le concierge Barnabe aidant l'assassin à échanger ses vêtements avec ceux de sa victime, pendant qu'Ange s'emparait de ses boutons de manchette et lui tranchait le doigt pour prendre la chevalière.

Les pansements tombaient d'eux-mêmes et le visage de Manuel apparaissait.

Puis se transformait en celui de Lorient.

Il émergea de ses visions.

-Cet homme n'est pas le Flamand, dit-il. C'est Roger Lorient.

Denis profita de la surprise générale pour dégainer et tirer à bout portant dans la nuque du faux Manuel.

Il jeta ensuite son arme et leva les mains.

Cavro épongeait son front ruisselant de sueur.

242

EXTERMINATEURS

Ange l,cha son automatique.

- Je me rends, dit-il. Laurent lui passa les menottes.

- Embarquez-moi tout le monde, ordonna Laurent à ses hommes.

Fauvert s'agenouilla auprès du corps de Berthier.

- Rien à faire, soupira-t-il. C'est fini.

- Je vais fouiller cette boîte, décida Georges en montant à l'étage.

Conduisez Ange au bureau de Gabriel. Il a certainement des choses à nous dire.

30

La pluie tombait de plus en plus fort. Angéline conduisait la SS 100 sans parler. Moreau fumait une cigarette en la regardant.

Ils arrivèrent devant chez elle.

- Allez dormir, dit Edouard.

- Je ne le pourrais pas. Vous allez les rejoindre ? -J'ai envie d'entendre ce qu'Ange va raconter.

- Et après ? Vous reviendrez chez moi ? Il hésitait.

-Je me sens trop vieux et trop fatigué pour vivre une passion avec vous.

- C'est de la lâcheté. Vous luttez contre vous-même. J'ai toujours dit que je collectionnais les hommes différents des autres, mais il arrive un moment où on se lasse de collectionner. Parce qu'il vous arrive quelque chose qui compte plus que tout. quelque chose que l'argent ne peut pas acheter. quelque chose qui vous ouvre les yeux autrement.

Elle lui prit la main et la serra tendrement.

- Je hais le mélodrame et les romans à l'eau de rosé, continua-t-elle. Pas vous ?

- On va être ridicules si on se marie ? Moreau embrassa Angéline.

245

EXTERMINATEURS

- Demain, nous irons à Lille, dit-il à mi-voix. Ma mère vous plaira. Sa propre bibliothèque regorge d'incunables.

-Je vous dépose à Montparnasse, répondit-elle en souriant.

* * *

Cavro et Laurent prenaient connaissance des dossiers récupérés à La Roulotte et dans la voiture de Lorient. Ils en comparaient les contenus, prenaient des notes et donnaient parfois des ordres d'arrestation au téléphone.

Fauvert les observait.

Ange attendait en regardant tomber la pluie.

Moreau entra, alluma une cigarette et se versa une tasse de café.

- Belle moisson, lui dit Georges. La Haute Cour ne va pas chômer.

- Paris ne sera pas plus calme pour ça, r,la Laurent. Il faut s'attendre à des remous à Pigalle. Sans compter les razzias des déserteurs américains.

Cette nuit, ils ont braqué trois restaurants et fait cinq blessés graves.

Fauvert s'étira, fit quelques pas dans la pièce et désigna le prisonnier.

- Maintenant qu'Edouard est là, on peut interroger cette charogne ?

Ange haussa les épaules.

-Je pourrais me taire. Vous n'avez aucune preuve contre moi, si ce n'est les visions de ce cinglé.

Il montra Moreau en ricanant.

-Exact, reconnu Cavro. On peut aussi t'enfermer en cellule avec Denis et les hommes de Manuel. Ils en

246

EXTERMINATEURS

seraient ravis. Mais ce serait une mort beaucoup plus lente et douloureuse qu'une décapitation.

- Si je dis tout, je sauve ma tête ?

-Non. Je te permettrai seulement de choisir entre l'échafaud ou le suicide.

Laurent protesta.

- Minute, Georges. Faudra bien juger ce fumier !

- ...coutons-le d'abord, déclara le jeune homme blond en tendant une cigarette à son prisonnier.

Ange aspira la fumée.

-J'ai bien une monnaie d'échange contre la taule à perpétuité. Un truc qui ne figure dans aucun des dossiers que vous avez. Ni dans ceux de Manuel, de Dos-nard, de Morel et des autres. Un très gros poisson. L'homme qui a fait sortir von Wunden de Silésie.

Il attendit la réponse de Cavro.

-Raconte-nous d'abord le reste, dit Laurent.

- D'accord. Je prends le pari de vous faire confiance. H faut remonter à mon retour de Londres. ȃ la Libération. Roger dirigeait alors une bande de tueurs. Tout marchait bien jusqu'au moment o ̃ des inconnus se sont mis à

exécuter d'anciens collaborateurs ou miliciens. Lorient sentait le vent

tourner. Nous avons eu l'idée de contacter une huile proche du gouvernement pour qu'il nous aide à organiser la fuite de von Wunden. Il faut vous dire que Roger voulait changer de visage et que Richard était l'individu capable de lui rendre ce service. Grâce à ses recherches sur les greffes et la chirurgie faciale. Tout s'est bien passé. Simulation de mort dans un incendie de laboratoire. Corruptions diverses. Richard est arrivé à

Paris. Le problème restait de choisir un modèle qui puisse être utile à notre ambition. Roger savait que le seul truand encore vraiment puissant à

247

EXTERMINATEURS

Pigalle, c'était le Flamand. Malgré ses rivaux et ses ennemis. En plus, il était parfaitement couvert par ses dossiers sur tout le monde. Alors, nous avons porté notre choix sur lui. Surtout que sa voix cassée aidait à

l'échange. Sous prétexte de tenter une alliance, von Wunden a d'abord joué

les intermédiaires entre Manuel et Lorient. En fait, c'était un bon moyen d'étudier ses traits en prévision de l'opération.

Il se tut et fit signe qu'on lui donne une autre cigarette.

La pluie tombait de plus en plus dru. Une branche d'arbre craqua sous la force du vent. On entendit l'écho d'une vitre brisée.

Ange aspira la fumée, puis reprit son récit.

- quand Richard a fini son boulot, je me suis rendu à Montparnasse pour voir Barnabe, un gars que j'avais connu avant guerre et qui m'indiquait de bons coups. Il m'a dit qu'une chambre était inoccupée dans son immeuble.

Avec son aide, nous avons organisé la mise en scène de la mort de Lorient en inventant le groupe des ' Vengeurs ' ^a. Seulement, c'est Richard von Wunden que nous avons fait sauter à la place de Roger. Ensuite, on a récupéré tous les dossiers nous permettant de régner sur le milieu politique et la pègre, une fois que mon pote Lorient aurait pris la place de Manuel. Sans les visions de votre cinglé, on réussissait

!

Il regarda ses interlocuteurs avec une satisfaction provocante.

- Le nom du type qui a fait passer von Wunden ? demanda Georges.

- Zandler.

Fauvert reçut l'information comme un coup de poignard.

248

EXTERMINATEURS

- T'as pas de chance, dit Cavro. Ce soir, quelqu'un a descendu Zandler.

T'es bon pour la guillotine.

Ange s'effondra.

- Emmenez-le, dit Georges à un inspecteur. quand ils furent seuls, Alain frappa du poing sur la

table.

-Zandler ! Mais qui l'a tué ? Laurent feuilletait le fichier trouvé sur Wiederberg.

- Je crois avoir la réponse.

Il tendit les feuilles au jeune homme blond.

- Votre Suédois, dit Cavro en regardant Moreau. Les fonctionnaires notent tout, même ce qui peut les compromettre ou leur co^oter la vie. C'est la liste des hommes blanchis à la demande de Maximilien Wiederberg. Pour une assez coquette somme. Il y a également la preuve qu'Ange ne mentait pas au sujet de von Wunden. Et aussi...

Il s'interrompt en lisant quelque chose et le montra à Fauvert.

-Gabriel Berthier, murmura Alain. Libération de condamnés pour meurtre avec suppression du contenu de leurs casiers judiciaires.

Georges ouvrit le couvercle du poêle qui ronflait dans la pièce, arracha la dernière fiche des mains du communiste et la jeta dans les flammes.

- Affaire classée, dit-il en tisonnant le brasier.

Perdu dans ses pensées, Yves s'était égaré dans le sud de la ville. Un chantier couvrait la majeure partie

249

EXTERMINATEURS

d'une rue. Des hommes discutaient dans une maison sans fenêtres ni portes.

L'un d'eux l'aperçut et pointa une mitraillette vers lui.

- Corne on, dit-il.

Yves comprit le danger en réalisant avoir affaire à une horde de déserteurs de l'armée américaine. Certains portaient encore l'uniforme. Celui qui le menaçait m,chonait un cigare détrempe.

Le plus simple aurait été de leur donner l'enveloppe pleine d'argent.

Au pire, ils lui taperaient ensuite dessus et l'abandonneraient après l'avoir dépouillé. C'était sans importance. Il avait encore une très grosse somme chez lui.

Mais un sorte de dégo't l'envahit.

L'individu ricanait en le menaçant de son arme. Ses copains le rejoignaient. Ils étaient tous visiblement saouls.

Yves ne portait ni poignard ni pistolet.

Le moindre geste d'attaque pouvait lui être fatal.

Personne n'entendrait la rafale dans cet endroit désert.

Son raisonnement le fit sourire.

Il se jeta sur l'un des déserteurs, lui fracassa la m,choire d'un coup de coude et tressaillit sous les balles.

La pluie et le vent cessèrent au même instant.

I

I

.....

DU M ME AUTEUR

Il était une fois Samuel Fuller

en collaboration avec Jean Narbom Les Cahiers du cinéma, 1986

Sacha Guitry Les Cahiers du cinéma, 1988

Clint Eastwood Les Cahiers du cinéma, 1990

Ciel noir

Gallimard Série noire ^a n° 2266, 1991

Un travelo nommé désir

...ditions Baleine ' Le Poulpe^an° 8, 1996

Couleur sang

...ditions Baleine ' Les instantanés du polar ^a, 1996

Apocalypse Nord

...ditions Baleine ' Les instantanés du polar ^a, 1997

Les Enfants de l'enfer

...ditions Baleine ' Les instantanés du polar ^a, 1999

Conversation avec Sergio Leone Les Cahiers du cinéma, 1999

Retour d'amour à Lille

...ditions Baleine ' Les instantanés du polar ^a, 2000

Tête-à-queue

en collaboration avec Didier Daeninckx ...ditions Baleine, 2000

Images de chair Les Piétons du siècle I

...ditions du Seuil ' Points ^a n° P 708, 2000

Prédateurs Les Piétons du siècle II

...ditions du Seuil ' Points ^a n° P782, 2000

COMPOSITION : I.G.S. CHARENTE-PHOTOGRAVURF A L'ISLE-
D'ESPAGNAC

IMPRESSION : S.N. FIRMIN-DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTREE

D...P'T LEGAL : MARS 2001. M" 37612 (54670) Collection Points

S...RIE POLICIERS

DERNIERS TITRES PARUS

P706. Les Allumettes de la sacristie

gar Willy Deweert

P707. ' mort, vieux capitaine..., par Joseph Bialot P708. Images de chair, par Noël Simsolo P717. Un chien de sa chienne, par Roger Martin P718. L'Ombre de la louve, par Pierre Pelot •121. La Morsure des ténèbres, par Brigitte Aubert P733. Le Couturier de la Mort, par Brigitte Aubert P742. La Mort pour la mort, par Alexandra Marinina P754. Le Prix, par Manuel V,zquez Montalb,n P755. La Sourde, par Jonathan Kellerman P756.

Le Sténopé, par Joseph Bialot P757. Carnivore Express, par Stéphanie Benson P768. Au cour de la mort, par Laurence Block P769. Fatal Tango, par Jean-Paul Nozière P770. Meurtres au seuil de l'an 2000

par ...ric Bouhier, Yves Dauteuille, Maurice Detry, Dominique Gacem, Patrice Verry P771. Le Tour de France n'aura pas lieu par Jean-Noël Blanc

P781. Le Dernier Coyote, par Michael Connelly P782. Prédateurs, par Noël Simsolo P792. Le Guerrier solitaire, par Henning Mankell P793. Ils y passeront tous, par Lawrence Block P794. Ceux de la Vierge obscure, par Pierre Mezinski P803. La Mante des Grands-Carmes par Robert Deleuse

P819. London Blues, par Anthony Frewin P820. Sempre caro, par Marcello Fois P821. Palazzo maudit, par Stéphanie Benson P834. Billy Straight, par Jonathan Kellerman P835. Créance de sang, par Michael Connelly P848. La Mort et un peu d'amour

parAlexand/a Marinina P849. Pudding mortel, par Margaret Yorke P850.

Hémoglobine Blues

par Philippe Thirault P851. Exterminateurs, par Noël Simsolo